

## Hiver 1951

Je me suis engagé dans l'armée coloniale en hiver 51. Sans en parler aux copains, sauf à Jean Le Roux. Jean est gentil. Il dit que c'est une espèce de tare bretonne.

Dans sa famille il y eut aussi un parent indigne qui plongea pour cinq ans dans là coloniale. Dans là mienne il y avait eu l'oncle Henri.

Ce qui est certain c'est que je passais par une période de démoralisation. Le P.C.I. éclatait : Entrisme, pas entrisme ?

Depuis que le PCF était dans l'opposition et recevait les coups de la bourgeoisie nous pédalions dans le vide. Nous savions que la politique du PCF était toujours aussi fautive et subordonnée aux impératifs de Staline, mais il n'était pas facile d'expliquer cela aux travailleurs d'avant-garde qui, naturellement, sympathisaient avec les militants PCF emprisonnés. Je me souviens d'une soirée, en 1947, où nous nous étions trouvés dans une situation de muets. Nous avons décidé de porter la contradiction dans une réunion publique du PCF qui se tenait quelque part dans la terre des prêtres. Lesneven, peut-être.

Quand nous sommes arrivés, le type du PCF parlait devant une assistance crispée et hostile. Seul un facteur en tenue, l'applaudissait parfois. La foule ne criait pas mais ronchonnait fortement. Ce qui nous cassa les reins c'est quand un copain nous traduisit, à voix basse, les propos tenus en breton par les femmes qui se trouvaient devant nous :

- Celui-là fera moins le fier quand il sera en enfer !

Nous renoncâmes à exposer les divergences entre trotskistes et stalinien.

La politique du «produire d'abord», le désarmement des milices populaires, tout cela aboutissait à un recul du mouvement ouvrier. Notre petite organisation était emportée dans ce recul. Et peu importe que les trotskistes aient eu raison comme dans l'affaire chinoise en 1927. A l'époque, Trotski avait déjà répondu à ceux qui disaient :

- C'est un grave échec pour Staline et la confirmation de la justesse de nos vues.

- Non, c'est en fait un échec du mouvement révolutionnaire, donc un échec pour nous et, par contre la consolidation des bureaucrates.

Voilà pour la toile de fond du tableau. Devant cette situation, le secrétariat de la 4<sup>ème</sup> Internationale avait lancé le mot d'ordre «d'entrisme» dans les partis sociaux démocrates et stalinien. La majorité du P.C.I. avait fait opposition. Oubliant qu'elle était une section de la 4<sup>ème</sup>, elle avait refusé de s'incliner et fait scission.

J'ai toujours pensé qu'il était juste d'envoyer des militants dans les grands partis ouvriers, à condition de maintenir une organisation autonome capable d'exploiter le travail des entristes. L'ennui, avec la nouvelle situation, c'est que les entristes n'étaient qu'une poignée et que le drapeau de la 4<sup>ème</sup>, en France, n'était plus tenu que par un noyau squelettique avec un tout petit journal, puisque la majorité s'engageait avec Lambert sur des chemins mystérieux... et qu'une forte fraction se retirait dans la nature.

Tout cela ne suffit sans doute pas à expliquer mon engagement, mais il faudra vous en contenter puisque je ne trouve sincèrement pas mieux.

En signant à la gendarmerie de Quimper, je supposais vaguement qu'après enquête il y aurait une fin de non-recevoir. Après tout, j'avais été candidat du P.C.I. dans le Finistère quatre ans avant. En fait, la patrie manquait de colonialistes, sauf au parlement, et embauchait n'importe qui sans enquête, depuis l'hérétique jusqu'au truand. Ayant toujours gardé une âme d'enfant, j'ai été émerveillé d'apprendre que des gendarmes avaient démissionné plutôt que d'aller en Extrême-Orient, et que le 16<sup>ème</sup> arrondissement comptait un bon nombre de jeunes gens qui défendaient l'Empire français autour de l'Arc de triomphe.

Dès mon arrivée à la caserne du «Matériel colonial », à Nîmes, j'ai écrit à Pierre Frank pour lui expliquer ma situation, notant que je comprendrais très bien qu'il ne réponde pas. Frank répondit en me donnant rendez-vous à Paris dès ma première permission. En attendant, je refis des exercices militaires en bon soldat de 2<sup>ème</sup> classe. Il me faut avouer que la vie militaire ne m'a jamais paru insupportable. Il existe une certaine égalité que l'on ne trouve pas dans le civil. On ne voit jamais, ou presque, les officiers.

Dans la baraque, tout le monde est fauché en même temps, mais tout le monde mange. Notons que ma baraque était assez particulière. Un bon tiers avait milité à gauche, surtout au PCF. Il y avait deux ex-JOC,

## Version manuscrite du journal d'Indochine

trois jeunes mineurs qui s'étaient bagarrés contre les flics et ne pouvaient les sentir ; Enfin, une douzaine de petite truands assez sympas, mais discrets sur leurs activités passées.

Tout ce monde se foutait totalement de l'Empire français. Tout ce monde n'avait pas l'impression d'être plus brimé que dans la mine ou dans l'usine. Tout ce monde avait pour principal souci de quitter les baraques de la garrigue et de descendre à Nîmes le samedi, avec l'espoir que Carmen ou Olga seraient disponibles.

Il est arrivé deux fois que les gendarmes viennent chercher un gars qui devait sûrement beaucoup trop d'argent quelque part. Chaque fois, le gars, averti par un mystérieux instinct, avait déserté deux heures avant. Quelques autres cachaient à peine leur intention de filer à leur tour, mais ils attendaient la prime d'engagement.

Je me souviens que la neige est tombée assez tôt et que la garrigue en fut longtemps couverte. Nous avons monté la garde près d'une poudrière ou étaient stockés, je crois, surtout des douilles d'obus. C'était une matière première intéressante pour les bricoleurs de la région. Une nuit, j'ai vu un type filer avec un paquet. Il avait ouvert une brèche dans le grillage, non loin de ma guérite. Après lui avoir laissé le temps de faire un bon kilomètre, j'ai tiré un coup de feu en l'air, ce qui m'a valu droit à un coup de rhum et aux félicitations du sergent. Je ne lui ai pas caché que mon coup de feu était un alibi, à cause de la brèche, et qu'il n'était pas du tout question que je tire sur un paisible bricoleur. Ce brave sergent, ex J.O.C. m'a vivement approuvé et servi un deuxième verre.

Un de nos camarades qui avait réussi à se saouler pendant la garde, rentra au poste en gueulant :

- Dire qu'il y a six mois, je collais des affiches contre cette saleté de guerre, et maintenant, je fais le con ici !

Le sergent l'invita à garder ses opinions pour lui et le copain s'endormit enfin.

Il existe beaucoup de choses plaisantes dans la vie, mais la garde de nuit dans une garrigue couverte de neige a du charme, surtout quand on sait qu'un bon grog vous attend ensuite dans la cabane. Je n'étais pas frileux à l'époque et il m'est arrivé de faire une petite sieste dans la neige, à vingt mètres de la guérite, et derrière un buisson bien sûr. D'ailleurs le soldat avisé ne reste jamais attendre dans la guérite qu'un ennemi le poignarde bêtement.

J'ai gardé quelques rares notes de cette période. Je retrouve une formule qui faisait la joie pure de la baraque :

- Si les rues de Nîmes étaient pavées de bites, « il » marcherait sur le cul !

Note aussi que Ronet qui devait payer 700 francs une passe, avait laissé 1000 frs à la fille, « parce qu'elle a été gentille. »

Bref, un tas de braves types bien moins vicieux que Monsieur le Ministre Pleven. Bien sûr, au Viêt-Nam, ils deviendront assez racistes. Il faut drôlement réfléchir pour ne pas succomber à la tentation quand tout vous privilégie et abaisse les autres, et quand les humiliés ne cessent de vous appeler « Chef ».

Départ en permission.

Arrivée à Paris ; Réunion avec Frank, un copain américain et deux copains vietnamiens :

J'arriverai à Saïgon et je demanderai le Tonkin, je l'obtiendrai car la majorité cherche à rester en Cochinchine. Un camarade vietnamien ici présent rentrera au pays dans quelques mois. Il me contactera et on verra la suite.

Quinze jours avant cette permission, toute la troupe était redescendue à Nîmes pour recevoir un paquet de piqûres. Je fus employé au bureau des pièces matricules. Un jeune soldat un peu simplet voulait rester avec moi. L'adjudant ne fit aucune difficulté. Pas de compression de personnel à l'armée. L'ennui est que ce jeune soldat savait à peine lire. Il distinguait vaguement les lettres mais se débrouillait bien pour vider les corbeilles de papier.

Je m'attendais à tout, sauf à le retrouver là. L'adjudant gueulait :

- Je t'ai demandé le livret de Le Gall, pas celui de Le Goff !

Et le brave petit gars repiquait un peu au hasard dans les lettres L. En quinze jours le juteux ne semblait pas s'être aperçu que son aide ne savait pas lire. Dans quelle administration ce jeune aurait-il pu trouver un nid

aussi douillet que dans l'armée ?

Il fallut partir dans le Var, pour un mois «d'école de brousse». Une poignée de copains s'inscrivit volontaires pour le stage de pionniers. Pendant que le gros de la troupe rampait dans les broussailles et sous les barbelés, nous avons pris des bains dans l'Argens, fait du canoë, et parfois une petite passerelle d'infanterie. C'était le mois de mai : La vie de château

Nous avons eu droit à un exposé d'un petit lieutenant qui nous mit en garde contre les traîtrises des «salopards». Ce terme revint vingt fois dans son laïus. J'avais déjà lu ça, à propos de la guerre du Riff. Tout le monde avait dévoré la prime d'engagement. Olga, Carmen et d'autres s'étaient senties prises d'un amour terrible pour certains copains et avaient partagé leur permission et leur fric. La plupart des gars avaient tout de même acheté une belle montre. C'était la valeur solide qu'on garderait jusqu'à la mort.

#### 4 juin 52

Embarquement le 4 juin 1952 sur le paquebot Campana, à Marseille. Avant d'arriver au large de Port-Saïd, pas mal de montres étaient passées dans les poches des matelots du bord.

Ces derniers avaient dû embarquer 4 ou 500 bouteilles de bière et les revendaient au prix fort. Chaque marin devait revenir à Marseille avec une trentaine de montres sans parler des autres menus échanges à Saïgon (piastres, etc.). Voilà un équipage, peut-être syndiqué, qui ne s'était pas engagé pour la guerre, mais qui était pourtant en train de la gagner !

Première vue de Port-Saïd, une immense pancarte en anglais : «Passez vos vacances dans les Alpes suisses». Pas question de descendre à terre. Des petites barques entourent le paquebot, On achète des crevettes. Des égyptiens bien gras montent à bord et vendent des piastres à tarif réduit. Des flics, vêtus à l'anglaise, déambulent gravement sur le pont. Un soldat furibond vient les trouver pour signaler qu'un môme vient de lui vendre un litre de whisky qui ne contenait que du café clair. Le soldat manque d'étouffer d'indignation quand les flics lui disent que c'est bien ainsi, car il est interdit de vendre de l'alcool. Un copain vient de faire un joli coup. Il a acheté, pas trop cher, une bague surmontée d'un diamant. Le petit vendeur égyptien lui a juré, à l'oreille, qu'il avait volé cette bague à un officier anglais. C'est une sorte de garantie. Hélas, le fameux diamant volé a été vendu à une dizaine de trouffions pendant le séjour en rade de Port Saïd.

Traversée du canal de Suez. C'est plutôt aride. J'essaie d'imaginer les pyramides au loin, les légionnaires de César poursuivant Pompée, la conquête arabe, etc, et tout le long du chemin j'entends autour de moi : « Je coupe, Belotte, Rebelote et dix de der».

Il y a un tas de gars qui, à dix minutes du jugement dernier, sortiront leur jeu de carte.

A Djibouti, visite à ma sœur et à mon beau-frère vaguement surpris de me voir dans ce costume : Whisky à l'eau saumâtre et retour à bord.

Au large, on immerge un soldat décédé à la suite d'une crise d'urémie. Il ne pissait plus depuis x temps et continuait à vider des bocks de bière. Ce brave avait quinze ans de service. Il était première classe. Ça devait être une personnalité.

Au large de Singapour, un radio crochet fut organisé pour nous consoler de voir la terre de très loin. Les soldats huèrent un lieutenant qui chantait comme un pied. Humilié, ce dernier décrocha le micro, monta dans les premières et annonça que le spectacle était fini. Ce fut un hurlement général. Le capitaine du navire fit arroser, au jet d'eau, la plèbe qui riposta en bombardant les étages supérieurs à coups de pommes de terre. On entendit même l'Internationale. Tout le monde se coucha à minuit et n'y pensa plus le lendemain. Peu avant Saïgon, on me convia à un championnat de jeu de dames. Je gagnais 21 cartouches de Camel et me crus, à tort, un champion dans cet art.

#### 27 juin 1952

Arrivée à Saïgon. A présent, je laisse parler mon carnet de notes.

Dirigés sur le camp Petrusky. Garde pendant 24 heures. C'est le cadeau pour les nouveaux. Mangé par les moustiques qui se glissent en même temps que nous, sous la moustiquaire, quand on se couche dans

l'obscurité après avoir été relevé par un camarade.

Plusieurs copains sont très jeunes et nerveux. Cette première garde en Asie les impressionne. Toutes les conneries des journaux illustrés leur remontent au cerveau. Les yeux bridés ont une grosse importance. Le Vietnamien ne doit pas songer à manger. Il passe son temps à ramper sournoisement avec un long couteau entre les dents. Et si ça se trouve, le couteau n'est même pas droit.

4 juillet 52.

Mon voisin de lit, un vieux rempli de l'infanterie coloniale fait ses confidences en public :

- J'étais bien décidé à enculer hier soir. Il était à peine 11h10. Je file vingt piastres à la fille. Celle qui a toujours une mèche sur l'œil. Pas au parc à buffles, au bordel du camp. Elle me dit: « il est plus d'onze heures, donne moi encore 20 piastres. » Je réponds : « d'accord mais je t'encule ». Elle dit : « Je comprends pas tout le français. » Comme un con j'y file encore vingt piastres. On frotte un peu et quand je bande bien, je la retourne d'un coup. Mais aussitôt qu'elle a senti le bout de mon nœud lui frotter le cul, elle a fait un bond en l'air. Je la cramponne. Elle serre les fesses et m'engueule de tout dans son charabia. Après il n'y a même pas eu moyen de bien la baiser seulement. Elle était fâchée. J'ai été refait de mon fric. Manque de pot !

Dans «Caravelle», hebdomadaire de l'armée française en Extrême Orient N°342 du 6 juillet 1952, une page de poèmes. Il semble possible de dire en vers ce qui n'est jamais avoué en prose :

«Il pleut sur la digue  
Le fleuve qu'endigue  
Mal une fierté  
Roule et laisse heurter  
Quelques amertumes.  
Dans les lointains fument  
Tous les idéaux  
Et vers Muy-Déo  
Nos Pont-des-Rapides  
Sombrent dans l'oubli  
Pendant que tu dis  
Lasse, des poèmes  
Et nul ne nous aime.

### **Requiem en forme de blues**

Ça va lui paraître drôle  
Un repos éternel  
Sans brimade et sans contrôle  
Sans clairon et sans appel.  
    Donne le lui solitaire  
    Ô Seigneur, au coin d'un bois  
    Car il aimait trop la terre  
    Pour en avoir quelque effroi.

Christ, il a commis des fautes  
Il a juré ton saint nom  
En grim pant d'étranges côtes  
De la sueur plein son front.  
Il a brûlé des villages  
Et tué, pillé, violé.  
Il s'est senti sans courage  
Seul sous un ciel violet

Après tout, il est ton frère :

Pour cela, Dieu magnanime  
Donne-lui un coin du ciel  
Tout grisâtre, tout infime  
Pour son repos éternel.

La piastre vaut officiellement 17 francs. Un paquet de cigarettes égale 3 piastres. Une orangeade, 2 à 3 piastres ; Un repas moyen avec vin, 30 à 50 piastres ; Développement simple d'un film : 10 piastres ; Une bouteille de vin, à partir de 15 piastres.

Un ouvrier gagne 10 à 20 piastres par jour. Naturellement il y a un tas de petits métiers. Avec possibilités de grignotage.

Les cyclo-pousses semblent les parias de la corporation. Motos-pousse et taxis ont beaucoup de plus clients européens. Au lieu du mot «piastre» j'entends souvent «dol» ou «yat».

### 7 juillet 1952.

Voyage de Saïgon à Haïphong. Quatre jours sur un bateau pourri. Entassés comme des bestiaux. Impossible de dormir dans la cale à cause de la chaleur et de la puanteur. Et sur le pont il faut retenir sa place.

Les marins vietnamiens font du commerce. Pour un slip, j'obtiens un bidon d'eau. Certains types donnent un pantalon et une chemise neufs pour une bouteille de cognac.

Haïphong-Hanoï par un petit train pas pressé. Le 12 juillet nous sommes à la caserne du Matériel qui se trouve dans la citadelle. Cette «Citadelle» n'est qu'un vaste quartier de Hanoï qui comporte l'Intendance, le Matériel, etc. Toutes les rues y accédant sont gardées.

On nous indique nos chambrées et nous déambulons au milieu de prisonniers français vêtus de vert qui viennent d'être libérés par le Viêt-minh. Beaucoup sont maigres et ont les chevilles enflées. Un para qui fut prisonnier à Cao-Bang, nous dit que pas une armée au monde n'aurait traité les prisonniers aussi correctement. Un autre explique qu'au début ils reçurent des coups de crosse et qu'ils ont dû faire de très longues marches. Ensuite, ça alla à peu près. Il n'a pas connaissance de morts par brutalité, mais par maladie, et ajoute que les Viets n'avaient pas de médicaments pour leurs propres soldats.

Un troisième prisonnier soutient qu'une compagnie Viet de mortiers peut faire, à pied, 9 km à l'heure avec tout le matériel.

### Samedi 12 juillet 52 au soir.

Entrée à l'infirmerie. Dysenterie. Mon voisin de lit, un gigantesque guinéen sait jouer au damier. Il m'écrase 9 parties sur 10 et je crois bien qu'il m'a fait cadeau de la dernière.

Je lis beaucoup et je baragouine avec un légionnaire allemand qui m'assure avoir vu les Viets changer 23 prisonniers contre un wagon de médicaments.

### Dimanche 27 juillet 52.

Sorti hier de l'infirmerie. Très bon repas à la compagnie, trois fois meilleur et plus copieux qu'en France.

Après midi, repos en écoutant Radio-hirondelle. Un soldat hospitalisé a demandé un disque pour les officiers de son unité : « Oublie-moi ».

Enfin quelques nouvelles : Farouk est limogé ; Eva Perón est décédée.

### 29 juillet 52

Présentation au Commandant Pelouze de la direction du matériel. Je pensais faire tourneur ou quelque chose comme ça. Pelouze me met au service «Courrier» sous prétexte que j'ai été au lycée. J'objecte que j'ai été collé au bac. «Moi aussi» affirme-t-il joyeusement. Ça crée des liens.

La section «courrier» a pour tâche de ventiler la correspondance entre les diverses sections Finance,

Armement, Autos-blindés, etc. Pas crevant, mais un peu monotone. Tous les soldats travaillant à la direction dépendent administrativement de la 11ème Cie moyenne de réparation du matériel. Nous ne montons pas de garde mais assurons la permanence de nuit au central téléphonique.

Le 2ème classe touche 17 000 francs par mois. Le brigadier 30 000 francs. Le brigadier-chef 90 000 francs. C'est le grade intéressant. Le maréchal des logis touche 110 000 francs mais, n'étant pas homme de troupe, il doit payer ses repas et ne se retrouve pas plus riche que le bricard-chef. Voilà donc le grade à atteindre. Pour cela il faut un CAT 2. Je vais suivre des cours du soir et préparer le CAT2 de comptable.

Ce soir, à la salle de service, un gars, expliquant l'état sanitaire des prisonniers libérés, nous dit que même les commissaires politiques européens étaient souvent couverts de gale et n'avaient rien pour se soigner.

### Décembre 1952.

Après avoir bien sué et suivi des cours tous les soirs alors que Hanoï a tant de recoins passionnants, j'ai passé le CAT 1 et le CAT 2 sur la lancée. Me voici à la section «Organisation». Un lieutenant, deux Afats et deux soldats. Cette section s'occupe du «divers»: Organisation des examens de CAT ; Déblocage des cercueils d'exhumation afin de transférer en métropole les corps des militaires enterrés ici depuis un an ; Documents «secrets» et «secret-confidentiel» qu'il faut porter à la connaissance des autres chefs de section.

Les dactylos vietnamiennes n'ont pas le droit de taper des documents secrets. Nos Afats s'en chargent. Par contre, c'est une secrétaire vietnamienne qui classe l'exemplaire demeurant aux archives ! Mon chef de section est dodu et placide. Il s'intéresse assez peu aux événements et me confie les clefs du coffre aux documents. Tout me passionne et je connais vite tout ce que contient le coffre ; aussi quand le commandant demande une note, le lieutenant me consulte du regard.

La collection de la publication Viêt-Nam-presse supervisée par le commandement français est pleine d'intérêt :

«Hô Chi Minh, qu'on ne l'oublie pas, n'est pas rebelle à la France qui a transmis ses pouvoirs, mais au gouvernement légal vietnamien»

Éditorial de J.P.Arnaud. Radio-France Asie le 6-8-51

«Le Viêt-Minh a perdu la bataille du riz. Les livraisons de riz obtenues en fraude depuis le Delta sont à peu près stoppées grâce aux mesures de contrôle prises par le gouvernement vietnamien. Un demi-million de soldats et de coolies qui consomment sans produire, et, pour l'heure, sans combattre, épuisent les derniers stocks. C'est la famine au Thanh-Hoa, la disette en Moyenne et Haute région.» V.P. 26-8-51

«La France ne détient plus au Viêt-Nam un seul pouce de terrain. Elle n'y perçoit plus un sou. Elle n'y exerce plus aucune compétence. La France a enterré le colonialisme» V.P. 26-2-51.

«Désormais, la France ne possède plus au Viêt-Nam aucune terre, n'y reçoit plus un sou, n'y détient plus aucune compétence ... Les Français qui demeurent dans le libre Viêt-Nam n'ont à aucun moment le sentiment d'y être des étrangers, mais des amis et des égaux» V.P. 8-3-51.

Les temps ont donc bien changé, si l'on en croit Viêt-Nam-Presse, car voici ce qu'écrivait en 1950 le général De Latour commandant alors les Forces Terrestres du Nord Viêt-Nam :

« Si nous avons pu nous faire des illusions sur les sentiments que les populations non ralliées nourrissent à notre égard, au moins quatre faits nous autoriseraient à revenir à une plus saine conception de la réalité :

-Dans la zone pacifiée du Delta, la multiplication des villages fortifiés ne peut se concevoir sans une participation volontaire d'une partie importante de la population.

-Les survivants blessés du poste de Hãi-Trung ont été massacrés, non pas par les troupes attaquantes, mais par la population.

-Des prisonniers sénégalais capturés lors de l'affaire de Nga Ba Tha, il y a quelques mois, n'ont échappé au massacre que grâce à l'intervention de leurs gardiens.

-Sur la RC4, un piton tenu par quelques parachutistes a été pris d'assaut par une horde composée de femmes et d'enfants armés de coupe-coupe et de bâtons. Là encore, on conçoit mal que cette action ait été effectuée sous la seule contrainte. Le Viêt-minh a réussi à intéresser la masse de la population à la lutte, quelques soient les difficultés de la vie matérielle»

Février 1953.

Les P.I.M. (Prisonniers et internés militaires) ne sont pas des soldats viêt-minh capturés, mais des civils suspects. J'ai même lu une note disant «suspects ou supposés l'être». Ça va loin. Quand l'armée a besoin de corvéables, ses soupçons deviennent immenses. Les P.I.M. creusent des tranchées, déchargent des wagons, etc. Ils sont surveillés par des militaires et plus ou moins bien traités. Celui qui n'était pas pro-viêt-minh le devient fatalement en devenant P.I.M. En conséquence sa captivité dure sans fin.

Plusieurs de mes anciens collègues de Nîmes qui furent affectés à la 129ème Compagnie de magasin à Haïphong, demandent leur mutation aux Bataillons de Marche des Tirailleurs Sénégalais. Cette 129ème passe de l'anarchie aux crises d'autorité. Quand j'y ai passé un CAT, j'ai pu assister à un appel du soir. Types bourrés assis autour d'une table ; Litres débouchés. Le margis entre et dit :

- C'est comme ça qu'on présente l'appel ?

Les types répondent :

- Nous casse pas les couilles !

Sa réplique est :

- Couchez vous bandes d'ivrognes !

De temps en temps, la terreur éclate et un gars se fait expédier au bagne de Pointe pagode ou les gradés valent parait-il, les juteux sadiques des ex-bataillons d'Afrique. Cette unité disciplinaire a fabriqué un bel insigne avec le terme latin «Mea Culpa». J'ai vu un crétin qui, revenu dans sa compagnie, portait fièrement ce gri-gri. Donc, la 129ème Cie de magasin n'a rien d'enthousiasmant et le départ des copains s'explique. Pourtant, j'ai eu entre les mains le livret d'un brigadier de cette unité avec la mention suivante : «Chargé du stockage des cercueils d'exhumation, s'est acquitté de sa tâche avec enthousiasme !»

16 février 53

Notre dessinateur est excellent. C'est un vieux monsieur vietnamien qui se casse en deux quand il arrive au bureau, selon la coutume des ancêtres:

- Bonjour monsieur le Lieutenant

Et il articule bien. J'ai eu, un moment, l'impression qu'il ne vous regarde jamais quand il vous parle, puis je me suis aperçu qu'il vous regarde quand vous le regardez. Ça m'a fait l'effet d'une révélation.

Le lieutenant a mal aux dents et il pense que ça lui fait aussi mal aux oreilles. Il me consulte sur les relations entre les nerfs :

- Vous, Calvès, qui avez été au lycée...

Je bredouille lâchement quelque chose. Il me semble bien qu'il y a un rapport mais je ne sais plus si c'est le lycée ou ma grand-mère qui en parlait.

22 février 53

Vercheur, soldat de première classe, gars du Nord et bon catholique, a criblé de coups de poings un petit chauffeur vietnamien qui s'est réfugié dans notre bureau. Vercheur dit que le Vietnamien lui a montré d'un geste expressif sa braguette quand il a voulu lui donner un travail. L'autre répond que Vercheur a frappé d'abord. Comme ce dernier a frappé encore, presque sous le nez du lieutenant, il se fait copieusement engueuler.

A midi, l'affaire revient sur le tapis. Vercheur et d'autres dévident le chapelet sur «les boukaks fainéants, menteurs, etc..» :

- Naturellement on donne raison aux boukaks. C'est le Français qui a toujours tort.

Je lui demande s'il me frappera parce que je lui montre ma braguette ?

- Ah, c'est pas pareil, l'autre est un boukak.

Et Vercheur est un catholique qui s'attriste parce qu'on ne peut plus tabasser les mécréants. Comme Vercheur m'agace avec sa manie de traiter tous les Vietnamiens de «boukaks», ce qui signifie «enculés», je décide de l'attaquer en profitant lâchement de son très faible niveau intellectuel et j'insinue qu'il y a eu pas mal de boukaks dans le Nord de la France, au moins dans le temps jadis. Naturellement j'ai des arguments historiques. Vercheur se souvient vaguement de l'histoire des bourgeois de Calais allant porter les clefs de

leur ville au roi d'Angleterre. Il se souvient même que ces bourgeois étaient en chemise. Je lui demande fielleusement :

- A ton avis pourquoi ces bourgeois avaient jugé utile de tirer leurs pantalons?

Tout le monde rigole, sauf Vercheur.

2 Mars 1953.

Note d'information sur «Les difficultés de la guerre en Extrême Orient ».

«Presque tous les villages possèdent un ou plusieurs souterrains. L'opération de nettoyage qui consiste à traverser le village en suivant les allées sinueuses créées pour la confusion des mauvais génies... et pour la notre, reste absolument inefficace. La configuration enchevêtrée du village tonkinois rend impossible toute progression en ligne de part et d'autre d'un axe. De nombreuses maisons échappent ainsi à la fouille.

Admettons toutefois qu'un élément de nettoyage ait réussi à visiter chaque maison et à rassembler toute la population à la maison commune. L'essentiel sera omis. Quelque part sous terre, une poignée de Viêts attend tranquillement que notre patience soit épuisée. Tout à l'heure ils sortiront, étoufferont par une propagande immédiate la semence de nos bonnes paroles et recueilleront tous renseignements sur la troupe qui vient de quitter le village.

Ce sont ces fanatiques qui, cette nuit, poseront des mines, couperont la ligne téléphonique, jetteront des tracts et assassineront le chef de canton après avoir rédigé sa condamnation à mort sur un mauvais papier d'écolier. Ce sont les mêmes qui éviteront toutes les embuscades grâce à une sûreté et à une observation de nos mouvements poussée au maximum.

Il faut bien se mettre dans l'idée que toute action dans un village est presque infructueuse si elle n'a pas permis de découvrir cette poignée de Viêt-minh militants, ces guérilleros porteurs de grenades et d'un méchant pistolet, ces agents de renseignement et de propagande. Il faut donc conclure cette première partie en énonçant l'axiome suivant: Ne pas chercher les souterrains dans un village signifie ne pas chercher les Viêt-minh là où ils se trouvent.

Comment trouver les souterrains ? Par l'interrogatoire de quelques suspects ou jugés comme tels, sur place, dans le village. Il sera souvent difficile d'obtenir tout de suite le renseignement. Il est bien évident qu'il a fallu quelqu'un pour camoufler l'entrée, une fois les Viêts enterrés.

La plupart des personnes interrogées affirmeront que les DK creusent leurs souterrains de nuit et qu'elles ignorent tout de l'emplacement. En réalité un certain nombre d'entre elles connaît cet emplacement mais la crainte du Viêt-minh les empêche de parler.

Bien souvent on sera donc réduit à opérer une fouille systématique, longue, pénible, fatigante, surtout pour les gardes qui doivent sans cesse stimuler l'ardeur de leurs hommes, lorsqu'au bout de plusieurs heures, aucun indice n'est venu animer l'opération.

Il convient de visiter les maisons en «dur» plutôt que les paillotes. Il faut fouiller systématiquement les environs immédiats de haies, notamment sur la face qui offre le plus de facilités aux rebelles, soit pour entrer, soit pour sortir. Il faut sonder le pourtour des mares, les abords des pagodes. Les rebelles ont tendance à utiliser de plus en plus les buissons, les jardins, les buttes à l'extérieur des villages, afin d'éviter des représailles contre ces derniers.

Une fois le souterrain trouvé, le travail est loin d'être terminé. La grande profondeur rend aléatoires les divers terrassements qui permettraient la mise à jour des galeries, exactement comme pour déterrer des blaireaux. Bien souvent il faut envoyer un homme fluet, armé d'un pistolet et muni d'une lampe électrique pour voir la direction et sommer les occupants de sortir. Ceux ci utilisent parfois leurs grenades et livrent des combats désespérés allant jusqu'au corps à corps.

Des portes solides et étanches cloisonnent les grands souterrains, rendant inopérant tout enfumage. Les charges explosives avec mise à feu électrique sont des moyens radicaux.

Bien souvent nous ne disposons pas de ces moyens. Il faut alors essayer d'inonder le souterrain en le faisant communiquer avec une mare. Mais les fanatiques qui sont ainsi terrés préfèrent la plupart du temps, la mort par inondation à la reddition. En conclusion : sans le travail des guérilleros Viêt-minh, les unités régulières ne pourraient envisager une action d'envergure en zone ralliée. Ces DK, régionaux, agents divers, assurent la propagande et le renseignement, perçoivent ravitaillement et impôts pour la zone rebelle, maintiennent une insécurité permanente au cœur de la zone ralliée. Ils sont quasi insaisissables, jouissent de multiples complicités, se déplacent avec le maximum de sécurité. Nous les capturons rarement par la ruse, mais si nous les découvrons là où ils se terrent, nous aurons réalisé une opération payante. »



15 Mars 53

Le service au central téléphonique consiste à s'asseoir devant un tableau muni d'un tas de fiche. La nuit, on s'étend sur un lit de camp muni d'une moustiquaire devant le dit central et tout l'art consiste à sortir les mains sans laisser entrer des moustiques. C'est dur !

Aux heures de pointe ça crépite et il faut manier les fiches comme un pianiste :

-Allô, ici central Agile.

-Ici le 2ème RIC, passez moi la section armement.

Théoriquement nous ne devons pas écouter la conversation. Hier, dans ma précipitation je branche un client sur les autos-blindés et un autre sur l'armement au lieu de faire l'inverse.

Pendant trente secondes c'est un merveilleux gazouillis :

-Mais j'en ai rien à foutre de vos tubes de mitrailleuses. J'ai quatre jeeps hors service.

-Vous m'emmerdez mon petit père, je ne fabrique pas ce produit, etc.

Il ne faut pas trop faire durer le plaisir. D'un seul geste j'intervertis les deux fiches. Et, bien sûr, pendant quelques instants, ça continue à s'engueuler.

-Mais qui vous a parle de tubes de mitrailleuses. Ça ne va pas du tout mon vieux.

Le soldat Furet était de permanence au central, quand un gradé quelconque lui demanda le colonel Pascal. Ce dernier était occupé. Furet dit d'attendre. Au bout d'un long moment la voix clama :

-Alors, ça vient espèce d'abruti !

Furet répondit dignement :

-Savez-vous à qui vous parlez ?

Silence terrifié au bout du fil. L'interlocuteur devait trembler à l'idée qu'il était déjà branché sur le colon.

Enfin d'une voix câline :

-Je croyais parler au standardiste.

-C'est exact ! répondit Furet.

L'appareil vibra sous les injures. Furet était radieux.

Hier, pourtant, il était moins fier. Son patron au service courrier est le maréchal des logis chef Mulet. Ce sont leurs noms je n'y peux rien. Mulet n'est pas malveillant et ne se fâche même pas quand il trouve sur sa table le courrier adressé à une compagnie muletière.

Or, donc, le chef fait une remarque à Furet. Ce dernier plonge tristement la tête dans ses papiers. La porte du bureau s'ouvre et se referme, sans doute un gars qui se trompait. Au bruit, Furet relève la tête et ne voit pas le chef derrière son bureau. Il en déduit qu'il vient de sortir et s'exclame :

-Ah les gars, ce Mulet, quel con !

Le chef qui s'était courbé pour ramasser un trombone, se redresse. Furet voudrait se trouver en Alaska. Mulet très digne, l'invite à sortir et l'engueule calmement dans le couloir. L'incident est clos.

28 mars 53

En général, je me ballade seul en ville et passe de longs moments à regarder les tourneurs sur bois qui usinent à toute vitesse des objets ayant jusqu'à quarante centimètres de diamètre en utilisant leurs jambes comme force motrice. Comme dans le Paris d'autrefois, il y a des rues par corporation. Dans la rue des chaudronniers pas une seule vieille boîte de conserves n'est perdue. J'ai vu un gars fabriquer de petits bateaux qui marchent très bien en refoulant de la vapeur dans l'eau. A l'intérieur du bateau se trouve une petite cuve chauffée par une bougie. Cette cuve communique à l'extérieur du navire par deux petits tubes. On remplit la minuscule cuve avec un compte goutte, on allume la bougie, on place le bateau sur l'eau et il marche aussi longtemps qu'il y a une flamme. Partout on trouve des artistes. Ce peuple a forcément un très grand passé. Récemment dans une exposition d'armes saisies, on m'a montré une mitrailleuse.

- C'est quoi ?

- Une Thomson américaine.

- Non !

- Je regrette, j'en ai déjà vu quelques unes...

- Regarde mieux les détails. Elle a été fabriquée par les Viêts avec des morceaux de rail de chemin de fer, sur de vieilles machines outils qui fonctionnent au bord d'un cours d'eau et qui sont mues grâce à une roue à aube.

A Hanoï, on trouve une masse d'objets de fabrication locale qui sont l'équivalent des objets de l'industrie européenne. La paire de ciseaux n'est certes pas en acier inoxydable mais elle coûte cinq fois moins cher que l'équivalent français.

Face à la pharmacie européenne, il existe la pharmacie chinoise. Pour soigner les dartres dues à la forte chaleur, la plupart des militaires achètent le produit chinois.

### 10 avril 53

Note du général De Linarés, commandant les forces terrestres du Nord-Vietnam :

*«Chacun doit comprendre que le paysan vietnamien souffre de la guerre et qu'en augmentant ses malheurs, en détruisant ses biens inutilement, on les jette dans les bras du Viêt-minh qui, de son côté, se donne l'apparence de limiter ses exigences -en tous cas les légalise toujours- se réjouit et exploite nos maladroites. Dans un autre ordre d'idée, les exactions commises envers leurs administrés et l'absence de réparations découragent et déconsidèrent les autorités vietnamiennes (Bão-đãistes).*

*Il importe que les fouilles soient faites si possible par des femmes lors qu'il s'agit de fouiller des femmes...*

*La méthode employée récemment par une unité opérationnelle dans un village catholique, et qui consiste à faire procéder à la fouille des personnes suspectes par les troupes elles-mêmes, et devant la population rassemblée à proximité de l'église, produit sur celle-ci un mauvais effet indiscutable et doit être proscrite formellement...*

*Le clergé, en général doit bénéficier à priori d'une hypothèque favorable. Par voie de conséquence et à l'exception des prêtres signalés comme étant pro-vietminh, ceux-ci doivent être, en principe, ménagés.*

*Récemment encore, un prêtre arrêté par les Viêt-minh et libéré par nos troupes, ne semble pas avoir été traité par l'unité qui l'a recueilli, avec tous les égards désirables.*

*Je voudrais, enfin, pouvoir être assuré que chaque chef de section se considère lui même comme un agent de pacification, et se pose sans cesse à lui même la question de savoir quel serait le comportement qu'il voudrait voir adopter par son libérateur.»*

### 11 avril 53

Le type qui s'occupe des exhumations pour Hanoï vient nous voir. Avant de passer à la 11ème CMMR, il veut s'assurer qu'on a débloqué des cercueils pour tel et tel gars.

- Parfois j'en ai marre. Même après un an il y a des corps qui n'entrent pas. Il faut gratter des os et la viande et tout. C'est assez dégueulasse ! Remarquez qu'avant j'étais dans les hautes œuvres. D'un côté ça me plaît. Je me déplace Et puis je m'occupe aussi des exécutions. Ces jours derniers, on a fusillé un capitaine viêt. Cinq sur cinq le gars ! Il a souri au peloton et a été se placer seul devant le poteau... Tout de même, j'en ai marre parfois. Il y a des responsabilités.

Le gars est un grand costaud. Son activité ne semble pas lui enlever l'appétit.

### 22 Avril 53

Avant hier les Viêts ont attaqué la 12ème Cie lourde de réparation du matériel à Kien-An près de Haïphong et le dépôt de munition de la BOTK.

Un bataillon et deux commandos ont pris part à l'affaire. Des canons, des camions et plus de 4000 tonnes de munitions auraient été détruits. En plus le chef baodaïste de province a été tué.

Grand branle-bas à la direction du matériel. Le capitaine de la 12ème va en entendre. Les gars de la Cie n'avaient pas leurs armes dans les chambrées. Ça n'aurait sans doute servi à rien vu la soudaineté de l'attaque (Deux lieutenants ont été fait prisonniers en pyjama !) Tout de même, ça fait du bruit. Le capitaine ouvre son parapluie et produit une ancienne note de Hanoï lui enjoignant de faire enfermer toutes les armes, sauf celles du poste de garde, dans un magasin. Bien entendu, dans les moments de panique, on ne trouve jamais les clefs d'un magasin. Maintenant, c'est ici qu'il faut ouvrir le parapluie car Saïgon va hurler. J'ai

l'ordre de farfouiller dans les vieilles archives. Miracle ! Il y a une note de Saïgon. Dans le passé plusieurs armes furent volées à la 12ème CLRM. En conséquence le commandement suprême décida que tout serait enfermé au magasin. Tout va donc très bien. Le grand chef qui veille sur nos destinées ne va tout de même pas se fusiller lui même.

Cette affaire arrive après deux attentats contre le train Haiphong-Hanoï et semble indiquer un net renforcement du Viêt-minh dans le Delta.

### 23 Avril 53

Le bulletin Viêt-Nam-presse parle pudiquement d'une «tentative d'attaque contre un dépôt».

L'aviation a pilonné un village où les Viêts s'étaient repliés.

A moins d'être dans l'unité combattante concernée, il n'est pas facile de savoir la vérité sur telle ou telle opération. Avec un peu de patience, on arrive à démêler le vrai du faux. D'abord paraît le communiqué officiel : «A XYZ, violente attaque viêt. L'ennemi a laissé de nombreux morts sur le terrain et cinquante fusils. Nos troupes n'ont pas subi de pertes».

Un mois après arrive au service du matériel, le feuillet de pertes modèle 3 : «Unité Untel au directeur du Matériel. J'ai l'honneur de vous demander le remplacement de 2 mitrailleuses, 5 PM et 30 fusils perdus lors du combat du tant à XYZ. »

Un an après, arrive la demande de cercueils d'exhumation pour le transfert en métropole des corps des militaires (liste jointe) tués lors du combat de XYZ.

### Lundi 27 avril 53

Un prisonnier noir libéré par le Viêt-minh, se trouve à la Cie de passage, voisine de la notre, et nous raconte la prise de son poste d'une manière saisissante :

- Pendant plusieurs mois il ne s'est rien passé. La routine. Une nuit on a entendu le tam-tam à l'ouest. J'ai beau connaître le tam-tam, ça fait drôle. La garde a réveillé tout le monde. Ça a duré deux heures. Le lendemain on a multiplié les patrouilles pour rien.

La nuit d'après, à minuit, tam-tam à l'ouest et à l'est. Tout le monde en armes. Au matin, patrouilles inutiles.

Nouvelle nuit : Tam-tam à l'ouest, à l'est et au sud. Même chose pendant deux autres nuits.

La dernière nuit, pas de tam-tam ! On a tous veillé jusqu'à trois heures du matin, puis on tombait de sommeil. A quatre heures du matin, l'entrée du poste sautait au plastic. J'ai pas eu le temps de bouger. Un Viêt me tenait les bras en disant en français : «Tire pas sur nous, le peuple». J'étais prisonnier.

Le travail le plus dur fut la construction du camp. Après, ça allait. Il était sur un piton, à l'air sain.

Il dit encore :

- Les légionnaires allemands rentrent par la Chine en Allemagne démocratique.

Morel ricane:

- Il est endoctriné.

C'est probable, mais si ça se trouve, avant d'être prisonnier il ne savait même pas que l'Allemagne était coupée en deux.

Les militaires français disent volontiers que les Viêts n'entendent qu'un son de cloche, et ils tirent leur orgueil du fait qu'ils n'en entendent aucun.

Ce Noir nous raconte ensuite qu'à sa libération, il a fait le retour par étapes et traversé des villages :

- On nous donnait des fruits. Des vieux et des vieilles nous faisaient des discours.

Puis les Viêts ont libéré les Noirs devant un poste tenu par des Noirs, les Marocains devant un poste tenu par des Marocains. C'est habile.

Il paraît qu'avant de rentrer chez eux, ou d'être reversés dans d'autres unités, les ex-prisonniers assistent à des cours de «désintoxication». Je serais curieux d'entendre ce qui peut être expliqué. Dans le meilleur des cas le prisonnier doit songer :

- Il a fallu que les Viêts m'expliquent quelque chose pour que mes officiers se décident à m'en parler aussi.

30 avril 53.

Les Viêts ont attaqué Nam-Dinh et enlevé pas mal de recrues destinées à l'armée de Bao-Daï.

Ce soir, permanence avec le capitaine Masson. Il dit que ce qui l'écœure, c'est que pour tous les coups, «...il ne s'est pas trouvé un seul bougnoule pour nous avertir des mouvements viets. La pacification ne vaut rien, il faut revenir à la méthode de la trique !»

J'objecte qu'avec ce procédé, il n'y aurait même pas un semblant d'armée vietnamienne pro-française. Il répond :

- Eh bien, on rembarquerait.

Ce raisonnement est peu logique, mais courant.

Le lieutenant Frey de la section «munitions» vient nous tenir compagnie et note gravement :

- Ce qu'il faut comprendre ici, c'est qu'il n'y a pas des nationalistes et des communistes, mais des asiatiques.

Ça c'est profond. Je m'explique mieux pourquoi le courrier de la section «munitions» est rédigé entièrement par le brigadier-chef Vitus. Pour le capitaine Masson:

- Il suffit de leur donner quelques piastres pour leur faire sauter un dépôt de munitions.

Je n'ose montrer mon mauvais esprit et répliquer qu'en ce cas, c'est tous les dépôts viets qui devraient sauter puisque les piastres sont du côté français.

Quand on pense que ce genre d'officier est censé lire les notes signalant que le combattant Viêt-minh touche 1 kilo de riz et douze grammes de sel par jour tandis que le plus pauvre des soldats français gagne 1000 piastres par mois plus la nourriture.

1er Mai 53

De nouveaux venus de diverses unités arrivent au «Matériel ». Il semble que ça ne soit pas la crème. L'un a été cassé de son grade de caporal pour avoir tué un prisonnier en lui faisant éclater le foie à coups de poings.

Le Capitaine Sènot, nouveau chef de la section «armement» dit :

-Je l'aurais fait monter en grade.

Sènot est ici depuis peu de temps, mais il collectionne déjà les remarques ignobles. Le destin l'a placé dans l'armée française mais il aurait sans doute fait une belle carrière dans les unités de Himmler.

Ce soir Garby a failli casser la gueule de Campon. Il doit être rapatrié sanitaire (abus d'alcool) et dit :

- Puisque je suis fou, pourquoi me gêner ?

Tartarin revient de garde avec un œil au beurre noir. C'est un type des transmissions qui l'a attaqué.

Il y a souvent de menus incidents lors des gardes. La citadelle a au moins quatre entrées, et apparemment plusieurs commandements. Il m'est arrivé de sortir paisiblement par une porte et, après une ballade en ville, vouloir entrer par une autre. Mais il y avait une alerte fantaisie dans ce coin. Je n'avais pas le mot de passe. Impossible d'entrer. Résultat, marche supplémentaire pour atteindre une porte sans alerte. Complètement délirant !

10 Mai 53

Un bricard-chef Nord-africain de la 129ème avait été fait prisonnier pendant quelques heures lors du coup de Kien-an. Un chef viêt lui dit son nom et ajouta :

-Tu as de la chance, tu n'es pas mal vu dans le coin.

Ils doivent avoir un système d'espionnage super rodé. Déjà une fois un légionnaire, un breton engagé comme «belge» m'avait raconté qu'il avait été fait prisonnier pendant quelques jours et s'était évadé. Les Viêts lui avaient dit son vrai nom, son domicile en Bretagne, etc. Il est vrai qu'il était le seul Européen d'un poste et qu'il avait peut-être fait des confidences sur l'oreiller.

Je demande au commandant s'il pense que la Chine va accentuer son aide au Viêt-minh. Il me répond avec philosophie :

- Ils nous prennent chaque mois, de quoi armer et équiper tout un bataillon.

On recommence à suer. Petits boutons de bourbouille. On peut se laver à fond sous le robinet, ça tient. Mais

si on se savonne, à poil, sous la grande pluie, ça s'en va.

### 12 Mai 53

Note d'information. Extraits d'interrogatoire d'un prisonnier viêt-minh.

«Je m'appelle Nguyen Van Hong. On m'appelle aussi Gap. J'ai 28 ans et suis originaire du village de Trai Kenh, canton de Dueng Chinh, province de Kien An. Je suis cultivateur. En Octobre 1947, je me suis engagé volontairement dans l'armée. Le 5 mai 1950, nous avons reçu l'ordre de nous mettre en route pour le front Tai-bac. A notre étonnement nous avons du laisser presque toutes nos armes au régiment Bac Bac.

Nous avons suivi la route en direction du nord et après de nombreux jours de marche, nous avons traversé Ha-Giang, puis on nous a dit que nous allions pénétrer en Chine dans la province de Yunnan. Au moment de franchir la frontière nous avons fait un salut à la patrie. Cette première partie du voyage a duré une vingtaine de jours.

Vers le 20 juin nous sommes arrivés à Diem-son. C'est une petite ville à l'extérieur de laquelle se trouve une sorte de caserne. Nous avons été pris en charge par les Chinois et l'instruction a commencé selon cet horaire :

5 heures : Éducation physique.

7 heures : Salut aux couleurs.

7 h15 -11 heures : Instruction militaire.

11 h 15 - 14 h : Déjeuner et repos.

14h -17h : Instruction militaire puis repos.

19h-21h : Instruction politique.

Chaque section a reçu un gradé chinois comme instructeur. Nous avons travaillé à l'échelon groupe, section, compagnie et bataillon.

Les principales matières enseignées ont été : l'attaque de postes que nous menions sur des postes construits à cet effet ; Progression sous le feu avec tir réel ; Utilisation des armes individuelles ; Emploi des mortiers et des mines.

Il y avait des canons mais nous n'avons pas été instruits dans leur maniement. Je n'ai jamais vu de Russes, mais nous avons vu deux films soviétiques : l'un sur la fête du 1er mai à Moscou, l'autre sur de grandes usines et les travaux en Russie. Nous avons reçu assez d'armes pour tout le monde. 40 GMC amenèrent ces armes de Kuming.

Nous avons été assez bien nourris en qualité, mais la quantité n'était pas suffisante. Au moment du départ, les gradés, à partir de chef de section, ont été réunis et ont fait une critique du stage d'instruction. Le stage qui avait réuni en tout 12 000 hommes s'est terminé le 25 juillet et les unités sont rentrées au pays. Je ne sais si d'autres troupes sont venues prendre leur place. Le bruit courait que d'autres allaient venir. Lors du retour, je n'ai croisé aucune colonne».

### **Extraits de documents Viêt-minh traduits et portés à l'information des officiers par l'Etat-major des FTNV.**

Consignes aux militants en zone ennemie.

- Choisir de bons éléments, les amener en zone libre pour les instruire puis les renvoyer en zone occupée après les avoir chargés de mission.

- Il faut lutter contre le terrorisme ennemi pour maintenir les bases. Les gradés, en particulier, doivent savoir vivre et mourir dans leur localité, donner l'exemple et non pas saper le moral des subordonnés en s'enfuyant aveuglément devant l'ennemi. Il vaut mieux encourager que punir. Même dans les circonstances faciles, il est bon de laisser toujours un certain nombre de guérilleros dans la clandestinité.

En cas d'arrestation, donner son vrai nom. On peut à tout moment être reconnu par un indicateur et on s'expose à de grands dangers en donnant un faux nom. Si nous sommes reconnus comme viêt-minh par un indicateur, le désigner du doigt sans hésiter en disant «C'est toi qui est viêt-minh ! » Ainsi l'ennemi sera au moins plongé dans la perplexité et ne saura s'il doit fusiller les deux.

L'agent de reconnaissance «Trinh-Sat» est obligé de fréquenter tous les milieux et de rester pur en vivant souvent dans des milieux de corruption. Il doit être rond à l'extérieur et carré à l'intérieur, pouvoir s'adapter souplement à toutes les circonstances et garder en même temps sa fermeté intérieure et sa loyauté.

- A la tombée de la nuit, il faut se coucher dans la maison avec ceux qui vous ont reçu. Quand tout le monde

s'est endormi, aller à l'étable pour passer la nuit. Pour voyager, emporter un paquet de marchandises. Éviter le port de lunettes à verres fumés. Éviter d'avoir les mains dans les poches. En cas de rencontre inopinée avec l'ennemi, le saluer avec calme en faisant une petite courbette. Croiser les bras parce que l'ennemi n'aime pas qu'on ait les bras pendants devant lui. Éviter d'attirer son attention, en se montrant trop bavard. Ne pas se montrer trop stupide ni trop malin. En entendant des coups de feu tirés par un guetteur, avancer toujours avec calme. Celui qui s'affole, qui hésite ou qui retourne sur ses pas sera arrêté. Éviter le voisinage des postes lorsque l'ennemi vient de subir un revers. »

#### 14 mai 53

Viêt-Nam-presse cite le magazine américain «Newsweek» du 20 Avril :

«Le nombre des Vietnamiens loyaux s'élève maintenant à 50% de la population contre 10% quand la guerre commença en 1946. Mais il faudrait au moins deux ans avant que la première unité française puisse être relevées.»

Quand on pense qu'en 1946, la quasi-totalité de la population vietnamienne était «déloyale»... et qu'elle ne s'en doutait pas. Seigneur !

Blangi vient nous rendre visite. Il est à présent au Génie Fédéral à Bac Ninh. Il continue à écrire à un tas de souris, tout comme à l'époque où il était chauffeur ici. Je le revois, confortable sur son lit, les cigarettes à portée de main et un petit ventilateur bien braqué :

- Ma chérie, nous venons de subir une forte attaque. Un poignard viêt a même percé mon papier à lettre...

Blangi n'écrivait jamais sans utiliser du carbone afin de garder une copie. Il avait réussi à sélectionner une belle série d'adresses et comptait faire plus tard un tour de France en moto avec halte chez toutes les nénettes. En attendant il ne fallait pas qu'il se goure dans la correspondance.

#### 16 Mai 53.

Le passage de la piastre à 10 francs fait toujours du bruit. Il paraît que les 7 francs de différence seront versés sur un compte pécule en France. Ça n'arrange pas du tout les légionnaires qui détestent les économies forcées.

Le Margis-chef Mulet est tout fier de son témoignage de satisfaction : «n'hésitait pas à faire des heures supplémentaires.» Tu parles ! Quand le commandant signe le courrier à cinq heures, il faut bien travailler après. Mais avant cinq heures il y a aussi le roulage de pouces. Enfin, ça n'est pas plus drôle que toutes les citations pour avoir roulé pendant x kilomètres en zone d'insécurité. En 1944, il y avait parfois une douce rigolade à propos de citations, mais je ne crois pas que quelqu'un en ait demandé pour avoir vécu quatre ans en zone d'insécurité !

#### 19 Mai 53

On tombe ivre mort sur un bateau à Marseille, et au bout de six mois ici, on a automatiquement droit à la «médaille coloniale». Le capitaine Sénot est ici depuis ce temps, tout juste et vient demander à mon lieutenant s'il doit faire une démarche :

- Ça n'est pas que j'en ai tellement envie...

Petit naïf !

Linée chauffeur de 2ème classe a le cafard. Il était marié depuis un an. Il a divorcé. Il me demande s'il pourra se remarier à l'église. Il a un petit aussi. Ah, s'il était sûr qu'il est de lui. Comme il l'aimerait. Mais il n'est pas sûr que cet enfant est «de lui ! Et les prises de sang ça ne prouve pas grand chose».

#### 24 mai 53

Le «Déguerpissement» est l'élégante formule employée pour éjecter les Vietnamiens qui habitent à proximité d'un point sensible (dépôt, etc.) La zone peut passer de 100 à 500 mètres. Et ça fait un grand

«déguerpissement». Mon lieutenant dit :

- Toutes ces paillotes sont pleines de Viêts

Lui ne croit pas du tout aux 50 % de «loyaux». Étant donné qu'une paillote est peu de choses on envisage facilement sa destruction. Mais ce peu de choses est tout pour un tas de pauvres gens.

Un jour, un pilote possédant à domicile sa piscine privée, expédiera d'un cœur léger une bombe atomique sur une région de France qui, toutes proportions gardées, n'est qu'une région de paillotes.

Tous les prix ont monté depuis la dévaluation de la piastre: De 30 à 60 %. Comme il n'y a jamais eu de centrale des prix, il est difficile d'établir l'élévation moyenne. Seuls les salaires des civils restent bloqués.

### 5 juin 53

Le lieutenant raconte la bonne histoire d'un officier qui avait dirigé une unité du matériel au Cambodge, et qui se trouve à la tête d'un établissement du matériel en France. Difficultés de réadaptation. Il a tendance à prendre les types pour des Cambodgiens.

Tous les prix ont monté depuis la dévaluation de la piastre de 30 à 60%. Comme il n'y a jamais eu de contrôle des prix, il est difficile d'établir l'élévation moyenne ; Seuls les salaires restent bloqués.

Le salaire moyen du coolie qui était de 6 à 800 piastres perd un bon tiers de sa valeur.

En général, les commerçants retombent sur leurs pieds.

Petit Michel est bien malade. J'attends des lettres avec encore plus d'impatience. Des copains - Jojo, Goubert, Tartarin - trouvent des mots sympathiques qui réussissent à faire plaisir alors qu'on a le cafard.

Quéméner passe son CIA. Il ne retournera plus travailler à l'Arsenal. Il fera ses 15 ans. Certes, il gagne beaucoup plus et avec moins de travail, mais on peut l'appeler 24 heures sur 24. Ça arrive rarement dans l'existence.

Beaucoup de gens légitiment divers avantages en faisant état de certaines libertés perdues. Libertés dont ils n'usaient jamais avant d'ailleurs, et dont l'absence ne les prive absolument de rien. Mais la formule 24 heures sur 24 est extrêmement utile.

Haynal le chauffeur du colonel est parti. Haynal le hongrois «réfugié politique»

Le légionnaire, l'aviateur Haynal. Le gars qui se débrouillait si bien dans la langue du pays et amenait des filles le soir dans la bagnole du patron. Haynal l'homme qui utilisait si habilement sa façon hésitante de parler français et qui employait l'expression élégante «à cheval» pour dire qu'il allait voir une fille. Il avait ses petites entrées à la prévôté et semble avoir fait arrêter pas mal de Vietnamiens et aussi de légionnaires qui trafiquaient.

Mais il semble aussi qu'il faisait cela pour camoufler ses propres trafics.

Il part en laissant une tonne de dettes. Il avait acheté une moto sans la payer. Il l'a revendue avec bénéfice. Il doit 34 000 francs au tailleur de la Cie. La veille de son départ, il lui a dit :

- Je vais en opérations.

Aujourd'hui le tailleur vient gémir à la Direction du matériel.

Ça n'émeut pas le capitaine Clerc qui affirme que c'est une coutume «Légion» :

- 10 000 frs de déficit : Bon légionnaire.

- 100.000 frs de déficits : Très bon légionnaire.

- 1 million de déficit : Excellent légionnaire. A muter !

Qu'il y ait un tas de truands dans la Légion cela ne gêne pas le commandement. Mais il tremble au contraire, à la pensée que des légionnaires pourraient s'intéresser à autre chose qu'au fric. Le fait est qu'il semble y avoir pas mal d'instructeurs ex-légionnaires dans le camp Viêt-minh.

Aussi le mouchardage dans la Légion est une institution très bien organisée. Régulièrement les unités de Légion qui dépendent du matériel envoient un rapport sur le moral qui est très révélateur à ce sujet.

### 12 juin 53

Deux Cie stockent les cercueils d'exhumation. La 129ème à Haïphong et la 11ème à Hanoï. Avant de débloquer un cercueil et d'avertir l'unité intéressée, il faut déterminer quelle est la ville la plus proche. C'est parfois dur en regardant la carte (rivières, etc.). Je cherche un petit bled où est enterré un gars dont on doit

rapatrier le corps. En désespoir de cause je téléphone à la division. Une voix grave répond :

- Pour cette exhumation, c'est le régiment Viêt-minh 42 qui s'en chargera car il occupe ce coin depuis quelque temps déjà.

Pratiquement on ne rapatrie en métropole que les corps des Français. Je suppose que les familles des Noirs et des Nord-africains n'ont jamais été averties qu'elles pourraient faire une demande. Sur toutes les listes je remarque qu'il y a, au moins, cinquante pour cent de Bretons.

#### 14 juin 53

Ballade en ville avec Garridel. Rue de la soie, voyant passer un Vietnamien en scooter, Garridel dit :

- Y a pas à chier ! Ces enculés sont obligés de reconnaître qu'on les a civilisés avec les autos, les motos et tout.

Comme des filles mettent leur chapeau devant leur visage quand on veut les photographier Garridel dit :

- C'est obligé. Les anciens ont abusé ici ...

#### **Ordre du jour N° 9.**

Officiers, sous-officiers, soldats.

- Votre chef depuis 28 mois, le général De Linares vous quitte au terme de son séjour. Vous aimiez et vous appréciez ce chef généreux et bienveillant qui vous a menés sur les voies du succès. Avec lui vous saviez où vous alliez ... Il vous a conduit victorieusement dans toutes les provinces du Delta, dans les vallées et les montagnes de la Haute-région du Nord-Ouest puis dans celles du Laos.

Aussi son nom demeurera-t-il attaché aux grandes victoires que vous avez remportées »

Signé : Salan.

Le peuple français est habitué par la grande presse dite «d'information» à penser que les hommes politiques sont tous des menteurs. Par contre les généraux sont intouchables. Je n'ai pourtant pas lu un seul communiqué où il n'y ait autant de mensonges que de lignes.

#### **Ordre général N° 1.**

« Officiers, sous officiers, caporaux et soldats. »

«Je sais qui vous êtes... Je reste aujourd'hui avec vous et deviens votre chef. Soyez sûrs que ce chef mesure un tel honneur, qu'il vous comprend et vous aime. Soyez sûrs aussi, qu'ayant été à bonne école, il vous commandera».

Signé : Navarre

#### 9 juillet 53

Depuis quelques jours je vais me baigner dans un petit étang moins boueux que les autres. Des jeunes Vietnamiens s'enhardissent et demandent:

- Que pensez-vous de nous qui nous baignons ici alors qu'il y a la guerre en ce moment dans notre pays ?

Indépendamment du fait que je suis également au bain, je me demande ce que signifie cette assez curieuse question. Je réponds que je ne pense rien du tout.

Quand les dépôts d'essence d'Haïphong furent incendiés, il paraît, selon les dires de deux margis de la 129ème qu'il fallut pousser la section d'intervention vietnamienne à coups de bottes aux fesses. Par contre, toujours selon ces margis, un commando Viêt-minh poussa le culot jusqu'à passer en bon ordre, sans se cacher, entre deux postes de garde qui, le prenant pour une patrouille baodaïste, ne tirèrent pas. Et mes margis de se lancer dans de puissantes réflexions, d'où il semble ressortir qu'il existe deux peuples au Viêt-Nam.

#### 20 Juillet 53

Quand les généraux Salan et De Linares sont partis, il y a eu des ordres du jour avec de grands éloges. A



présent, le général Navarre pond une déclaration sur la tactique à adopter, de laquelle il ressort que ses prédécesseurs avaient littéralement « impuissanté » les troupes en les enterrant de telle façon que le Viêt-minh était maître du pays, la nuit.

Il est vrai que les éloges comportaient un zeste d'humour. A propos de Salan : « Génie lucide lors des combats d'Hoa-Binh, du pays Thai, etc. »

A croire qu'au cours de l'année en question, c'est le Viêt-Minh qui a perdu Hoa-Binh et le pays Thai .

### 27 juillet 53

« Se mettre en ménage » coûte entre 1000 et 2000 piastres. Si c'est là l'élément vénal dans l'amour, on trouve la même chose dans les annonces matrimoniales du « Chasseur français », avec simplement une « situation » garantie un peu plus longtemps. Les 1000 piastres par mois sont également une preuve de « sérieux » et beaucoup de gars citent l'exemple de leur amie vietnamienne qui leur prépare un petit repas quand ils vont la voir.

Goubet remarque que le racisme n'est pourtant pas enseigné à l'école française. On le pourfend même à l'occasion. Pourtant, on pourrait croire que l'éducation raciste est aux programmes d'enseignement, tellement on entend ici de réflexions stupides. D'ailleurs on ne peut pas dire que l'école française combat le racisme. Si elle en expliquait les racines au lieu de répéter « les hommes sont égaux », le résultat serait peut-être meilleur.

Au lendemain de la guerre mondiale, on aurait pu entendre dire : « L'Allemagne n'étant pas civilisée, il est nécessaire d'en faire une colonie, puisque le système a pour but de mener des peuples à la maturité dans tous les domaines ».

Cette phrase en aurait bien valu d'autres puisque les dirigeants allemands avaient pu faire accomplir mille fois plus d'actes de barbarie que toutes les colonies réunies.

Cependant, tout le monde parle de l'indépendance allemande. Tout le monde veut redonner à l'Allemagne sa souveraineté,

Ceci laisse supposer qu'on glisse froidement sous la table tout ce que le terme « civilisation » pourrait représenter (bonté, justice, humanité, etc.) et qu'on ne tire le chapeau qu'aux pays qui ont de grosses usines et une expérience technique et militaire.

Les protestations en faveur d'une Allemagne indépendante instruisent les Vietnamiens et les aident à comprendre qu'on les respectera le jour où ils auront foutu l'armée française à l'eau et démontré au monde que la technique militaire n'a plus de secrets pour eux.

### 29 juillet 53

Tous les soirs, sur la route Hanoi-Haiphong, les postes, distants de un à deux kilomètres, se referment comme un escargot à l'abri de leurs barbelés. Tous les matins, c'est « l'ouverture de route ». C'est à dire que les militaires parcourent leur portion de route avec des détecteurs de mines, avant de permettre la circulation des véhicules militaires et civils. Cela n'empêche pas de nombreux camions de sauter. Pour sa part, le train saute une fois par mois.

Voici la traduction d'un document Viêt-minh qui montre avec quelle minutie, le travail des partisans est préparé.

*« Utiliser une touque usagée, deux sacs de jonc, un bol pour enlever la terre creusée, une barre de fer rond (ou une dent de herse) pointue à un bout, aplatie à l'autre, longue de 60 centimètres, un poignard, un balai en paille très élimée, une torche électrique ou un briquet, un éventail, un morceau d'environ un kilo de goudron, une tasse d'essence, un morceau de toile cirée. A défaut d'essence, faire fondre d'avance deux morceaux de goudron, dont l'un est à étendre sur une petite claie de bambou relativement plus grande qu'une surface de mine.*

*Choisir un bon endroit de la route pour creuser le trou. Étendre à côté de l'endroit une couverture et les instruments nécessaires à l'opération. Une fois caché sous la couverture, on commencera à creuser dans l'asphalte de la chaussée en se servant du bout aplati de la barre de fer. Quand apparaissent les pierres*

*concassées, les enlever une à une avec le bout pointu de la barre. Bien enrouler la barre avec un chiffon pour ne pas faire de bruit. La mine, une fois dans le trou devra se trouver à un doigt de la surface du sol. Enlever la goupille de sécurité et envelopper la mine dans un morceau de toile cirée avant de l'enterrer. Remettre ensuite les pierres tout autour pour bien la caler. Veiller à ce que son percuteur affleure la surface du sol. Verser enfin dessus, du goudron mélangé à de l'essence. Égaliser la couche de goudron jusqu'à ce qu'elle soit au même niveau que la chaussée. Avec le doigt, faire disparaître la ligne de soudure des deux couches de bitume. Couvrir le tout d'une très mince couche de poussière et, avec l'éventail, souffler une partie de cette poussière. Si l'emplacement de la mine a interrompu une trace de roue, la reproduire avec un morceau de pneu appuyé légèrement sur le goudron. Avant de se retirer, se couvrir entièrement sous la couverture, puis allumer la lampe électrique et jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble. Enfin, se faire remplacer par un camarade qui viendra à son tour contrôler le travail. »*

### 01 août 53

Sortie en ville avec Douki. Il vient d'arriver. D'origine algérienne, il a parfois été traité de «sale bicot» à Nîmes et ça lui a servi à quelque chose puisqu'il n'est pas grossier envers les Vietnamiens. Après un repas ruineux, nous déambulons. Un cyclo s'arrête près de nous. Un caporal chef éméché descend en oubliant son calot. Le conducteur du pousse le lui donne, et réclame son salaire. L'autre l'envoie dinguer. Je dis au type de payer et le menace de l'emmener à la prévôté, mais le cabot chef s'en fout et répète avec une tranquille assurance qu'il ne paiera rien du tout. Douki lui dit un peu fort :

- Tu vas te dépêcher de payer !

L'ivrogne a à peine le temps de tendre un poing menaçant, que déjà il a reçu un bon coup sur le menton. La vingtaine de Vietnamiens qui regarde la scène semble fort étonnée. Le conducteur de pousse aussi.

Le type se relève et commence à se plaindre :

- Oh là, là. Après 52 mois de séjour...

Faut-il comprendre que c'est la première fois qu'il reçoit un coup de poing ou la première fois qu'on l'invite à payer un trajet. Tout à coup, il file à toute allure avec l'air de savoir où il va.

Nous demandons au pousse combien ce type lui doit :

- 20 piastres !

Il me semble que c'est abusif. Je lui donne 10 piastres.

- C'est bien chef !

On conseille au pousse de ne pas rester dans le secteur et on continue la ballade. Un quart d'heure plus tard, on se retrouve par hasard à 100 mètres du lieu de l'incident. Dans l'ombre on voit des types casqués qui parlent aux gens. Réflexion faite, il vaut mieux ne pas trop compter sur le droit et la justice, surtout s'il s'agit de gardes appartenant à l'unité de l'abruti. On vire sur l'aile et on continue la ballade.

### 3 août 53

Ballade avec Goubet. Coiffeur ; Bain en ville. Dans tous ces bains il y a des jeunes garçons qui viennent offrir leurs services. Curieux, à Hanoï ce sont toujours des garçons; à Haiphong, des filles.

Un mignon de 16 ou 17 ans insiste pour me faire jouir d'une main experte. Il insiste tant que j'ai peine à croire qu'il essuie souvent des refus. Je trouve le biais pour qu'il me foute la paix. Le prix? 100 piastres. Je lui dis aimablement que pour ce tarif je quitte l'armée et je m'associe avec lui. Il s'en va l'air choqué.

### 6 août 53

Le «boy» qui ne comprend que quatre mots de français, sait toutefois par expérience ancestrale qu'il vaut mieux ne pas dire «non» même s'il n'a rien compris à ce qu'on lui demande. Le Français qui ne cherche pas à s'expliquer, trouve ainsi motif à dire que l'indigène est un hypocrite ou un crétin.

Et les Français qui ne s'expliquent pas clairement sont légion. On pourrait penser que la caractéristique du chef consiste à ne pas s'expliquer. Elle doit se traduire par des cris des gestes ou un bref laïus, qui semble du

javanais au boy qui écoute.

Bien sûr qu'ici un tas de Vietnamiens sont menteurs et paresseux. De 1940 à 44 les Allemands trouvaient les Français paresseux et menteurs. Et même voleurs ! (C'est toujours ça de pris sur les Frisés !)

Je suis convaincu que si les nazis avaient occupé l'Angleterre, il n'aurait pas fallu dix ans pour qu'on trouve des petits cireurs de souliers à Londres.

L'ennui, c'est qu'à la longue, certains «occupés» deviennent vraiment menteurs et voleurs, même à l'égard de leurs compatriotes. On a vu cela aussi en 1943. Et ici, ça dure depuis combien de temps ?

Si vous pensez ainsi, vous ne pouvez pas vous sentir à l'aise dans un uniforme d'occupant ; Alors, j'écris.

Hier, je passe à la compagnie. J'ai oublié de noter que la 11ème CMRM est une sorte de petite usine avec des tours, des fraiseuses, etc... Il y a un personnel civil plus important que le nombre de soldats.

Près de moi, un margis dit à un ouvrier vietnamien :

- Pendant que tu fais le con ici, ton Bao-Daï se la coule douce à Nice.

L'ouvrier répond:

- Bao-Daï ! Et il crache à terre.

Le margis conclut:

- Ah, toi au moins, tu as compris.

Cet ouvrier a compris depuis très, très longtemps. Mais ce margis, qui est un bon militaire de carrière, ne se doute même pas qu'il vient de faire de la propagande indirecte pour l'oncle Ho.

Nous avons une assez grande liberté de pensée à la Direction du Matériel. Pas seulement là. En ville, on trouve dans des librairies «Les Communistes» d'Aragon. En français bien sûr.

Quelle est donc cette assurance des autorités ? L'idée qu'un type touchant 3 à 5000 piastres par mois ne peut rien se sentir de commun avec les pauvres pouilleux qui boivent l'eau croupie des rizières.

Le commandant Pelouze m'intrigue un peu. Il n'a jamais eu un comportement dégoûtant à l'égard des Vietnamiens, et cache à peine le peu d'estime qu'il éprouve à l'égard de la majorité des officiers.

Il ne peut pas voir en peinture la prévôté militaire. Souvent cette dernière veut sévir contre un conducteur de véhicule en défaut. Nous seuls, savons à quelle unité correspond le numéro de la bagnole. Pelouze nous a interdit de répondre au téléphone aux flics. Ils doivent se déranger. Le commandant dit avec un bon sourire :

- les communications peuvent être interceptées.

De temps en temps, comme officier supérieur, il doit faire un rapport sur la situation en ville. Chaque fois, il esquinte la prévôté militaire :

-Ce corps qui devrait être d'élite et qui se compose trop souvent d'ivrognes et d'abrutis.

Pelouze est d'une bonne famille catholique de militaires de carrière. Il me semble qu'un de ses proches parents est curé. Il a été prisonnier en Allemagne, s'est évadé et a combattu avec l'armée soviétique.

Il m'attaque curieusement :

-Figure-toi, Calvès, que dans l'armée rouge, au combat, un simple adjudant avait tous pouvoirs. Un type hésite, se dégonfle : Pas de conseil de guerre ! L'adjudant l'abat.

J'assure le commandant que je n'ai aucune illusion à ce sujet. Les choses en restent là.

Quand un quelconque défilé se prépare, le commandant se métamorphose. Il joue comme un gosse avec ses camions et ses wreckers, se rend la veille sur les lieux du défilé, fait marquer les emplacements des unités à la craie. C'est la grande joie. Il s'entend très bien avec le colonel Pascal directeur du matériel au Nord-Viêt-Nam. Ce dernier, style officier britannique de l'armée des Indes, très poli, très décontracté, confie à Pelouze le soin de régler presque tous les problèmes et se plonge dans ses mots croisés. Cette guerre ne semble pas le passionner.

### 11 août 53.

Le lieutenant m'explique que les Vietnamiens recherchent volontiers la souffrance « parce que c'est leur religion qui le veut ». L'ennui, c'est que du côté Viêt-minh, ils ne sont pas tellement pieux.

Mais avec les pensées naïves du lieutenant, on peut regarder calmement des gens crever de faim ou de maladie.

Depuis qu'il est ici, ce brave lieutenant n'a pas cherché à s'informer sur les conditions de vie du peuple. Il a embarqué, avec en tête, une phrase lue sans doute dans le petit Illustré à l'âge de huit ans. Il se promène les yeux fermés dans Hanoï et reviendra en France avec sa petite phrase dans le crâne.

D'accord, je ne suis pas mal payé mais qu'est ce qu'il faut que j'écoute comme conneries !

12 août 53

Le pécule est toujours bloqué. Nous sommes discrètement invités à écrire des lettres de réclamation. Mon lieutenant imagine, ni plus ni moins, une lettre tirée à la ronéo. Le commandant le contemple d'un air navré !

La conversation dévie sur la discipline avant guerre :

L'adjudant de cavalerie qu'il fallait appeler mon lieutenant. L'adjudant-chef qui ne serrait la main qu'aux sous-officiers supérieurs... et de la main gauche, encore ! Bref, on était équipés en 1940.

Le commandant semble avoir aussi la nostalgie de cette discipline. Curieux homme.

Il dit que De Lattre a démolì l'armée. Il me semble pourtant qu'en 44 elle était en plusieurs morceaux. Je crois comprendre qu'il fait allusion à « l'amalgame », car il parle ensuite de « La politique de De Lattre ». Le commandant n'était pas en France à cette époque et ne réalise pas que les unités populaires étaient dix fois plus nombreuses que les « traditionnelles » unités militaires. Vu sous un certain angle, De Lattre a fort bien manœuvré pour liquider (dans tous les sens du terme) la question délicate.

15 août 53

Comme le soldat est censé ne pas détenir des secrets « dévoilables » sur l'oreiller, il peut coucher avec des Vietnamiennes. Ça n'est, en principe, pas recommandé à un officier, du moins en ville. Aucun soldat n'est assez naïf pour croire que les Afats sont ici pour taper uniquement à la machine. Ça fiche même le trouffion en colère. En effet, le cantonnement des Afats est une grande maison en dehors de la citadelle. En conséquence, toutes les unités fournissent une garde de nuit. Je n'ai jamais dû effectuer cette corvée, mais les copains de la Cie assurent qu'ils ont parfois protégé un cantonnement dans lequel il n'y avait aucune Afat. Toutes ces dames étaient « en ville ».

Quoi qu'il en soit, les Vietnamiennes sont en général plus belles et plus fines que les Françaises qu'on trouve ici, et le soldat n'envie pas du tout l'officier.

Ayant un bon moment de libre, je fonce rejoindre une petite copine. Elle mange dans le couloir avec trois amies, assises à terre. Une grande assiette entre elles. Chacune prend une feuille de salade, y place trois cacahuètes et un petit morceau de poisson. Ça vaut le coup d'œil. Je lève la tenture et m'étend sur son lit pour bouquiner un peu. Un bonze passe il bénit ces demoiselles, entrouvre la tenture et me bénit aussi. C'est tout de même autre chose que les curés du Nord-Finistère !

**Extrait de « L'ANTENNE » bulletin de l'aumônerie militaire catholique au Nord Viêt-Nam. N° 31. Juillet-Août 1953.**

*« Je suis parti de la métropole sur de moi.*

*J'étais lancé dans l'Action catholique, meneur de jeunes...*

*Je suis venu aux T.O.E. Cinq mois. Un soir je n'ai plus tenu.*

*Ça été une Vietnamienne, puis ça a été une autre Vietnamienne.*

*Puis ça a été une Française. Là j'ai eu peur du définitif, cela devenait grave. J'ai pu décrocher. Mais je n'arrive plus à tenir. De temps en temps.... Oui, il le faut. Après, je suis tranquille. Quel pays quand même ...*

»

19 Septembre.

Le Colonel Moissenet, major de garnison, combat le truandage et la mauvaise tenue. Mais les gardes observent un peu trop ses notes à la lettre comme s'ils voulaient se foutre de lui. Jusqu'à 19 h, il faut être en tenue de travail: Short. Mais à 20h, on ne peut se balader sans pantalon long. Donc celui qui sort à 18 h doit apporter un pantalon sous le bras. Le colonel a réagi contre les fallacieuses interprétations de ses ordres:

- On ne reprochera jamais à un militaire d'être trop habillé.

Le commandant Pelouze, pour son dernier rapport de contrôle a décidé de se payer une ultime plaisanterie. Faisant allusion au mauvais exemple qui vient d'en haut, il signale quatre personnages vus par lui, dimanche, en short et en chemisette. Trois colonels et le général Cogny.

**Note 3122/SAH du 19-9-53**

«Les attaques à main armée et les lancements de grenades continuent à une cadence inadmissible. Messieurs les chefs de corps ou de service voudront bien donner, une fois pour toutes, des ordres stricts à leurs commandants d'unités pour que ces actes de brigandage cessent immédiatement.

D'autre part, les enquêtes sur ce sujet se terminent trop souvent en queue de poisson, ce qui tendrait à prouver une compromission et une complicité que je vous prie de faire cesser parmi vos cadres subalternes.»

Colonel Moissenet. Cdt d'Armes. Place de Hanoï.

22 sept 53.

J'ai fait la connaissance d'un libraire vietnamien qui me dit que même les gens qui n'aiment pas le Viêt-minh, se réjouissent de sa résistance.

Pourquoi ? «Parce que c'est seulement la lutte du Viêt-minh qui oblige le gouvernement français à organiser une armée vietnamienne et à transférer certaines compétences aux Vietnamiens. Dans toutes les autres colonies où il n'y a pas de révoltes, il n'est pas question d'armée nationale.»

Ballade en ville. En France, pendant l'occupation, il était impossible de ne pas voir sur un mur, ou du moins dans des pissotières, une croix de lorraine ou la faucille et le marteau. Ici, rien. Pas le plus petit graffiti ayant une allure subversive. Et depuis que je suis à Hanoï, je n'ai jamais entendu dire qu'un seul soldat avait été attaqué en ville.

Loin de signifier de l'indifférence, ou un ralliement à Bao-Daï, cela montre la puissante organisation du Viêt-minh, puisque toutes les notes de sécurité qui nous parviennent font allusion à des collectes de médicaments organisées en ville, et même, à l'existence d'une force Viêt-minh évaluée à quatre bataillons.

**Extrait de « Route d'Indochine » bulletin de liaison des routiers Scouts de France, n°50, Septembre 1953.**

*«Le scoutisme n'est pas mord au Nord-Viêt-nam: Il est encore bien vivant à Haïphong sur la base de Cat-Bi : Voilà un aperçu de l'activité des membres du clan et des services rendus : Remplacement comme volontaire de tout camarade qui loyalement ne peut pour raison de fatigue, assurer son travail : écoute radio, chargement des bombes et du napalm sur les avions, etc.*

*...Messe hebdomadaire, le jeudi, avec offrande du travail de la journée de la part de ceux qui pour des raisons de service ne peuvent s'y rendre. »*

2 Octobre 53.

Visite des petits bordels, route de Hué. Il ne faut pas confondre la boyesse attachée à l'établissement et les femmes qui y travaillent. La première est bien plus pauvre et bien plus mal habillée ; mais on peut toujours lui proposer 500 piastres pour coucher, elle vous envoie promener.

Examen de CAT1. A la question : « Que savez-vous sur l'eau ? » un candidat a répondu : « L'eau est savoureuse ». Le correcteur a commenté par un « idiot ! » très rageur. Il doit préférer le Martini.

Le commandant Pelouze est parti. Il a demandé une affectation au Maroc où « l'on peut faire de la voile et du ski ». Je lui ai demandé s'il était sûr de pouvoir en faire bien longtemps. Oui, il le pense.

Il m'a fait cadeau d'un sac de romans policiers et je lui ai donné en échange un bouquin assez antimilitariste : « Le petit général » de Gabriel Chevallier.

Nous héritons d'un lieutenant-colonel, et je crois bien que nous allons perdre au change.

Je retrouve un des rapports de garnison de Pelouze daté du 7-10-52, concernant un Dodge 6/6 de la prévôté militaire

*« Son geste de foncer dans la foule sans nécessité révèle une mentalité que l'on est étonné de trouver chez un homme chargé de la police militaire, car ce sont de tels gestes qui fond déconsidérer l'armée française aux yeux de la population vietnamienne, et sont générateurs de représailles fort justifiées si elles se retournent contre leur auteur, ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas. »*

Je retrouve aussi une note du 31-5-52 indiquant que le Service du Matériel a accordé au révérend père Labayen, représentant de la mission espagnole à Nam-Dinh, des douilles d'obus de 105, pour un poids de

500 kg, «...afin de faire une cloche en souvenir de la batterie qui fut installée dans l'église, en 47-48». Je ne crois pas que le contribuable français a été consulté.

5 octobre 53.

Pendant la permanence du soir, parcouru un bouquin sur « Leclerc soldat et chrétien ». Il est question d'un parti révolutionnaire nommé le « Viêt-Nam » ! Plus loin, il est dit qu'après avoir « délivré » Saïgon, Leclerc « marcha » sur Haïphong. Deux petites âneries, parmi un tas de conneries.

Le lieutenant qui partage cette permanence vient d'arriver à Hanoï, mais, avant guerre, il avait déjà fait un séjour en Indochine.

- C'était un vrai paradis. On pouvait voyager pendant les permissions. On allait à Tourane par la route. Les chefs de village offraient des poulets...

Puis, sur un ton lugubre :

-... Maintenant c'est des grenades sur la gueule.

10 octobre 53.

Curieux ce manque d'enthousiasme des soldats vietnamiens qui sont au matériel, quand il est question d'aller dans l'armée Bao-Daï. Ils disent qu'il y a trop de fils à papa qui sont officiers.

C'est vrai que les fils de commerçants aisés ont automatiquement un grade. Mais c'est assez logique. Le fils à papa risque moins de passer au Viêt-minh que le fils de prolétaire.

Quand on n'a pas d'autre critère de choix, c'est toujours ainsi qu'on a agi au cours de l'histoire. En 1793, les Sans-culottes regardaient les mains des gens qui sortaient de Paris. Mains trop blanches : Aristocrate en fuite !

En 1871 les Versaillais regardaient aussi les mains. Mains calleuses : Ouvrier. Donc, Communard.

Ici, les mains fines deviennent gradés vietnamiens. C'est un test comme un autre. Il indique simplement le genre d'armée qu'on veut faire.

8 octobre 53.

Dans l'armée métropolitaine un adjudant a un galon doré. L'adjudant-chef a un galon blanc. Dans l'armée coloniale c'est l'inverse. Déjà assez biscornu. Mais voici un para au béret rouge (colonial) qui porte un galon doré. Un adjudant-chef donc ? Non, c'est un simple adjudant. Pourquoi ? Parce qu'il est métré, et c'est seulement ici qu'il porte le béret rouge des paras coloniaux. Les américains doivent crever de jalousie devant l'armée française.

Virée route de Hué. Une gentille petite putain me dit :

-Tu es joli !

Je réponds :

- Oui, je suis brigadier-chef !

Pas vexée, elle approuve :

- Oui, tous les brigadiers-chefs sont jolis.

Les attaques et contre attaques peuvent se succéder, les mois et les années aussi. On entend le canon toutes les nuits avec la même intensité.

09 octobre 53

J'ai lu ici, pas mal d'articles de prêtres et pasteurs sur la chasteté. D'ailleurs c'est leur sujet chéri. Le napalm, la misère, le racisme... brouilleries. Ah, la chasteté ! Mais voici qu'un pasteur vient d'écrire que l'on peut pécher à condition de se repentir. Il précise qu'il faut essayer de ne pas succomber. Mais si on succombe, il ne faut pas se croire perdu. Le gars ajoute même que le pécheur repenté a plus de mérite que celui qui n'a jamais fauté. Oui, le diable est très puissant au Viêt-Nam. Mais où est la primauté de l'esprit, si l'on doit faire tant de concessions au démon ?

Cette porte ouverte à la tolérance est dangereuse et met en question la quasi-supériorité de l'esprit.

Un petit slip sous un pantalon de soie transparent ; deux jolies fesses, et voilà le démon qui vous fait bander. A partir de ce moment « l'esprit » est mis au rancart. Il faut faire l'amour. Et ce pauvre esprit qui attend qu'on ait débandé, pour manifester sa suprématie. Misérable suprématie. Attendre de débander pour se repentir, c'est humiliant ! Qu'est-ce donc qui sépare le chrétien du jouisseur athée ? Tous deux bandent. Aucun ne résiste, l'un se repent, tous deux recommencent.

Comme il doit être malheureux ce pur chrétien d'avoir ainsi honte de sa verge, d'être ainsi coupé en deux en tant qu'humain; de savoir qu'il ne peut rien contre sa nature et d'avoir, en même temps honte d'elle. C'est un malheureux et un misérable aussi car ce ne peut être que lui qui a inventé l'expression « tirer un coup ». C'est lui l'inventeur des bordels. C'est lui qui, considérant qu'il y a des actes honteux mais... nécessaires, a obligatoirement décrété qu'il y a des femmes nécessaires ... mais honteuses.

Comment ne mépriserait-il pas les pauvres putains quant il en fait pratiquement des auxiliaires de ce démon qu'il déteste d'autant plus qu'il ne peut lui résister.

### 12 octobre 53.

Virée à Haiphong avec le lieutenant Lamache. A Haïduong, nous buvons un verre au foyer des sous-offrs de la 3ème compagnie moyenne de réparation de Légion étrangère. La salle est très décorée d'objets (Bouddha, etc.) fauchés dans des pagodes. Visite à la 129ème. Manquenouille est revenue de la compagnie disciplinaire où il avait été expédié pour ivresse et scandale. En deux mois il est passé de 78 à 45 kg. Travaux de terrassement, portage de pierres, passage à tabac (accueil classique à l'arrivée.)

### 25 octobre 53

Le général Navarre voudrait faire une guerre sale le plus proprement possible.

Il s'adresse à Monsieur Le Ministre de la Défense nationale : 12269/EMIFT/BP/ du 22-10-53.

«L'effectif de plus d'un bataillon à été définitivement soustrait à l'armée française pendant les huit premiers mois de 1953 pour cause de condamnations.

Il convient d'ajouter à ce chiffre, pour être complet, celui de 987 militaires qui, au cours de la période considérée, ont déserté et n'ont pu être retrouvés.

Des mesures doivent être prises pour essayer de diminuer le taux exceptionnellement élevé de la criminalité dans le corps expéditionnaire. Les militaires incarcérés dans les prisons sont inutilisables. Ils ne peuvent être remplacés qu'après avoir quitté l'Indochine. Ils accélèrent inconsidérément le jeu normal de la relève.

Des mesures vont être prises... La population sera tenue informée par la voie de la presse, de l'action répressive des tribunaux militaires, afin qu'elle sache que l'armée ne se désintéresse pas des crimes et délits commis et les désapprouve. Les personnels volontaires pour servir en Indochine sont engagés ou rengagés sans que, le plus souvent, leur passé judiciaire ait fait l'objet d'un examen. Il en résulte que, débarquant en Indochine un nombre non négligeable d'individus tarés qui exercent une mauvaise influence sur leurs camarades et trouvent toutes facilités pour retomber dans le crime...

Il conviendrait donc de refuser l'engagement ou le rengagement pour l'Extrême-Orient de tous les candidats ayant encouru des condamnations pour assassinat, meurtre, coups et blessures volontaires, viol, attentat à la pudeur, vol, pillage, etc. »

Signé Général Navarre.

Cette lettre est sous le signe secret. Elle est portée à la connaissance des officiers puis bouclée à triple tours. Mais contre qui est ce secret ? Pas contre le Viêt-minh qui n'a rien à en apprendre. Alors ? Contre le peuple français ; et certainement aussi contre le parlement qui n'en saura jamais rien et qu'on feindra toujours de consulter sur l'évolution de cette guerre.

Je donnerais beaucoup pour connaître le nom de l'honorable ministre qui, il y a bien longtemps, prescrivit aux gendarmes de ne pas ouvrir d'enquête lors des engagements, donc, d'accepter éventuellement des bandits pour civiliser le Viêt-Nam.

Toujours dans son souci de mener proprement une guerre sale, le général Navarre déclare : NS.9176/EMIFT.20-8-53.

«Il a été constaté à diverses reprises que l'interrogatoire des suspects et des prisonniers n'était pas conduit

avec le doigté, l'impartialité et la dignité qui s'imposent... Le recours à la violence est une solution de facilité qui démontre seulement le manque de sens moral de celui qui mène l'interrogatoire. »

Traduction d'un document Viêt-minh concernant la propagande (plus particulièrement en direction des troupes de Bao-Daï.

«Qu'est ce que la propagande à l'ennemi ? C'est une propagande destinée à gagner les soldats ennemis à notre cause, à les faire travailler pour notre compte...

La propagande consiste à ébranler les rangs ennemis par des paroles ou des chansons. Nous luttons pour une bonne cause, faisons le comprendre aux soldats ennemis. Ces derniers pourront alors nous aider, ce qui nous épargnera beaucoup de sang. Un grand stratège disait : Vaincre par des paroles suppose beaucoup de talent.

La propagande doit être faite par la population toute entière et non seulement par les cadres Un enfant, une femme qui chante un morceau exaltant le patriotisme ou les sentiments familiaux, un vieillard qui interroge un soldat sur son village natal, peuvent l'émouvoir et gagner sa sympathie.

En voyant venir un soldat ennemi portant le fusil en bandoulière, canon pointé vers le sol, il faut lui crier de s'arrêter et de lever les bras. Le faire désarmer et fouiller puis le conduire à l'UBKCHC ou au commandement de troupes communales. En cours de route, interdire aux enfants de se rassembler autour de lui, de parler de lui à voix basse en le montrant du doigt, pour ne pas lui donner une mauvaise opinion de notre peuple. Procéder tout de suite à son interrogatoire pour connaître son identité et recueillir ses premières déclarations. L'interrogateur doit être un gradé, et bien habillé. Après l'interrogatoire, lui donner à manger convenablement puis le diriger sur un centre d'accueil. »

### 25 octobre 53.

Ballade rue Paul Bert. L'impression d'être un peu à Paris. Il doit falloir un fric fou pour loger et manger ici. Belles petites Eurasiennes qui font un sourire en passant. Hélas, plus de fric. Il n'y a pas un libraire en France qui vende autant de livres pornos que les librairies d'ici.

### **Note du général Cogny : 240/FTNV/3.T du 7-10-53.**

*«L'adversaire dispose de sections d'écoute lointaines et rapprochées qui surveillent nos réseaux et interceptent nos communications. Un personnel spécialisé relève les indiscretions, déduit les idées de manœuvre, détermine la position de nos troupes, guide ses éléments encerclés à travers les points faibles de nos dispositifs de bouclage. Nos actions de nettoyage tombent dans le vide. L'ennemi s'évanouit à notre approche pour se reformer sur nos arrières. Et tout est à recommencer.*

*Pourquoi ? Parce que vous avez renseigné l'ennemi en parlant « clair » et souvent mieux qu'il ne l'aurait désiré.*

*Écoutant plusieurs réseaux à la fois, cet ennemi finit par être mieux renseigné que nous mêmes. Amère constatation qui se passe de commentaires. Nous admettons difficilement que des mauvaises habitudes aient été prises. A la rigueur, elles pouvaient être tolérées en 47-48, mais depuis cette date les Viêt-minh ont fait des progrès remarquables.*

*Il faut regarder la vérité en face. L'adversaire nous domine et il utilise les procédés les plus modernes de l'interception avec une maîtrise remarquable.*

*Il ne suffit plus de parler des « conditions particulières de la guerre d'Indochine pour justifier les erreurs et les fautes commises dans ce domaine ».*

### 2 novembre-53.

Le lieutenant Villard, ancien séminariste, parachutiste détaché au matériel pour veiller à la récupération des parachutes, invite un copain et moi à voir quelques beaux films qu'il a tourné au Laos. Paysages magnifiques. Sa caméra s'est attardée aussi sur les fesses de belles Laotiennes qui portent des récipients d'eau, en ondulant beaucoup. Dans l'ombre, la voix du lieutenant susurre : «Intéressant n'est-ce pas ?»

Le film casse. Pendant qu'il effectue la réparation, un capitaine aumônier se joint à nous. Comme le lieutenant avait dû rembobiner, les mêmes scènes reviennent et il articule d'une voix neutre : «Scène typique du Laos». L'aumônier ne pipe pas.

Entre deux films je parcours le bulletin des scouts de France. Il y a un clan routier de scouts catholiques à la



base aérienne de Cat-Bi. «Réunion ; Prières ; offrandes pour ceux qui n'ont pu assister, vu qu'ils étaient retenus par un chargement de napalm sur les avions ».

Avec mon esprit mal tourné, je me demande si les braves scouts auraient eu droit aux mêmes pieuses pensées s'ils avaient été au bordel au lieu de charger du napalm. Et pourtant...

#### 4 Novembre 53.

L'honorable colonel Moissenet tire les leçons de la fête des morts et conclut qu'il serait souhaitable que les militaires assistant à un office se lèvent quand des personnalités arrivent. Le père Moissenet ne digère pas qu'il existe quelques rares lieux où la règle militaire n'est pas appliquée. Il oublie que certains croyants plongés dans leurs prières peuvent ne pas se rendre compte de l'arrivée des personnalités. Je suis convaincu que si l'on attirait son attention sur ce point, il pondrait un additif précisant que le militaire qui apercevra, le premier, les personnalités, criera « A vos rangs fixes ! » d'une voix ferme mais empreinte d'humilité par égard pour le saint office.

La motion du congrès de Saïgon à propos de l'Union française, continue à faire quelque bruit. Côté français, on dit que ce congrès n'est pas vraiment représentatif de l'Indochine. C'est certain, il ne représente pas, en particulier, tous ceux, nombreux, qui repoussent totalement l'Union française à coups de fusil. Mais l'État français n'est même pas réjoui par les autres. Il ressort du congrès que le futur état du Viêt-Nam (baodaïste) ne veut pas être lié, ad vitam aeternam, à des accords qui donneraient une sorte de priorité à l'industrie française ... alors que les USA et le Japon peuvent demain, vendre des objets dix fois moins chers. Mais d'autre part Bao-Daï et Târn ne tiennent pas trop à appeler les USA dont l'intervention directe pourrait amener celle de la Chine et une dislocation de l'appareil d'état vietnamien encore fragile, et en tous cas, une coupure de l'Indochine, très durable comme en Corée.

Ceci explique le mécontentement de la presse baodaïste de Hanoï devant le discours du général Aumeran parlant de faire un barrage radioactif aux frontières d'Indochine.

Idée sans doute loufoque à une heure où personne n'a même envisagé ce procédé en cas de guerre européenne.

#### 5 novembre 53.

On reçoit une note signalant qu'on peut faire passer des CAT1 et CAT2 « sans instruction générale » aux autochtones.

J'engage une discussion de sourds avec un adjudant. Pourquoi des CAT sans instruction générale ? Pourquoi pas l'instruction générale en vietnamien ?

Chaque fois que je lui dis qu'un calcul de surface ou de volume peut se faire aussi bien en vietnamien qu'en français, il me rabâche «...mais non, ils ne parlent pas français».

Je me demande comment il se fait qu'on tolère des bordels avec un personnel ignorant le français. Et pourquoi l'instruction militaire n'est-elle pas supprimée dans le CAT pour autochtones. S'il est impossible de parler de la surface du cercle, comment peut-on parler de la carte d'état-major et de la culasse calée ?

#### 10 novembre 53.

Le fils d'un patron de bistrot a dans les 16 ans. Il est très aimable et bavarde parfois avec moi Il aime provoquer gentiment aussi :

- Pourquoi y a t-il peu de militaires qui ont lu Victor Hugo?

J'attaque à mon tour :

- Que pensez-vous du comportement des militaires français ?

Il continue à boire son thé et ne répond pas. Bon, je ne veux pas le mouiller et je modifie ma question :

- Que pensez vous que pense la population vietnamienne du comportement des militaires français.

Il ne répond pas.

- Est-il bien correct de ne pas répondre à ma question ?

Là, il se décide :

- Est-il bien nécessaire que je réponde ?

Je lui dis :

- Merci. C'est une assez bonne réponse.

Nous nous sourions et terminons notre thé.

14 novembre 53.

Traduction d'une note viêt-minh sur « La main d'œuvre populaire »

« Tout homme ou femme de 18 à 50 ans peut être requis (sauf cas d'infirmité, maladie, couches, etc.)

La réquisition varie de un à trois mois selon les régions et les circonstances. L'essentiel du travail, c'est le portage, mais il y a aussi la construction de souterrains, de cachettes de paddy, les coupures de routes, les réparations de routes bombardées, etc.

Les comités de village et de province assurent le recrutement en tenant compte des besoins locaux (moisson). L'armée n'a pas le droit de recruter directement des travailleurs.

Le travailleur touche comme salaire une moyenne de un kilo de riz par jour. S'il fournit une charrette, un buffle, un bateau, il touche une indemnité déterminée. Le porteur doit fournir un travail de 25 kilos de matériel ou ravitaillement porté sur un trajet de 25 kilomètres (route normale). 60 à 80 kilos sur 20 à 25 kilomètres s'il dispose d'un vélo. Quinze transporteurs forment un groupe commandé par un chef élu. Trois groupes forment une section. Le chef de section est élu par les travailleurs parmi les hommes présentés par le comité communal. Les récompenses et punitions sont décidées par la réunion populaire pour éviter des partis pris et des injustices de la part des cadres. Il est recommandé aux cadres de donner fréquemment des cours d'instruction. Tout porteur tué en service est enterré avec les honneurs militaires.»

17 novembre 53.

Après être sorti et rentré avec une mignonne, je lui demande de m'accompagner chez la photographe, afin de donner un film à développer.

Tandis que nous attendons, entre un militaire avec une fille fort gracieuse. Elle s'approche de moi et me dit à l'oreille :

- Toi beaucoup salaud !

Sur le coup, je ne réagis pas, puis je la reconnais. Nous avons passé quelque temps ensemble, mais ne la trouvant pas à un rendez vous, j'étais parti avec ma présente copine. Je regarde, tout attendri, la fille s'éloigner avec le militaire.

«Toi beaucoup salaud !». Ça ressemble presque à une déclaration d'amour. Enfin, je me figure.

29 novembre 53

Au cours d'une ballade je rencontre un type qui affirme m'avoir connu sur le Campana. Il m'entraîne dans un bistrot et raconte sa vie. Ex brigadier-chef cassé pour ivresse. Il espère retrouver ses galons car il se distingue au 8ème RSA.

- J'ai d'ailleurs la médaille commémorative.

Je lui réponds que je l'ai aussi. Surprise:

- Mais alors, tu vas en opérations.

- Jamais !

Je l'écoeure complètement en lui disant que dans mon service, on touche régulièrement tout ce qui se fait dans le genre gris-gris. C'est presque vrai.

Un peu démoralisé, il se tourne vers les voisins de table, deux légionnaires allemands. Il les flatte et parle de l'opération « Mouettes » en zone sud, avec une insistance qui donne à penser qu'il n'y était peut-être pas. Les deux légionnaires y étaient. A l'aller, pas trop de problèmes. Le vide. Au retour, leur unité s'est heurtée à une sorte de brigade internationale qui bagarrait dur. Ils ont fait prisonnier un Allemand qui était officier viêt-minh:

- Pendant qu'on le conduisait au PC, il nous regardait comme si on avait été de la merde.

Ils racontent ça sans se fâcher, avec beaucoup de philosophie.

3 décembre 53.

A la permanence de nuit, le lieutenant de service parle de Chapuis. Il paraît que c'est un sergent parachutiste qui, insulté ou giflé par un officier, est passé au Viêt-minh et s'est révélé un artiste de la guérilla.<sup>1</sup> Il aurait formé un fort groupe avec des combattants viêt-minh et quelques soldats noirs ou nord-africains. En tête de cette colonne, organisée à la française, il s'est présenté à un poste, peu de temps avant la relève normale. Pas un coup de feu. Tous les occupants du poste prisonniers et le matériel enlevé. Enfin, le poste dynamité.

6 décembre 53.

Encore une note sur l'alcoolisme qui dans les causes de rapatriement anticipé, est passé de la 4<sup>ème</sup> à la 1<sup>ère</sup> place en trois ans.

Le prototype du « rapatrié sanitaire » pour ce motif, ne fait jamais de scène d'ivrognerie, il est imprégné. On finit par croire que c'est son état normal. Quand il gueule, c'est dans le genre « chef irrité », quand il cligne péniblement les yeux, c'est dans le genre « chef soupçonneux » à qui on ne la fait pas ; quand il arrive plutôt douteux, c'est avec l'air de l'homme débordé de travail, et quand il annonce qu'il passe à la cantine, c'est avec la mine de l'homme sobre mais qui sait que la soif est pire que la faim.

Celui qui se met à la bière est en danger. Les bières 33 et Homel sont bien plus alcoolisées que celles de France. Et, avec la chaleur, une bière se sue en dix minutes. Une bière bien fraîche est agréable, mais les Vietnamiens boivent sagement du thé chaud.

8 décembre 53.

Sur décision du haut commandement, un certain nombre de vieux sous-offrs vont passer un semblant d'examen pour obtenir l'échelle 3. Ça leur fera un petit rabiote pour la retraite. La plupart viennent de l'infanterie et n'ont aucune spécialité utile dans le Matériel. Ils sont gardes P.I.M. Service de fouille à la sortie des ateliers. Et on va leur filer un brevet du 1er degré comme si on donnait le baccalauréat au concierge du lycée après 20 ans de loyaux services.

Le soi-disant examen commence à Haïphong le 11 décembre. On est prié de coller à ceux qui n'en ont pas, la spécialité la plus proche de celle qu'ils exercent. Le major « machin » établit parfois les tours de garde. Donc il lui arrive d'écrire. Donc il aura un brevet de 1er degré de comptable.

14 décembre 53

Filleul est tout pensif en songeant que son ancien poste près d'Haïduong a été pris par les Viêts. Au cours de la liaison Hanoi-Haïduong, il voyait les bombardements de l'artillerie. Sur plus de 100 types du poste, il reste une quinzaine de blessés. Les autres sont morts ou prisonniers. La première colonne de secours est tombée dans une embuscade. Sans l'aviation toute intervention aurait été impossible. Les Viets ont profité de la brume car le poste était puissant, bien protégé, et les alentours bien dégagés... C'est, paraît-il un coup d'une unité du régiment viêt-minh 42. Ce régiment régulier est implanté depuis longtemps au cœur du Delta. En octobre, une vaste opération. L'opération « Brochet » avec blindés, avions, etc, avait, théoriquement, ratissé toute cette zone. Dans « Paris-Match » du 17 octobre, un certain Jean Mezerette en avait parlé. Il avait même liquidé le régiment 42.

18 décembre 53

Le capitaine qui va commander une unité du matériel vietnamienne a déjà des opinions bien arrêtées :

- Même s'ils ont fait des études en France, ils reviennent ensuite vivre dans le merdier des ancêtres.

Dormir sur une natte lui semble le comble de la barbarie. Il est irrité par les Vietnamiens ignorants, et plus encore par les Vietnamiens instruits.

---

<sup>1</sup> Est-ce celui cité ici ? On cite également avec plus ou moins d'affabulations le commando Chapuis dit Chabert alias Nguyễn Duc Si au Tonkin et le Frei Korps Von Richtofen du Chi Doi 620 en Cochinchine.  
<http://www.chemin-de-memoire-parachutistes.org/indochine-1945-1954-f67/l-aide-exterieur-au-viet-minh-13821.htm>

19 décembre 53.

L'adjudant-chef Turland a eu chaud. Conduisant un convoi vers Haïphong, deux véhicules ont sauté derrière le sien. Mines à crémaillère. Pendant toute une période le matin, après l'ouverture de route, les camions militaires filaient avant les camions civils ... et sautaient. Certains chefs de poste en ont tiré des leçons et invité les camions civils à partir d'abord. Cela permettait d'épargner des camions militaires et de stigmatiser ces affreux Viets qui tuent leurs compatriotes. Le Viêt-minh a donc mis au point un engin qui ne saute qu'au dixième passage par exemple. D'où l'aventure du convoi de Turland.

Le train a sauté une nouvelle fois. La route Hanoï-Haïphong peut devenir du jour au lendemain une des plus dangereuses du Delta. Déjà les démineurs des postes sont précédés par des équipes militaires de plus en plus nombreuses par précaution.

Ça fait tout drôle de penser que le commandement s'occupe de prendre et d'organiser Diên Biên Phu, alors qu'il ne contrôle même pas le centre du Delta. Un communiqué nous apprend que Diên Biên Phu devient la capitale du pays Thaï et que les Viets sont plutôt vexés d'avoir pris Laïchau sans combat. Ce communiqué fait penser aux pires bla-bla-bla de la guerre mondiale.

26 décembre 53

Fête de Noël fastueuse à la compagnie. Salle bien décorée et bien remplie. Au moins 150 Européens et autant de Vietnamiens. Sur chaque table des bouteilles de Champagne et de Traminer ainsi que des cigarettes blondes.

Au menu: Pâtés truffés, jambon, poulet et toute la suite, sans oublier la bûche de Noël. Il restait même du vin sur les tables. Et ça veut tout dire. Distribution de cadeaux. Bouquins, serviettes, ceintures, eau de Cologne, etc.

Au spectacle: Danseuses vietnamiennes, chanteurs. Je récite un poème de Gaston Couté: « La chanson d'un gars qu'a mal tourné ». Ça s'imposait !

31 décembre 53.

Foucard et Brochard, mécaniciens au garage de la Direction du matériel passent brigadiers-chefs. On casse la croûte dans un petit restaurant. Inévitable cortège des marchands de toile peinte, diseurs de bonne aventure, mendiants. Un même propose des souvenirs aux insignes de telle ou telle unité.

Je lui demande s'il n'a pas un fanion du régiment viêt-minh 42. Le même ne manque pas de répartie :

- Pas difficile chef, cinquante kilomètres. Pas loin !

5 Janvier 54

Bu un coup au foyer avec des prisonniers libérés par le Viêt-minh. Ils parlent tantôt entre eux, tantôt aux autres :

- Dans un camp, sur 400, 200 sont morts.

De sévices ?

- Non, je n'ai pas vu un seul cas. Mais alors, le bérubéri, le palu etc... Des types enflaient terriblement.

- Ils n'avaient pas assez de médicaments, et d'autre part, il y avait souvent du favoritisme et du gaspillage.

- Et puis, toujours leur politique !

- On a fait 300 kilomètres à pied. A une quinzaine de kilomètres d'un poste, on a été confiés aux UK (partisans). Ils étaient cinq pour une quarantaine de nous autres. Ils nous ont quittés près du poste.

- Certains ont été cons en levant un drapeau viêt-minh en arrivant au poste. Si j'avais été chef de poste je ne les aurais pas laissés entrer.

- Je ne cache pas de dire que je racontais tout ce qu'ils voulaient. Je m'étais dit : il faut que tu rentres. Il faut pas crever ici.

- Au début, on avait une moustiquaire pour deux, puis on a eu une chacun. Je ne sais pas si c'était pareil partout ?

- On n'était pas dans un camp avec des barbelés. Mais comment s'évader. Un blanc se baladant sur

300 kilomètres. Certains l'ont fait. Ils ont été repris et ramenés. Non ils n'ont pas été punis.

- Remarquez qu'il y avait un moyen de punition. Sur le peu de médicaments, si on n'en donnait pas au moment voulu à celui qui avait besoin, il pouvait crever.

- Leur armée ? Elle est solide et ne manque pas de matériels. Des chinois ? Nous on en a pas vus.

- Au camp, il y avait un cadre français qui avait été professeur à Saïgon. Il était plus sévère que les Viets. C'était un vieil emmerdeur.<sup>2</sup>

- On travaillait à refaire des routes ou alors dans la rizière.

- Moi, quand je suis arrivé, on m'a demandé si j'étais volontaire pour enterrer des copains morts du bérubéri. J'en ai enterré six ce jour là. J'étais crevé. Et encore, on faisait pas de grands trous.

- Faut reconnaître, ils ont raison sur pas mal de questions.

Les deux prisonniers ont regagné leur chambre. On ne peut y aller. Il y a des sentinelles,

Après midi, j'ai vu un autre prisonnier dans la cour.

- Je travaillais à reboucher des trous de bombes sur les routes. J'ai été blessé au bras par un tir de mitrailleuse d'avion.

- Les Viets savent ce qu'ils veulent. Là-bas il y avait l'autocritique. Tu sais, à propos du travail et d'un peu de tout, on se réunissait et chacun disait ce qu'il avait fait. Les autres faisaient sa critique. Pas pour l'enfoncer mais pour rectifier.

Le gars me lance brusquement:

- Qu'est-ce que tu penses de l'armée européenne ?

Sans me laisser répondre, il continue:

- Avec ça, les nazis dirigerait à nouveau l'Europe. Il faut pas...

- J'ai beaucoup réfléchi au camp. Je suis avec les ouvriers. Hô Chi Minh est toujours avec son peuple, et son peuple veut être libre. Bao-Daï n'est qu'un mannequin.

- Oui, il en est mort beaucoup de maladies. La question du moral comptait aussi. Celui qui avait mauvais moral ne tenait pas le choc.

- Quand j'ai été pris à Ngia-Lo, j'ai reçu quelques coups de crosse, mais jamais un seul coup ensuite.

- Ils ne sont pas prêts de se rendre. Ils sont mieux équipés que quand j'ai été pris. Et maintenant ils ont des camions...

Au charbon de bois seulement ?

Il me regarde d'un air amusé :

- Tu avales ça ? Avec de l'essence mon vieux !

Quelle conclusion tirer de tous ces propos. Là-bas, beaucoup disaient «rouge» dans l'espoir de rentrer plus vite, mais il y a aussi ceux qui parlent différemment maintenant parce qu'ils pensent que c'est prudent, ou parce qu'ils veulent continuer une carrière dans l'armée.

Tous disent qu'ils ont été bien reçus ici: « On n'aurait pas cru ça. »

Le fait qu'ils n'ont pas subi de sévices ne peut être situé sur le même plan que les nombreux décès par maladie et par manque de nourriture appropriée. Cependant ces faits pèsent sur les esprits et les propos expriment cela.

Imaginons une seconde que le Viêt-minh soit aussi riche en nourriture et en médicaments que l'armée française, la majorité de ces prisonniers aurait formé une brigade viêt-minh.

Si les Russes n'avaient pas eu la politique chauviniste de Staline ; s'ils avaient eu la moitié de la politique internationaliste du Viêt-minh, ils auraient formé une armée allemande antinazie avec leurs prisonniers. Il ne faut pas oublier que tous ces prisonniers qui rentrent et parlent ainsi étaient militaires de carrière ou engagés volontaires pour l'Extrême-Orient.

19janvier 54.

Dehaine, en compagnie de x et y a trouvé un emploi intéressant de sa soirée :

Parti en ville en jeep, il a raflé au passage des chapeaux de Vietnamiens. Il en ramène huit et trouve que je suis un trouble fête parce que je le traite de corniaud. Il paraît que ce petit jeu est courant. Dehaine n'a pas

---

<sup>2</sup> Vraisemblablement Georges Boudarel, professeur d'Histoire au lycée Marie Curie de Saïgon

douze ans, mais trente.

Lu dans Combattant d'Indochine de novembre 53 : « les maisons sympathisantes de Brest : Etablissements Stéphan, Charbons, Port de commerce ; R. Le Bras. Transit, Transport ; Ets Lhermitte. Récupération générale ; Ets Gayet et Fils. Bois du pays et importation. »

**Titre dans «Climats» du 19 au 25 novembre 1953**

«Le Tonkin échappe à l'emprise viêt-minh...Giap est contraint de subir la loi du général Navarre»  
«Au cours de l'opération « Brochet » la presque totalité de l'armement et une grande partie des effectifs des régiments rebelles tombèrent entre nos mains»... «Le Delta peut être considéré l'échelon Indochine, comme nettoyé présentement. »

20 janvier 54.

Note d'information. Déclaration d'un rallié viêt-minh.

«Nous sommes toujours prévenus de vos opérations, rarement par des indiscretions de votre part: le plus souvent par les mouvements qui précèdent l'opération. Nos agents Trinh-Sat suivent vos colonnes et en limitent exactement l'itinéraire, ainsi que le contour de vos bivouacs : leur action ne pourrait être contrecarrée que si vous aviez vous-mêmes des combattant Trinh-Sat marchant à 2 ou 300 mètres du gros des troupes. Nos Trinh Sat subissent une instruction très poussée dans des stages qui leur sont réservés. Ils sont parfaitement adaptés aux missions individuelles, tandis que vos éclaireurs ont peur de s'écarter à plus de vingt mètres de leurs camarades...

Vos troupes connaissent mal le terrain ou elles opèrent et ne connaissent pas du tout les habitants.

A chaque attaque que nous préparons, nous faisons participer des combattants des Daï Doï régionaux qui connaissent bien le terrain et les habitants (qui sont souvent leurs parents) et complètent ainsi nos Trinh-Sat.  
»

23 Janvier54

L'organisation militaire distingue plusieurs catégories dans la diffusion des papiers. Cela va du très secret à la large diffusion. La notion de secret est liée à la notion de temps. Les notes secrètes de Napoléon peuvent être déclassées aujourd'hui. Dans certains cas, le secret est nuisible. Le guetteur qui crie 22 en voyant les flics sait que ses collègues seraient fatalement pris s'il employait une demi-heure à les avertir discrètement.

En 1940, l'armée allemande employa souvent des messages en clair lors des offensives de blindés. Si le succès dépend de la vitesse, l'ennemi n'aura pas le temps de réagir, même après avoir appris vos intentions. Il vaut mieux éviter le «code» car vos amis perdraient un temps précieux à le déchiffrer. Éviter le comportement du bègue voulant avertir son ami qu'il va marcher dans la merde.

Une note «secrète» arrive au service du matériel à propos d'une mine très astucieuse mise en service par les maquisards. Un tas de types vont ignorer cette note et pourront être victimes de cet engin. Si la note avait reçu une large diffusion, le Viêt-minh n'aurait tout de même pas déterré son stock d'explosifs.

Cet abus du «secret» indique une forte paresse intellectuelle et une trouille devant les responsabilités.

**Gros titre dans «Climats» N° 418 du 17 au 23 décembre 53**

**«NAVARRE ATTIRE LE VIÊT-MINH A DIÊN-BIÊN-PHU »**

30 janvier 54.

La petite boyesse qui lave notre linge est rentrée la figure en sang. Elle a été frappée par un soldat vietnamien dont elle repoussait les avances. Nous voulons rechercher le salaud, mais Mouï ne sait pas son nom et ne semble pas très décidée à l'identifier. C'est significatif. Elle est très en colère et confierait sûrement à des Vietnamiens le soin de la venger. Mais, visiblement, elle craint les répercussions d'une action entreprise par nous. Plus tard on oublierait les circonstances de l'incident. On retiendrait seulement qu'un Vietnamien à été dénoncé par Mouï à des Français. Elle se tait.

Le citoyen Dehaine absent illégal pendant 18 heures, et trop abonné au choum (alcool de riz à 80°), s'en va

en prison. Il n'avait pas un sou mais trouvait le moyen de se saouler en ville, de ramener un jour, un briquet Flaminaire, un autre jour une montre.

#### 2 février 54.

La fête du Têt se prépare et, ce soir, les marmots faisaient sauter des pétards dans toutes les rues. En me baladant dans un coin assez isolé, j'ai été l'objet d'une attaque brusquée. Deux pétards m'ont éclaté, presque sous le nez. Les mômes se sont enfuis en rigolant.

Route de Hadong, j'ai retrouvé un petit gars de dix ans que je connais un peu. Comme il n'avait pas sa boîte de cireur, je lui ai demandé ce qui ne marche pas :

- Un client aujourd'hui. J'ai fait 5 piastres.

Pourquoi ne vas-tu pas dans un autre coin ?

- Les autres me casseraient la gueule. Chacun a son coin.

Ce petit parle assez bien le français et a un visage très intelligent. Il porte de très vilaines brûlures aux jambes. Comme des trous. Résultat d'une attaque au napalm sur le village qu'il habitait avant de venir ici. Il n'a plus de famille et dort par terre dans le couloir d'un bistrot.

Nous avons reçu une note concernant les attaques au napalm. Le soldat viêt-minh confectionne une sorte de bouclier constitué par des bandes de bambou et une couverture. Quand la giclée de napalm touche son bouclier, il le jette à distance. Mais le napalm est très efficace contre les femmes, les vieillards et les petits enfants.

#### 6 février 54.

La radio annonce de grands froids en France et annonce l'ouverture aux sans-logis de trois stations de métro. Quand je raconte ça au jeune Vietnamien avec qui je discute parfois; il est tout à fait ahuri et a beaucoup de mal à croire qu'il existe en France, des pauvres gens. Sa stupeur ne m'étonne pas. A force de voir des plans de campagne, construction de baraques, déblocage de cent tonnes de ciment, j'avais presque fini par oublier qu'il y a des sans-logis à Paris.

#### 15 mars 54

Rechute d'amibiase. Passé quinze jours dans l'hôpital de Do-Son près de Haïphong.

Coup de chance, le train n'a pas sauté mais il avançait comme un escargot et s'arrêtait très souvent.

Dans mon wagon, une dizaine de colosses marocains avec le crâne rasé, sauf une mèche par laquelle Allah doit les tirer au paradis quand ils seront morts (c'est du moins ce qu'on m'a raconté). Ils avaient l'air farouche et ne parlaient pas. Autre voisin, un légionnaire costaud, alsacien ou allemand, mais parlant français.

Lors d'un arrêt, le légionnaire est descendu et a volé le chapeau d'une Vietnamiennne. J'ai fermé ma bouche.

A un autre arrêt, il a volé une dizaine de bananes à une petite marchande. Je lui ai dit qu'il se conduisait comme un salaud. Pas du tout impressionné par mon galon, il m'a répliqué violemment et a marché vers moi d'un air menaçant. Mon inquiétude n'a pas duré trois secondes, car plusieurs Marocains ont foncé vers lui en disant :

- Fous le camp salaud. Tu fais la même chose chez nous !

Le légionnaire n'a pas insisté. Il a filé dans un autre wagon. Les Marocains se sont assis sans un mot de plus.

Le reste du voyage j'ai médité sur la phrase: «Tu fais la même chose chez nous !»

A l'hôpital, tous les matins, les Marocains que je rencontrais venaient me serrer la main et j'aurais été bien incapable de dire s'il s'agissait de mes compagnons de voyage.

Après trois jours de soins, j'ai passé le reste du temps en convalescence. Balades sur la côte. Arrêts fréquents dans un hameau. Je buvais du thé dans un petit bistrot en attendant une jonque. Le bateau arrivait en marche arrière sur la plage. Les pêcheurs et leur famille sautaient sur le sable. J'achetais des grosses crevettes et les faisais cuire dans le bistrot. Séjour de rêve.

Retour à Hanoï sans problème avec une réserve de Stovarsol à consommer modérément.

16 mars 54.

Pendant que j'étais à l'hosto, Jojo a pris une bonne cuite, cassé la porte du foyer, etc. Il a attrapé 45 jours. Le toubib lui a gueulé dans le nez :

- Tu es un alcoolique. Tu vas être rapatrié !

Maintenant Jojo se lamente :

- C'était bien la peine de passer le CAT1, de se casser le cul toute la journée à réparer des armes, et la nuit à prendre des gardes, ou à préparer des parachutages urgents de matériel.

C'est Jojo qui avait clamé, en France, lors d'une garde à la poudrière :

- Il y a six mois, je collais des affiches contre cette saleté de guerre !

17 mars 54.

Ça craque partout. Les postes. La route Hanoï-Haïphong. Les dynamitages d'avions, ici et à Cat-Bi. Ici, à la base d'aviation, il y avait un chef d'équipe vietnamien. Il était là depuis longtemps. Bon mécanicien. Très sévère sur le travail. Une nuit, un commando viêt-minh a détruit plusieurs avions. Le lendemain le gars n'était pas au boulot.

Le lieutenant qui s'occupe de l'atelier d'armement dit que la productivité baisse. Un civil qui répare quatre mitrailleuses par jour en répare à peine une maintenant. Tous les cris n'y changent rien.

Et voici que le bureau de garnison annonce qu'il faut se méfier du verre dans la pâtisserie ou le pain venant de la ville.

La compagnie d'Intendance emploie près de 800 Vietnamiens qui réparent des vêtements militaires, etc. Il paraît que la sécurité militaire vient d'arrêter l'homme de confiance vietnamien qui était chargé de l'embauchage depuis des années.

Si j'en crois les rumeurs, tout embauché devait verser une partie de salaire comme impôt au Viêt-minh.

La nouvelle Afat de la section Auto-Blindé venait ici pour rejoindre son mari lieutenant à Diên-Biên-Phu. Elle ne l'a pas encore vu et la nouvelle arrive qu'il est tué. Elle sort effondrée du bureau du commandant.

18 mars 54

Tout soldat ou brigadier de la 11<sup>ème</sup> CMRM qui est rapatriable reçoit une cantine en cadeau. C'est gentil ! A partir de brigadier chef, pas de cadeau. C'est normal !

Mais, aujourd'hui, la 11<sup>ème</sup> téléphone pour prévenir que la cantine du colonel Saint-Pierre est prête. On serait ahuri si on pouvait additionner toutes les petites économies qu'une «huile» fait avec les cadeaux ! Ça ne devrait pourtant pas être fatal qu'on manque de pudeur en montant en grade.

19 mars 54.

Nombreuses demandes de parachutages de matériel pour Diên-Biên-Phu.

Dans un moment creux, le lieutenant raconte sa vie d'artilleur « hippo ». Il a connu un cheval de général qui fut affecté à un aspirant. En ballade, quand l'aspirant le laissait faire, ce cheval filait jusqu'au bout de la colonne, puis il se plaçait convenablement pour la regarder passer. Dans une revue, avec un tel cheval et un mannequin, on aurait pu se passer de général.

Dans les conditions possibles d'un armistice, le président Laniel cite :

- Le désarmement des unités viêt-minh de Cochinchine ;
- L'évacuation du Delta par les forces viêt-minh.

Le chef viêt-minh qui accepterait cela serait complètement fou. M. Laniel se contente de demander et n'offre rien.

J'hérite d'un adjoint. Jeune homme sérieux et très poli de 26 ans qui vient d'arriver en E.O. Il n'a pas l'air idiot et pourtant il me demande si les Viêt-minh parlent le vietnamien. Un croquant quelconque lui a aussi fait croire que les putains vietnamiennes se collaient une lame à rasoir dans le sexe !

On ne peut lui en vouloir quand on a lu l'ouvrage de l'écrivain catholique madame Yvonne Pagniez : « Aspects et perspectives de la guerre d'Indochine »

*«Au début de la guerre contre le Viêt-Minh, que les Français ont d'abord mené seuls, les*



*Vietnamiens, parce qu'ils ne savaient pas encore quel avenir se préparait pour eux, gardèrent une prudente réserve.»*

Ainsi, tandis que le Viêt-minh tirait au FM, le Vietnamien gardait une prudente réserve! Mon adjoint est bien excusable de se demander à quelle époque le Viêt-minh envahit le Vietnam.

Tout cela est absurde mais s'explique. Si on ne veut pas admettre qu'il y a un problème, il faut bien transformer le Viêt-minh en animal fabuleux. Le Vietnamien, lui, est pieux, respecte son père et sa mère et, par définition, ne peut être rouge. Le Chinois aussi est pieux et patient. C'est pourquoi il n'y en a plus en Chine. Ils sont tous à Formose !

Les Russes sont, eux mêmes, mystiques. Rien n'est plus loin du communisme qu'un Russe. Comme il ne s'agit pas d'une simple discussion théologique mais de choses concrètes qui bougent sur terre, l'ingénu risque d'avoir souvent des surprises.

#### 1 avril 54.

Les calomnieurs disent que mon lieutenant est au mieux avec une Afat bien dodue. Comme il est inspecteur des points sensibles (dépôts de munitions, etc.) cela lui permet de quitter le bureau n'importe quand. Pour le cas où le colon le demanderait, il ne manque pas de m'avertir :

- Je vais faire une tournée de points sensibles !

Tandis que derrière lui, mon adjoint, qui se dévergonde à une vitesse grand V, me précise les points sensibles en plaçant ses deux mains à la hauteur de sa poitrine.

#### 13 avril 54

Un mois après le début des attaques contre Diên-Biên-Phu, il est impossible de parachuter du matériel au dessous de 1500 mètres à cause de la D.C.A. viêt-minh. Au dessus de 1500 m, la camelote atterrit chez les Viets qui poussent l'humour jusqu'à remercier, par radio, le commandement français pour ses envois d'obus. Les Chinois ont peut-être donné des canons anti-aériens, mais il y a un léger détail dont l'Etat-major ne se vante pas. Il fut une époque où l'on pensait que la Chine fournirait peut-être des avions au Viêt-minh. Dans cette hypothèse, un parc d'engins anti-aériens fut constitué.

Comme la Chine ne bougeait pas, un général génial décréta qu'il était absurde de garder ce parc alors que les pièces anti-aériennes pouvant tirer à l'horizontale, auraient une place toute trouvée dans les postes.

Résultat: tous les postes qui en possédaient furent attaqués et «dévalisés» !

On retrouve aujourd'hui ces excellents engins autour de Diên-Biên-Phu, et, pour les besoins de la cause, on les baptise «chinois».

D'autre part, si, officiellement les USA n'interviennent pas, ils le font tout de même en permettant à une compagnie aérienne dite «privée», celle du colonel américain Claire Lee Chennault <sup>3</sup> de ravitailler Diên-Biên-Phu. Les pilotes américains reçoivent, paraît-il une paie astronomique pour chaque mission. Mais quand on gagne trop d'argent, on ne veut pas mourir. Aussi, ces braves garçons évitent les risques en larguant tout de très haut.

En conclusion, le service du matériel étudie un système de retardement d'ouverture des parachutes, afin d'obtenir un minimum de précision.

On passe des commandes de fers plats, de cornières et de contreplaqué sur le marché de Hanoï.

Après avis de la prévôté, la commission d'achat prospecte chez les «sûrs». Soixante millions sont engagés dans l'affaire. On peut supposer que la commission n'en goûtera pas un morceau.

Ce qui est certain c'est que les commerçants chinois sont habiles en affaire.

Un lieutenant de la commission est invité à déjeuner chez l'un d'eux. Il refuse ? Bien sûr que non. Repas somptueux. A table une fille éblouissante, qui se trouve être la nièce du commerçant.

- Mais vous n'allez pas laisser votre chauffeur attendre toute la soirée. Il peut rentrer au cantonnement avec la jeep. Ma nièce vous reconduira dans son auto particulière !

---

<sup>3</sup> Il crée en 1945 les "Flying Tigers Line" qui devient rapidement la plus grosse (et la plus discrète) compagnie de [charters](#) au monde, se chargeant des transports militaires ne pouvant être faits par l'[United States Air Force](#). Elle joue un rôle (discret) lors de la [Guerre de Corée](#); ses services sont également loués par les Français durant la [Guerre d'Indochine](#), assurant les ravitaillements lors de la [Bataille de Diên Biên Phủ](#).

Le chauffeur de qui je tiens ce récit, s'en retourne ravi, avec des bouteilles de vin et un petit cadeau de cent piastres. Il aurait préféré la nièce, mais il n'est que petit brigadier.

Voilà un commerçant qui aime la France et qui aura une part du marché.

On ne sait pas encore avec certitude, qui gagnera la bataille de Diên-Biên-Phu, mais on sait déjà qui ne va pas la perdre.

D'ailleurs tous les commerçants aiment la France. Le maréchal des logis chef Quéméner, brestois bien sympathique, mais bon militaire, loge en ville avec sa femme Afat qui a réussi à le rejoindre ici. Il m'invite et nous passons chez un commerçant chinois pour commander un stock de provisions. Tandis que nous buvons l'apéritif offert par le commerçant (autre chose que le gros épicier français tout de même) Quéméner soutient que les Viêt-minh sont des pas grand choses et je lui réplique que c'est l'élite du peuple vietnamien. Avec prudence, je le déplore, mais les faits sont là. Quéméner croit habile de prendre le commerçant à témoin:

- Monsieur Tien. Qu'est ce que c'est que le Viêt-minh ?

- Des voyous, Monsieur, des voyous !

Je contre-attaque :

- l'opinion de monsieur Tien ne vaut pas quatre sous. Il est commerçant et il veut te faire plaisir, mais Dieu sait ce qu'il pense réellement !

Monsieur Tien me fait un gracieux sourire et court à ses affaires.

#### 15 avril 54

Le colonel Gambiez pond une note qui fait la joie de tous les militaires (ou presque).

Ayant constaté ce que tout le monde savait depuis longtemps, il écrit :

*«Le cantonnement des Afats est comme la maison d'une grande famille. Et quel est le père de famille qui accepterait que ses filles découchent tous les soirs de la semaine. Je fais appel à votre sens de l'honneur, etc.»*

Le soldat moyen a beau faire tout son possible, il baise moins souvent que la plupart de ces dames puisqu'il est cloîtré chaque nuit dans la citadelle.

L'État major de Saïgon se décide à stigmatiser les chefs minus intellectuels qui foutent «Secret» sur tous les papiers. La note nous est transmise par l'État-major FTNV avec la mention... «Secret» !

#### 17 avril 54

Dans le N° 429 de «Climats» du 4 au 10 mars, il est question du sort des anciens militaires qui ont voulu rester au Vietnam et sont devenus fonctionnaires contractuels et journaliers. Ils risquent fort d'être licenciés. «Climats» écrit :

*« Il existe au Viêt-Nam des Français chargés de famille qui gagnent entre 3 et 5000 piastres par mois, quand le coût de la vie est 2 à 3 fois plus élevé qu'en France.*

*Ces Français habitent des paillotes qui sont des taudis, sans eau et électricité, envahis de moustiques, transformés en marécages à la saison des pluies»*

*«On va les licencier ... Dans quelques semaines le premier noyau d'un prolétariat blanc au Vietnam sera formé.*

*«...Chacun pourra voir dans la célèbre rue Catinat, cyclo-pousse français et vietnamiens se disputer les clients. Cette tragédie est proche... Longtemps silencieux, les journaliers et contractuels du Vietnam n'ont plus qu'à brandir les haillons de leur misère pour demander la fin de l'iniquité.*

*Ce qu'ils demandent ? ... C'est tout d'abord un moyen de gagner décemment leur vie au jour de leur licenciement... Pour tout dire, enfin, d'un seul mot, c'est pour tous, de pouvoir vivre en hommes».*

Rarement lu une aussi ingénue déclaration colonialiste. Quand les Vietnamiens ont «brandi les haillons de la misère», quand ils ont voulu «vivre en hommes», «Climats» a répondu: «Tue ! Assomme !»

26 avril 54.

Les attaques continuent sur le RN 5. Les ouvertures de route doivent s'effectuer avec de fortes unités. Avant-hier, le 23 Régiment étranger d'infanterie a eu beaucoup de morts et de blessés. Ce matin, sur cette même route, grands slogans à la peinture blanche : «La paix. Rapatriement immédiat.»

L'investissement de Diên-Biên-Phu continue. La «Dropping zone» principale est, en partie, occupée par les Viêt-minh. On dit qu'au début de ses attaques, il a eu beaucoup de pertes en terrain découvert, du fait du napalm et des diverses armes. A présent il avance par une quantité de minuscules tranchées en zigzag recouvertes de branchages. Certes de telles tranchées ne protègent pas du napalm ni même des balles. Mais il n'est pas possible de savoir si elles sont vides ou occupées. Ainsi, les troupes de choc viêt-minh peuvent, au moment choisi, les garnir et s'approcher au maximum des positions françaises réduisant ainsi les possibilités d'intervention de l'aviation.

Le fait que le Viêt-minh puisse attaquer en même temps dans le Delta prouve bien que l'essentiel du corps de bataille français est immobilisé dans Diên-Biên-Phu. La conférence de Genève commence aujourd'hui.

27 avril 54

Le lieutenant-colonel me demande une grande enveloppe pour expédier à sa femme des photos et un beau diplôme écrit en Thaï et en Français. Il est fait chevalier du mérite Thaï. Lorsque les troupes françaises firent il n'y a guère, une opération parachutée sur Nasan, elles emmenèrent avec elles une poignée de vénérables Thaï destinés à former un gouvernement. Le premier et unique privilège de ce gouvernement fut de fabriquer des médailles et diplômes. Le service du matériel expédia un tas d'engins en pièces détachées et une équipe de mécaniciens se rendit sur place pour monter le tout. Comme le Viêt-minh s'obstinait à ne pas attaquer, il fallut tout ramener dans le Delta en pestant contre le «dégonflage» des Viets. De cette expédition il ne resta que des médailles.

Mais le lieutenant-colonel n'a jamais mis les pieds au pays Thaï. Je le dis à mon chef de bureau qui prend un air gêné et avoue qu'il est aussi chevalier du mérite Thaï.

- Les autorités ont remis 5 diplômes au service du matériel. Le colonel en a eu un. Le lieutenant colonel idem. Étant dans le bureau voisin, le chef de la section organisation devait en avoir un !

Il en restait donc 2 pour les mécaniciens qui ont effectivement trimé au pays Thaï ?

- Non, ils n'ont eu qu'un diplôme pour eux. Il a fallu donner le dernier au capitaine de la section «Personnel militaire». C'est lui qui s'occupe des livrets officiers. Il l'aurait forcément su et aurait fait la tête. Remarquez, moi je m'en fous. Surtout qu'il a fallu acheter la médaille 600 piastres.

Il s'en fout, mais dans quelques années il se persuadera qu'il a guerroyé dans tout le pays Thaï, comme Tartarin de Tarascon qui tua un lion aveugle et enchaîné et qui racontait plus tard en famille «Je me souviens qu'un soir en plein Sahara... »

29 avril 54

Le dernier numéro de «Caravelle» affirmait à propos du montage des chars à Diên-Biên-Phu que le général Navarre avait dit, dès le mois de décembre :

- La grande bataille aura lieu à Diên-Biên-Phu !

Ça semble un bobard et un coup de pommade de «Caravelle» car on a aussi transporté par avion, des chars à Luang Prabang. Si la grosse bagarre avait eu lieu là, Caravelle aurait peut-être découvert que Navarre avait prévu cela. En tous cas, le coup de pommade ressemble au pavé de l'ours, car c'est un peu minable de prévoir une grande bataille sans penser que l'adversaire pourra avoir de la D.C.A. et qu'il faudrait songer à un système d'ouverture retardée pour les parachutes de matériel. Minable aussi de prévoir une grande bataille... et 25 lits d'hôpital à Diên-Biên-Phu.

Alors que les autorités françaises n'ont pas vu de Chinois autour de D.B.P. M. Dulles les a vus de New-York et dit : «Ça ressemble fort à une intervention». Ce sont ses propos qui ressemblent fort aux classiques fausses nouvelles servant à déclencher les guerres mondiales.

Le rapport de Place N° 31 cite des meurtres avec «circonstances atténuantes». Ça peut s'admettre. Mais 5 légionnaires condamnés pour viol «avec circonstances atténuantes admises». J'aimerais connaître les

détails !

Vu route de Hadong, un beau petit garçon blond aux yeux bleus, habillé comme tous les gosses d'ici et perlant uniquement vietnamien. Son père légionnaire allemand, a été tué, paraît-il. Sa mère «travaille» dans le coin.

#### 6 mai 54

Il y en a eu des notes sur le «sécurité» à Hanoï ; des mises en garde, des extraits de projets Viet-minh etc. Cela a abouti au renforcement des gardes dans la Citadelle, mais à aucun moment il n'a été question d'en finir avec la curieuse situation que constituent des hôtels d'officiers supérieurs et autres perdus en pleine ville.

En dépit de la malheureuse sentinelle qui se tient devant les hôtels, le Viet-minh peut, s'il le désire, tuer plus de 200 officiers en une nuit.

Personne ne conteste cette possibilité, mais rien n'est changé pour autant.

Si cela arrivait cette nuit, il y aurait un gros tapage demain. On écrirait :

« Était-il concevable que tant de cadres supérieurs logent ainsi dans le No man's land ? »

Mais aujourd'hui, silence. On a même braillé contre une revue américaine, «Life» je crois, qui parlait de le vite de château. On lui a opposé l'héroïsme des combattants, les postes, la rizière. Et pourtant, les deux aspects existent.

Il y a les postes perdus, mais aussi les luxueuses boîtes de nuit de Hanoï, la surabondance d'officiers supérieurs, les bals, la grande rigolade, les Afats d'état-major. Il y a les invitations qu'on se lance de Hanoï à Haïphong et le gaspillage effréné d'essence.

#### 7 mai 54

Notre éminent spécialiste des blindés tend d'intelligents petits pièges pendant la permanence. Hier soir il avait bu deux bières et laissé les bouteilles dans un coin. Il se doutait que les boyesses ramasseraient les bouteilles (qui valent vides, 3 piastres). Effectivement cela arriva. Mi-riant, mi menaçant, il dit en agitant un balai :

- Retour tout de suite les bouteilles.

Vraiment intelligent de la part d'un civilisateur qui touche 15 000 piastres par mois plus un tas d'avantages, de tendre ce genre de piège à des mères de famille qui gagnent 1000 piastres !

Le service du matériel a préparé un parachutage de boussoles pour Diên-Biên-Phu. Ça n'est pas utile pour une forteresse, mais ça l'est pour des groupes de soldats cherchant à regagner le Laos. Ça semble bien être la fin.

A la cantine un margis de la compagnie qui en est à son deuxième séjour, me demande si j'ai des tuyaux. Je lui raconte ce que je sais. Il dit :

- C'était fatal avec une armée de pauvres truands.

Comme plusieurs gars le regardent indignés, il compléta :

- Moi même, j'en suis.

Il y a un peu de masochisme chez pas mal de gars en ce moment.

#### 8 mai 54.

Un ordre du jour annonce en termes peu précis que Diên-Biên-Phu est tombé. On ne dit pas s'il y a eu un assaut final. C'est plus probablement une reddition. La population de Hanoï est sûrement mieux renseignée que nous par le Viêt-minh.

Le général Cogne fait état de 4 divisions viets alors que jusqu'à ce jour il ne parlait que de 3. Cependant il ne fait pas allusion aux Chinois de M. Dulles.

A titre de consolation on apprend que pendant ce temps, les divisions Viêt-minh n'ont pu attaquer le Delta.

En attendant, les meilleures unités de choc FTNV sont détruites ou prisonnières.

A présents, civils et militaires vont ouvrir le parapluie. Letourneau et Cie ont sûrement leur part. A-t-on assez tiré les leçons de Cao-bang !

Mais Navarre aussi a sa part. Il avait fixé le lieu de la bataille. Il la souhaitait. Il fallait «casser du Viet». Quand une division Viet-minh contourna Diên-Biên-Phu et sembla filer sur le Laos, on déclara :

- Ils se dérobent.

Puis ils revinrent et la comparaison fut «Verdun» .

Tout ce ridicule baratin se retourne aujourd'hui contre les auteurs.

9 mai 54

Le général Navarre déclare dans son ordre du jour :

- La chute du camp retranché n'a été possible que parce que l'ennemi, grâce à l'aide apportée par la Chine communiste, a pu, brusquement inaugurer une forme de guerre entièrement nouvelle sur le théâtre d'opérations d'Indochine.

Le général Navarre passe sa vie à assister étonné à des inaugurations. En 1939 il était chef de la section allemande du 2<sup>ème</sup> bureau (ce qui, à priori n'est pas une référence) et il assista à l'inauguration par les Allemands, d'une nouvelle forme de guerre. En ce temps là, c'est vrai, on pouvait parler de nouveau.

Mais aujourd'hui, qu'y a-t-il de nouveau ?

Les camions ? Mais l'armée française a plus de 15 000 véhicules sur un territoire de moins de 150 km<sup>2</sup> alors que le Viet-minh en a moins de mille.

Les canons ? Mais l'armée française en a dix fois plus que le Viet-minh.

En somme, ce qui est nouveau c'est que l'adversaire commence à avoir un peu de matériel lourd.

C'est la première fois qu'on voit un général excuser une défaite en disant que l'adversaire était armé Je me souviens d'un petit dessin représentant un soldat du moyen-âge visant un ennemi avec une arquebuse et lui criant :

- Si vous bougez tout le temps, comment voulez vous qu'on vise ?

C'est un peu ce que Navarre dit au Viet-minh.

Le dernier des ânes trouverait curieux que la Chine communiste n'aide pas un peu le Viêt minh. C'est élémentaire. Mais, du côté français à part quelques armes légères, tout est américain.

Navarre savait fort bien que Diên-Biên-Phu est assez loin du Delta, mais que par contre l'aide chinoise peut arriver assez vite autour de la forteresse. Les généraux français ne sont pas stupides à ce point. Par contre, ils espéraient qu'en offrant ainsi au Viet-minh une situation tentante, celui-ci renoncerait à la prudente guérilla qu'il avait encore pratiquée récemment devant le camp de Nasan au pays Thaï, et qu'il se lancerait dans la «vraie guerre». Dans cette hypothèse, Navarre était convaincu de gagner. Et ce complexe de supériorité a mené au résultat qu'on connaît.

Il y eut d'un côté plus de 15 000 hommes de forces de choc (7 bataillons de parachutistes) et, en face, 40 à 50 000 hommes. La disproportion n'est pas écrasante quand on considère que les premiers défendaient une position retranchée et que pour la première fois, peut être, dans l'histoire d'un siège, c'étaient les assiégés qui disposaient d'une forte aviation (plus de 50 zincs abattus). Il y eut une intensité très grande de bombardements au napalm. La 11<sup>ème</sup> CMRM seule, fabriqua 30 000 bidons.

Dans tout le Viêt-Nam, le rapport des moyens matériels est de 1 à 10. Au point de vue numérique, il y a égalité entre les forces en présence. Plusieurs bulletins l'ont confirmé et la presse sans oublier «Climats». Cependant c'est le Viet-minh qui remporte des succès.

Alors, les militaires clignent de l'œil. L'égalité numérique n'est qu'apparente quand les unités de supplétifs sont noyautées par le Viet-minh, quand les 8/10èmes de l'armée Bao-Daï sont prêts à passer de l'autre côté, quand la population renseigne le Viet-minh et se tait sur notre passage.

Mais si tout cela est vrai, comment admettre la reconnaissance par trente États d'un gouvernement Bao-Daï haï par le peuple, comment accepter les déclarations mensongères des ministres de Paris sur la «défense de la démocratie».

Il est amusant d'entendre une chose pour justifier la guerre et, dans les mêmes bouches, le contraire pour justifier la défaite.

12 mai 54.

Mon chef de section a terminé son séjour et rentre en France au moment où nos relations commençaient à se tendre. Son remplaçant est un vieux capitaine qui commandait un petit dépôt du matériel en France et se serait très bien passé de venir ici. Il est très aimable et même confidentiel. En deux jours j'ai appris que sa fille avait passé un examen mais était anxieuse quant aux résultats car elle avait ses règles. Je compatis.

Le lieutenant Villard perd le souffle à chercher le compte exact de parachutes lancés sur Diên-Biên-Phu. Il les évalue à 100 000 au moins, coûtant un minimum de 35 000 francs pièce.

Il avait déjà calculé que, bon an, mal an, un parachutiste perdait deux à trois équipements. Tout ne disparaissait pas dans les rizières et on trouve des bottes de saut toutes neuves sur le marché de Hanoï. Mais, automatiquement, «Imputation à l'État».

Une seule fois, le colonel a écrit «Imputation à l'intéressé». Il s'agissait d'un sergent parachutiste qui, tombé dans une petite rivière, prétendait avoir dû se défaire de sa montre de service (une Oméga, s'il vous plaît !) afin de pouvoir nager. L'armée vietminh peut, à présent, équiper quatre divisions en chemises et toiles de tentes.

Viêt-nam-press cite un journal baodaïste de Hanoï qui s'oppose à des élections générales «parce que le peuple vietnamien ne réaliserait pas bien la valeur d'un bulletin de vote et serait impressionné par les succès du Viet-minh».

A se rouler par terre ! Les «totalitaires» réclament des élections, et les «démocrates» répliquent que le peuple n'est pas mûr.

Trois jours après la fin des combats, le commandement viêt-minh a proposé qu'on vienne chercher les blessés français en hélicoptères. Le commandement français va prendre les mesures appropriées.

A la radio, il y a les échanges de messages :

«Nous remercions le commandement de l'armée populaire du Viêt-Nam ... etc. etc.»

Aussitôt suit le communiqué classique :

«Nous avons repoussé une attaque rebelle... etc.»

Cela me fait penser à un passage du bouquin «A l'Ouest, rien de nouveau». Les recrues lassées des brimades de l'adjudant Himmelstoss avaient profité d'un soir où il était bien éméché. Elles lui avaient jeté une couverture sur la tête puis collé une bonne volée. «Le lendemain, il nous traitait encore de «vaches», mais dans sa voix, il y avait du respect».

13 mai 54.

Le colonel De Winter, commandant l'artillerie des FTNV fait justice des bobards sur l'armement écrasant du Viet-minh. Note 2010 /FTNV/2.

«Au siège de Diên-Biên-Phu, l'artillerie Viet-minh comprenait : des 105 HM2 ; des 75 de montagne ; des 75 sans recul et des mortiers de 220.

Le harcèlement est plus ou moins intense mais n'a jamais pris la forme d'une concentration massive et brutale sur une zone limitée...

Nos contre-attaques ne paraissent pas s'être heurtées à de véritables tirs d'arrêt, mais les positions réoccupées sont prises à partie dans des délais très brefs.

L'artilleur viêt-minh a eu la sagesse, compte tenu de son degré d'instruction et de son manque d'expérience de l'artillerie, d'utiliser des procédés simples qui, dans les conditions optima où il était placé, lui ont donné des résultats moyens mais certains.

Il faut s'attendre à trouver devant nous à l'avenir un artilleur plus expérimenté tant dans le maniement des feux que dans l'exécution des tirs.

La DCA viêt-minh utilise très vraisemblablement le tir de barrage facilité par la fixité du circuit que suivent les avions largueurs dans la cuvette ».

Entendu un capitaine dire très gravement à un autre officier :

- Il paraît que Giap a suivi St-Cyr !

On se console comme on peut. Je parie même qu'il écoutait attentivement les professeurs, pendant que ses collègues français faisaient des mots croisés.

L'honorable colonel Pascal nous a quittés. Les officiers avaient collecté et fait confectionner pour lui par un artisan de Hanoï un jeu d'échec en ivoire. Une pure merveille.

Chose étrange : quand un sous-off doit en relever un autre, à la direction du Matériel, il faut un bon mois pour mettre le nouveau au courant.

Quand il s'agit de colonels, moins d'une semaine suffit.

Les deux colons (Pascal l'ancien et Ferrer le nouveau) ont parcouru, dans tous les sens, la ville en bagnole.

Chacun harcèle le chauffeur : De quoi ont-ils parlé ? Le chauffeur a seulement retenu : «Ce qui est embêtant, c'est qu'elles n'ont pas de poils au cul. »

#### 20 mai 54

Avec le nouveau colon, énorme bonhomme qui arrive de Tunisie, ça n'est plus le style distingué : officier de l'armée des Indes. Il a besoin d'une coupe de cheveux ? Faites venir le coiffeur de la compagnie. Il voudrait une paire de godasses ? Voir à la compagnie. Il lui faut un produit desséchant pour ses photos ? La compagnie.

Deux jours après son arrivée il n'a plus sa montre au poignet :

- Dites au capitaine de la section armement de faire un bon pour une montre.

Le capitaine maugrée :

- Le colonel n'a rien signé ?
- Non mon capitaine, vous devez faire le bon.

Le capitaine s'exécute en ronchonnant. Il a très clairement compris.

Muni du bon, je vais à la compagnie voir le sergent qui s'occupe de l'optique. Mon histoire ne le surprend pas du tout. Il me remet une belle Oméga en me précisant que c'est bien un mécanisme Oméga qui est à l'intérieur. Il est possible que je me trompe, mais je crois comprendre qu'on trouve en ville des montres à cinquante piastres qui ont le même format que les Oméga. Autrement dit, on peut intervertir les mécanismes. Supposons un margis de l'optique qui deviendrait malhonnête à force de voir les huiles se sucrer. Il pourrait ramener en France quelques mécanismes Oméga en laissant à la Patrie des tas de ferrailles dans des boîtiers garantis.

#### 22 mai 54

Le capitaine Clerc, sympathique chef de la section Auto-Blindés, cite un motif de citation :

« A survolé à basse altitude une route particulièrement minée ».

Je lui dis que c'est un bobard. Il répond :

« Je ne le jurerais pas. J'ai bien vu coller la croix de guerre à un gars pour avoir été jusqu'à Kien An passer un permis de conduire. Le plus beau, c'est que le gars a été collé ! »

#### 23 mai 54

A propos du théâtre aux armées, hier soir, le major trouve saumâtre que tel capitaine s'exhibe avec sa maîtresse quand tout le monde sait qu'il est marié et père de famille.

A priori, je ne trouve rien à redire au truc de la maîtresse. Pourtant, il y a effectivement quelque chose de choquant. Contrairement à toutes les professions, (par exemple, le docteur en médecine ne fait pas usage de son titre pour vous prouver qu'il a raison quand on parle de la pêche au thon, l'officier de l'armée a raison sur toutes choses face à «un inférieur ». Il est universel et à ce titre, content ou pas, il est le père de son unité, le symbole vivant de la morale officielle et des mœurs du pays. Si le soldat n'écrit pas assez souvent à sa femme, si cette dernière se plaint, le capitaine convoque le soldat et lui dit :

«Le prochain coup, tu auras huit jours».

Cela s'est vu assez souvent à la compagnie. Il y a un contraste entre le sacerdoce et le bonhomme réel. Il y a bien des curés qui se saoulent ou qui draguent, mais ils ne collent pas huit jours de prison à leurs paroissiens.

Ce soir, on a la visite d'un officier viêt rallié qui attend chaque jour à la compagnie de passage d'être questionné par les autorités. Le gars parle peu de français. Il rigole doucement quand on parle de l'armée Bao-Daï. Il explique très brièvement qu'il n'est pas d'accord avec la politique du Viet-minh. Il a fait un stage

en Chine puis deux ans comme combattant. Il est devenu lieutenant. Il assure que 600 Viet-minh sont partis en Chine suivre un stage d'aviateurs.

Il a gardé une visible sympathie pour ses anciens compagnons d'armes et explique le sérieux de l'organisation Viet-minh.

Filleul et Linée demandent si on s'occupe souvent de l'amour dans l'armée viet.

- «Non. La lutte est très difficile. On ne peut pas penser à ça»

Grosse déception dans le camp français.

Je découvre qu'il a été éclaireur de France à Hanoï en 1939. Je chante : «Toujours tout droit les éclaireurs. Etc.»

Et il m'accompagne en français.

Ensuite, il nous chante un chant de guerre Viet-minh. Et enfin, tous en chœur le « Chant des Adieux. »

Je n'arrive pas à bien réaliser la cause de son ralliement. J'aurais tendance à penser qu'il en avait plein de dos de vivre dans le maquis.

Regardez un Vietnamien de la ville, il est très pâle alors qu'un paysan est presque noir. Le maquis pour un Vietnamien de Hanoï est aussi dur que la vie l'hiver dans une cabane des Pyrénées pour un parisien.

#### 24 mai 54

Depuis plusieurs mois j'ai fabriqué un petit tour à bois avec un moyeu de moto noyé dans du ciment armé. Il ne vibre pas. Ce tour, avec un petit moteur emprunté à la Cie, est installé dans un cagibi sous l'escalier de la Direction du Matériel.

Je trouve un peu de bois en ville et de vieilles crosses à l'atelier d'armement. J'ai découvert ainsi que les crosses de mausers allemands sont faites de contreplaqué et, donc, inutilisables pour mes bricolages.

L'outillage m'est vendu par un petit quincaillier fort sympathique. Hier, il m'a invité à dîner. Nous n'avons pas parlé de guerre mais d'outils et de bois. Il pense que le bois qui constitue son mobilier a une influence sur le fait qu'on ne voit aucun moustique chez lui et qu'il n'a pas besoin de moustiquaire.

Au haut de l'escalier conduisant aux chambres, il y a un tableau étrange destiné à combattre les mauvais esprits. Il n'y croit pas mais sa femme tient à ce tableau.

Il est triste. Récemment sa fille aînée s'est suicidée par désespoir d'amour. Même en pleine guerre, cela arrive.

#### 25 mai 54.

Il y a le village qui se trouve dans le No Man's land. Il compte dans les 400 habitants. Tout le monde est pour l'oncle Ho. Les jeunes sont dans l'unité de guérilla. Les vieux sont inquiets par la guerre qui rode. Et puis, il y a bien autre chose que la guerre : la pluie, le soleil, les moissons. Aussi, naturellement, quelques jalousies et trois vieillards qui regrettent la pipe d'opium.

Les troupes de l'Union Française sont arrivées. Le village était indéfendable. Les jeunes sont partis, mais tous les autres sont restés. Il faut bien que la terre soit cultivée.

Ce serait trop simple si on leur disait comme en Europe : «Vous êtes occupés». On leur pose une autre question bien plus diabolique : ««Rebelles ou ralliés ?»

Ils savent très bien les suites du mot «rebelles» alors ils répondent «ralliés».

Et c'est l'engrenage car les ralliés doivent prouver leur «bonne foi» et accepter la constitution d'une milice d'auto-défense contre les rebelles. Vingt fusils, pas les meilleurs bien sûr. Mais s'ils se défendent bien, le poste français distant d'un kilomètre viendra à leur secours.

Et les longues nuits commencent. A présent une partie du village a peur que les jeunes reviennent. Et ils reviennent, organisent une réunion nocturne et repartent avec les fusils et des bénédictions. Pour la forme on tire quelques coups de feu en l'air. Mais le grand frère français n'est pas dupe.

«Pas un mort. Vingt fusils envolés. La France vous avait fait confiance. La France est bonne mais punit les menteurs».

Une unité stationne dans le village. Une unité brutale. Trois filles violées. Des cochons tués. Des buffles volés. Sans parler des provisions «réquisitionnées», des gifles et des coups de crosse.

Devant cette situation infernale, quelques paysans discutent. Le vietminh est impuissant face aux chars, aux



canons et aux avions. Il peut seulement agacer les Français et précipiter la ruine du village. Ils vont s'agenouiller devant le grand chef blanc et se frappent la poitrine. Le grand chef est humain comme la France. Il va retirer l'unité de répression et redonner quelques fusils. Mais ... attention ! Une nouvelle nuit, les partisans tâtent le terrain, certains paysans tirent. Le poste français intervient rapidement.

Au matin, on étend sur la place les cadavres de 5 maquisards : 5 jeunes du village.

Le grand chef félicite les villageois blâmés tandis que les parents des morts se sont cachés pour pleurer.

Et la vie continue dans un village où certains sont en quarantaine. Une nuit des textes ont apparus : «Untel et untel sont condamnés comme traîtres à la patrie».

Des journalistes français qui passent dans le secteur écrivent gravement : «C'est un village que le Viet-minh a terrorisé. »

#### 28 mai 54

Le lieutenant colonel vient de recevoir la croix de guerre : « A remarquablement assuré les parachutages pour Diên Biên Phu».

Il s'est bien gardé de payer un pot. Il y aurait eu hilarité générale dans la maison. C'est curieux le nombre de décorations qui sont reçues avec plus que de la modestie, avec de la clandestinité.

Quand on reçoit la presse française, on réalise qu'on est à peu près encerclés. Pourtant, il n'y a aucune inquiétude chez les militaires. Le Viêt-minh est discret pour le moment. La route de Haiphong n'est pas pire que d'habitude et le train saute à un rythme presque normal. Les provisions arrivent. Le jour où il n'y aura plus de bière en ville, tout le monde réalisera la réalité de l'encerclement.

#### 6 juin 54

Fin de permanence. Richard vient me relever après s'être débrouillé pour passer la nuit dehors. Heureusement qu'il n'y a pas d'appel du soir à la Dirmat.

- J'étais avec une petite du tonnerre.

- Combien as-tu payé ?

- Rien du tout. Parole. Je te le jure sur la tête de ma femme.

La petite boyesse Mouï observe Richard d'un œil critique

- Lui toucher paie au début du mois. Beaucoup baiser jolies femmes. Fin du mois, plus de piastres. Lui baiser vilaines. 20 piastres, 30 piastres. Après malade !

#### 7 juin 54

Le chef de la section «armement» modèle de pureté et d'intégrité colle à Freyria huit jours de prison et le crâne à zéro pour être venu au travail en socquettes. Ici, en général, le gars puni ne va pas en prison. Il continue à travailler mais subit une retenue sur sa paie.

#### 9 juin 54

Grand branle bas à la Dirmat. Le colonel a décidé d'installer son logement à la place de la section armement qui, elle, déménage au rez-de-chaussée. Toute la 11<sup>ème</sup> CMRM est mobilisée : capitaine, lieutenants, maçons électriciens etc. C'est la seule chose qui n'était pas prévue au plan de campagne et qui va être réalisée en dépit des notes sur les économies et sur la nécessité de faire du provisoire.

Le brigadier chef de la section armement se démène comme un beau diable pour rassembler six femmes P.I.M. qui ne manifestent aucun enthousiasme. Il les engueule en vietnamien et commente : « Ce qu'elles sont feignantes, ces salopes».

La vie nous apprend que personne n'a jamais été galant ni courtois avec des femmes qui étaient pauvres, déformées par le travail, mal habillées, ne parlant pas notre langue, et prisonnières par dessus le marché. C'est pourquoi l'enseignement de la courtoisie est aussi ridicule que celui de la natation dans le désert. Nous avons besoin d'un enseignement qui nous dise comment les rapports sociaux des hommes doivent être réglés, pour qu'il soit à nouveau question de courtoisie, ou ce qui est mieux, d'entente intelligente. Bien sûr

que les femmes P.I.M. transportent tout doucement les dossiers d'un étage à l'autre. Pourquoi iraient-elles vite ? Je demande au brigadier-chef de faire l'effort intellectuel pour admettre ça. Il le comprend mais me répond : «Qui va se faire engueuler ? Moi»

C'est vrai. Nous avons choisi de faire notre nid douillet dans un bel engrenage de vacheries.

L'adjudant de la section Finances me jure ses grands dieux que le colonel, passant à Saïgon paya 20 piastres à un coolie pour porter ses bagages. Puis il fit un reçu. Le coolie signa. Le colonel demande le remboursement à la 11<sup>ème</sup> CMRM. Pour éviter trente six papiers, l'adjudant a payé les 20 piastres de sa poche.

#### 17 juin 54

Linè est fortement commotionné. Son wrecker a sauté sur une mine. Il n'a pas de chance. Quinze jours avant, il s'était fait gifler en public par le capitaine Delbecq à propos d'un véhicule sale. J'avais dit à ce crétin de porter plainte contre ce triste capitaine. J'avais même fait un brouillon de plainte. Puis, ce pauvre gars s'est dégonflé. Ça ne lui a pas porté chance.

Le chef de section me montre mon témoignage de satisfaction avec tous les adjectifs classiques: «a organisé», «a assumé». Il y a même des trucs que je n'ai jamais faits. Mais c'est écrit pour l'éternité et, en vieillissant, on arrive parfois à croire ces conneries.

Dans « l'Antenne » de Novembre 1952, X. Louis, ancien aumônier en Indochine et aumônier en chef des forces françaises en Allemagne, s'adressait aux soldats noirs :

«Chers soldats africains du Tonkin, vous êtes bien loin de votre pays: Vous faites une guerre difficile mais indispensable. Vous vous battez très bien et je vous félicite...»

Dans «L'Antenne» de Juin 1954, il y a exactement le même texte du même aumônier, preuve que la rédaction catholique ne se crève pas. Toutefois, deux petits mots ne sont plus dans la mouture 1954. «...mais indispensable...» a disparu. C'est peut-être une conséquence de la chute de Diên Biên Phu.

Le colonel fulmine d'indignation parce que la compagnie aérienne Cosara ne veut lui verser que 25 000 au lieu de 50 000 pour sa valise brûlée lors de son retour de Saïgon. Il écrit une furieuse lettre, menaçant la Cie de lui faire une drôle de réclame, et conclut noblement : «Je ne fais pas de maquignonage. Je ne discute pas. Je ne suis pas de ces races qui admettent la discussion dans les prix.»

#### 28 juin 54

Il a tout de même réussi à extorquer 25 000 autres francs à la Cosara et s'est fait fabriquer une nouvelle valise à la 11<sup>ème</sup> CMRM.

A présent il veut un frigo. Tout le monde doit galoper pour installer cet engin et le faire marcher.

Pour notre part, nous, simples mortels, avions installé une sorte de chambre froide avec de la sciure et de la glace. Hier, la porte nous est restée entre les mains. Il ne restait plus que la peinture. Les termites avaient cassé la croûte. Plein de méfiance, j'ai ouvert le tiroir pour regarder la toile de tente et les objets divers touchés en arrivant et qui sommeillent depuis. A première vue elle est là. Les termites ont tout mangé sauf la partie supérieure du tissu. Discrètes petites bêtes.

Chaleur accablante. La bourbouille attaque en masse.

#### 4 juillet 54

Toute la zone sud (région de Nam Dinh) a été évacuée. C'est baptisé scientifiquement une «rétraction».

Le général Cogny pond une note pour expliquer que cette opération a été effectuée pour des raisons purement militaires et n'a aucun rapport avec la conférence de Genève. Il ajoute que dans la situation actuelle, il importe de défendre avant tout les centres principaux et la voie vitale Hanoï-Haïphong. Il met en garde contre l'appréciation erronée selon laquelle cette évacuation ne serait que la première phase d'une plus grande évacuation.

S'il s'agit de raisons militaires, Cogny assène, sans y songer, un terrible démenti à tout ce qui a été écrit par lui et d'autres au lendemain de la chute de Diên Biên Phu. Car, loin d'avoir contribué à la défense du Delta, l'affaire de Diên Biên Phu a, au contraire, précipité la «rétraction».

Dans une bataille en règle, Giap n'aurait pu s'emparer de Nam-Dinh. D'une part, l'aide chinoise aurait eu un trajet trois fois plus long à accomplir. D'autre part, avions, blindés et renforts pouvaient accourir nombreux à Nam-Dinh.

Tout le génie de Giap, et aussi la sottise du commandement français, c'est d'avoir contribué à créer une situation telle que le Viêt-minh a conquis la zone sud ... à la frontière du Laos, et pris Nam Dinh en s'emparant de Diên Biên Phu.

Il faut noter aussi en réponse à la déclaration de Cogny sur les «points vitaux» que Nam Dinh est la 3<sup>ème</sup> ville du Delta et que cette région est la plus peuplée avec près de 3 millions d'habitants.

Mais, s'il est vrai que la «rétraction» a des causes militaires, quelque chose ne concorde pas encore avec les déclarations de Cogny. Il ne serait pas difficile de retrouver des notes expliquant qu'il est impossible de tenir solidement la route Hanoï-Haïphong si l'on ne contrôle pas la zone sud.

En effet, qui, jusqu'à ce jour, menaçait la route ? Le régiment Viêt-minh 42 entre autres. Ce régiment est «autonome» parce qu'il n'a pas de front continu avec les grandes unités Viêt-minh. En conséquence, il ne dispose pas de moyens lourds d'attaque.

Ou plutôt, «Il était», «Il ne disposait pas», car, aujourd'hui, ce régiment est évidemment intégré dans le front Viêt-minh qui va, presque sans interruption, de l'Annam à la route de Hanoï-Haïphong. Plus rien n'interdit au Viêt-minh d'installer l'artillerie de 105 à quelques kilomètres de la fameuse route. Il est donc juste de penser qu'en dépit des déclarations de Cogny, cette «rétraction» en prépare une autre.

Mais cette «rétraction» est sûrement liée à des accords secrets, Ceci est prouvé par le fait, qu'en dehors de petits accrochages, le Viêt-minh n'a pas cherché à gêner l'évacuation.

Pourtant, les convois étaient indéfendables et roulaient parfois à 10 km à l'heure. Quand Cogny déclare que l'évacuation a réussi à 98%, il reconnaît pratiquement que le Viêt-minh avait décidé de laisser faire.

Pourquoi donc ces mensonges ?

- D'une part, pour ne pas diminuer la combativité de la troupe au cas où les pourparlers diplomatiques n'aboutiraient pas.

- D'autre part, parce que les autorités baodaïstes ont été tenues à l'écart des discussions.

Le gouvernement français craint moins un soulèvement d'unités baodaïstes que des coups de gueule des politiciens.

En effet, l'armée Bao-Daï avait son fief en zone sud. Le secteur de Bui-Chu lui avait été cédé entièrement. Il semble que les militaires baodaïstes n'ont fait aucune objection quand Cogny a dit de préparer les bagages.

Dans l'abstrait, ces unités auraient pu employer la tactique vietminh et «pourrir» à leur tour la zone sud. C'était militairement facile face à un adversaire sans aviation. Mais, pour cela, il faut plus que du matériel, il faut la population. Et si, comme on l'assure, 50 000 personnes ont quitté la zone sud, c'est encore bien peu sur 3 millions. Les militaires baodaïstes ont évacué... ou déserté, mais les hommes politiques vont à présent se payer le luxe de gueuler «qu'ils auraient pu tenir la zone sud». Reste à savoir s'ils vont se livrer à des excès oratoires et faire appel aux USA.

Dans l'affaire, il semble que le commandement français ait fait quelques cachotteries à l'ami Bao-Daï. C'était fatal, quand on gonfle trop une baudruche en la faisant passer aux yeux du monde pour un associé, il est fatal que la baudruche devienne un jour gênante, surtout si, à défaut d'autre chose, elle est douée de la parole.

Aujourd'hui, à table un caporal-chef d'un poste du secteur Phu Lang Thuong qui sort de l'hôpital après avoir sauté sur une mine avec son camion. Il expose son opinion sur la guerre, opinion étayée par douze ans d'infanterie coloniale dont cinq ici :

- Depuis longtemps on aurait dû brûler tous les villages et tuer tout le monde dans ceux qui résistaient. La guerre serait finie à présent !

- Dans mon coin, on pilonne un village bouddhiste et on ménage un village catholique.

C'est une erreur, Je suis aussi catholique qu'un autre, mais ces catholiques vietnamiens, laissez moi rire. En 46-49, ils étaient encore plus acharnés que les bouddhistes contre nous.

- Les milices d'auto-défense ? J'en rigole. Dans le village catholique, il y a une milice. On ne leur a pas

donné les meilleurs flingues, tu penses. Il y a quinze jours, les Viets sont venus dans le village. Qu'est-ce qu'ils ont pris à la milice ? Les fusils ? Pas du tout. Ils n'ont même pas touché aux fusils. Ils ont fait mieux. Ils ont pris les vélos de ces cons. Qu'est ce que vous dites de ça ?

La conversation s'étend. Le gars ne digère pas qu'un sergent noir puisse commander un blanc. Il voit dans ce genre de truc la source de tous nos maux. Pas mal raciste le type.

Le plus beau de l'histoire, c'est qu'un tas de militaires chevronnés pensent comme lui :

- On n'a pas tué assez de monde, ni brûlé assez de villages.

En ce moment, il y a un paquet de ces militaires prisonniers à Diên Biên Phu, et, sans aucun doute, ils invoquent les conventions de Genève concernant le respect dû aux captifs !

Les propos du brigadier-chef n'indiquent pas seulement la barbarie, mais aussi l'optique fautive particulière à tous les réactionnaires :

- Ah, si Louis XVI avait fait charger le Royal Allemand à temps, il n'y aurait pas eu de Révolution française.

- Ah, si Roosevelt avait filé un milliard de dollars en plus à Tchang Kaï-Chek, Mao n'aurait pas pu prendre le pouvoir. etc, etc.

Avec une tactique féroce à 110%, il n'y aurait même pas le peu d'armée vietnamienne.

Pendant des mois les vietnamiens du FTNV gardaient des points innombrables dans le Delta. Aujourd'hui encore, certaines nuits, il y a uniquement des Vietnamiens à la garde de la citadelle. Sans exagérer leur rôle, il ne faut pas le sous-estimer.

- Brûlons tout !

Après cela, il faut quand même s'abstenir de dire que c'est pour l'indépendance du Viêt-Nam. C'est la moindre des choses, mais un peu délicat au point de vue des relations internationales. Pendant qu'on y est, on pourrait, à titre préventif, tout brûler au Maroc, en Tunisie et dans pas mal de coins.

Tout bien pesé, la tactique n'est pas fameuse et je crois bien que de vieux nazis chevronnés tireraient paternellement l'oreille des jeunes ambitieux en leur disant :

- Ça n'est pas si simple mon gars. C'est exactement la tactique que nous avons employée en URSS, et ça n'a pas du tout payé.

#### 12 juillet 54

Hier soir, on parlait de l'adjudant-chef Vandenberghe. Un sous-off (deuxième séjour) nous faisait un tableau sans passion.

J'avais déjà lu un article dans une revue des troupes coloniales. Il était question d'un «Rustre féodal... sachant à peine lire et écrire».

Je m'étais demandé quels crimes devaient se cacher derrière les termes «rustre féodal», et quelles énormités il fallait accomplir pour devenir adjudant-chef en sachant à peine lire et écrire.

Vandenberghe était un modeste élève du célèbre assassin allemand Dirlwanger qui terrorisa les villages de Russie à la tête d'une armée de criminels couverts par Himmler. Vandenberghe faisait de la contre-guérilla. C'est un terme anodin. Guérilla - Contre guérilla. Mais cela signifie qu'il faisait la guerre à un peuple en se servant d'éléments vomis par ce peuple et en massacrant systématiquement.

Ayant fait prisonniers une dizaine de partisans, il leur annonça qu'il allait leur couper la tête et fit commencer la besogne. Quand la première tête roula dans le sang, il fit mine de se raviser et déclara qu'il accorderait la vie sauve au prisonnier qui couperait la tête des autres. L'un accepta et massacra ses camarades. Il ne lui restait plus, comme issue, que de rester dans la troupe Vandenberghe et de participer aux autres massacres et au butin. Ainsi se constitua une troupe sûre parce que haïe par tout le peuple vietnamien.

L'article de la revue des troupes coloniales montre que le commandement utilisait ce tueur avec des pincettes. Mais il était rentable et eut l'honneur de défiler en tête de sa bande devant le général De Lattre. La photo fut même publiée (preuve qu'une démocratie bourgeoise ne devrait pas se permettre de jouer des jeux nazis. On attend encore un cliché de Dirlwanger devant sa troupe de tueurs).

Sans aucun doute, cette photo fut examinée très soigneusement par le Viêt-minh.

Quoi qu'il en soit Vandenberghe fut effacé de la terre, une belle nuit, par la Vietnamiennne qui, de gré ou de force, partageait son lit.

### 13 juillet 54

En France, comme beaucoup de gens, j'avais tendance à penser que 90% des Vietnamiens sont pro-vietminh. Arrivé ici, j'ai réalisé que c'est plus complexe et pourquoi tant de soldats ont tendance à imaginer deux peuples différents : d'un côté le Viêt-minh risquant sa vie chaque jour depuis huit ans, et de l'autre, le paisible ou corruptible ou profiteur Vietnamien d'ici.

Pourtant, il n'y a pas deux peuples mais des réactions différentes devant les situations. Il ne faut surtout pas oublier que cette guerre n'est pas celle de 40-45, en ce sens que, dans le Delta occupé par les forces françaises, il y a de tout: montres, scooters, autos, ravitaillement. Naturellement, la masse du peuple ne peut s'offrir la majorité de ces choses, mais un salaire d'employé à 1500 ou 2000 piastres représente cent fois plus que le kilo et demi de riz quotidien du lieutenant Viêt-minh. En quatre petites années, il y a eu un nombre non négligeable de collabos en France. Imaginons une seconde, qu'avec le même régime politique ignoble, les occupants allemands aient garni les magasins de France comme le sont ceux de Hanoï ; combien y aurait-il eu de collabos ?

Si on parlait des courants politiques ou spirituels, on pourrait dire que le Viêt-minh compte pour 90%. Mais il n'est pas seulement question de cela. Il y a aussi, une bonne fraction de population qui est fatiguée, qui veut manger, qui veut la paix. Elle ne dit pas «untel a raison» «untel a tort». Elle dit: «Untel a beaucoup ne canons et représente une puissance industrielle». Cette fraction ne population est pour la gamelle d'aujourd'hui quelque soit l'avenir.

Chose amusante : au sens vulgaire du terme, les Viêt-minh sont les idéalistes, et cette fraction ne population, ce sont les matérialistes.

Mais, si on peut définir les Viêt-minh, il est plus difficile de classer les autres.

Ça va du petit employé jusqu'au gros commerçant qui compte les millions ne piastres et peut, au besoin, acheter son lieutenant français ou son colonel. (Ici, j'ai mis récemment sous enveloppe à destination de la France, un grand et beau carton comportant un menu comme je n'en avais jamais imaginé, et la signature d'une vingtaine ne commerçants chinois qui avaient invité le colonel à un banquet. Quand on connaît le mépris de ce colonel pour «ces races» on peut se demander le motif puissant qui l'a poussé à dîner dans cette compagnie.)

La situation n'est pas du tout celle ne 1944 en France. L'arrivée des alliés annonçait alors la fin du rationnement et des bombardements. Ici, l'arrivée du Viêt-minh peut signifier le début des bombardements et des restrictions, la fin des arrivages de lait Nestlé et de bicyclettes.

Une partie, donc, de la population s'est accommodée ne la situation et marche au son de la gamelle. Mais cette partie n'est pas un parti. Elle peut seulement suivre l'armée française dans son repli. Ayant choisi la non-souffrance, il n'est pas question qu'elle fasse à son tour des maquis contre le Viêt-minh.

Justifiant, comme tout un chacun, son existence, par des arguments moraux et politiques, tel Vietnamien dit volontiers : « Je suis contre la politique du Viêt-minh ». Ainsi, il tente ne se situer honorablement dans les courants politiques qui agitent le monde. Mais si on entre dans le détail on apprend qu'il est contre le contrôle des récoltes ne riz et les livraisons à l'État. Sa solution à lui ? C'est d'être là où le problème ne se pose pas car il y a assez de riz.

Mais cet homme n'est pas l'ensemble ne la fraction «neutraliste». Il y a ceux qui tirent un coup de chapeau silencieux à celui qui, là-bas, a faim. Il y a ceux qui se mettent soudain à aider le Viêt-minh sans autre raison que d'être à 100 % avec la partie de la nation à figure creuse, rongée de malaria et de tuberculose, la partie qui de marche jamais sans inspecter le ciel avant, la partie qui dort dans la forêt, la partie qui avait eu la même enfance que tous les bébés du Vietnam et qui, à 18 ans lance encore sa grenade alors que le napalm brûle sur son corps.

A cause de tout cela, ceux qui mangent à leur faim dans le Delta, ne peuvent pas former un autre parti.

15 Juillet 54

Défilé du 14 juillet. Il s'en est fallu de peu que je ne sois dans le cortège. C'eut été la première fois et ça n'a rien de tentant. J'y étais en spectateur. A vue de nez il y avait 75 % d'Allemands dans la Légion étrangère. A voir le défilé très bien ordonné, on n'aurait pu deviner ce qui vient ne se passer à Diên Biên Phu. Mais on pouvait en avoir le pressentiment en regardant le public vietnamien très calme, très correct certes. J'avais pourtant l'impression de deviner un très léger sourire sur les visages.

Hier soir, diffusion de tracts vietminh dans la citadelle. Tracts avec texte et visage de Ho-Chi-Minh appelant les soldats baodaïstes à regagner les rangs Viêt-minh.

Selon la sécurité militaire, la projection de tracts a été faite d'un véhicule de l'armée.

Le sire Sénot est proposé pour la croix de guerre pour avoir par un labeur constant, assuré les parachutages sur Diên Biên Phu. Les gars de l'armement de la Cie ne savent s'ils doivent éclater de rage ou de rire.

Ce soir, très forte canonnade et explosions non loin de Hanoï.

17 juillet 54.

Sénot fait un scandale parce qu'une clef manque dans sa section. Mon vieux capitaine, pour avoir la paix, est prêt à virer toutes les boyesses. Ces gars là feraient perdre facilement leur travail aux gens et gueuleraient comme des putois si on les collait au chômage. Les boyesses n'ont pas retrouvé la clef. La 11<sup>ème</sup> en fabriquera une autre. Et c'est tout.

Le colonel Vanuxem vient pour la dixième fois à la compagnie afin de savoir si son camion roulotte-camping est enfin terminé. Il coûtera bien plus cher que si on avait fait venir le même de France.

Faut voir ça pour y croire. Le capitaine de la 11<sup>ème</sup> au garde à vous. Et en face, la pin-up de lieutenant Afat du colonel qui parle encore plus fort que lui. La couleur ne plaît pas à madame. Il faudra repeindre l'intérieur de la turne. Il faudra ci, il faudra ça. Et capitaine et lieutenants qui bouillent en songeant peut-être: «Salope, je t'enfilerais, avec la tête dans un pot de peinture». J'avais déjà lu diverses apologies sur les vertus militaires de Vanuxem, mais la petite histoire des grands hommes présente aussi son intérêt.

19 juillet 54

Ce matin, tous les magasins étaient fermés en signe de protestation contre la division du Vietnam et un éventuel «cessez-le-feu». Il faut dire que c'est la police baodaïste qui a fait fermer les boutiques et battre le rappel des employés de mairie pour la grande réunion. Mon libraire me raconte ça. A peine 2000 personnes sur lesquelles 300 activistes. C'est maigre pour une ville comme Hanoï et pour une manifestation organisée par les autorités.

Je suis sorti. Tout était bien calme. La population se fout des rancœurs de Bao-Daï, comme de l'an 40. Virée route de Hadong. Il y a un tas de nouvelles mignonnes.

- D'où viens-tu ?
- Nam Dinh.
- Et toi ?
- Thai-Biah.
- Pourquoi parties ?
- Viêt-minh n'aime pas femmes maison !

Retour sous une pluie torrentielle. Abri dans une misérable paillote. Sur 25 m<sup>2</sup> vivent trois familles séparées par des serpillières et du papier en guise de cloison. J'offre des cigarettes. Un vieux me dit :

- Viêt-minh venir bientôt. Beaucoup méchant.

Il semble dire cela pour me tester. Je réponds que c'est de la blague. Il explique à la famille qui se met à rire avec ensemble. On me sert un coup de thé. La pluie a cessé. Je laisse mon paquet de cigarettes et je dis au revoir à tout le monde.

20 juillet 54

Le cessez le feu serait imminent. Vietnam-Presses parle d'une manifestation de protestation qui aurait groupé

50 000 personnes à Hué. Si c'est comme ici, il faut enlever deux zéros. Je suppose que le but de ces comédies est de susciter quelques commentaires appropriés dans les journaux américains. Mon libraire craint que les USA se mêlent à l'affaire bien qu'ils aient affirmé qu'ils respecteraient l'accord franco-Viêt-minh. Le fait même de dire cela sous-entend qu'ils auraient pu intervenir en dépit des gouvernements français et Viêt-minh. L'Oncle Sam ne manque pas de culot.

Le colonel non plus. Il râle parce qu'il n'a plus de papier hygiénique. Il ne veut pas en acheter. Faut que le Service général se débrouille. Pauvre France. A l'heure où le monde a les yeux fixés sur le Nord-Vietnam, au cœur de ce lieu, à Hanoï, un colonel de l'armée française fait une comédie parce qu'il est menacé de devoir se torcher avec du papier ordinaire. Quelle époque !

A la même heure, la 11<sup>ème</sup> CMRM, toujours au cœur de ce gigantesque drame, confectionne des boules en laiton pour suspendre aux cordons des stores du colon : « Il faut que ça tombe bien ».

#### 22 juillet 54

Le père Mendés-France regrettait dans son dernier discours dominical, le «manque de confiance» qui pèse sur les négociations. Ça me fait penser au transit aérien des militaires gradés. Il faut, nécessairement deux escales aux Indes qui sont théoriquement «neutres». Le gouvernement de l'Inde voit, sans broncher, passer de pleines cargaisons de Français en civil et portant sur leurs papiers l'innocente mention «Fonctionnaires».

L'armée Bao-Daï continue à fondre au soleil de juillet. La police ne prend même plus la peine de chercher les déserteurs. Le Viêt-minh, malin, a libéré et renvoyé dans leurs villages 1500 soldats baodaïstes. Avec ces 1500, il en gagne 10 000. C'est payant. Les Vietnamiens qui sont aux FTNV s'en vont aussi. Les Compagnies du matériel vietnamiennes maigrissent à vue d'œil.

Ayant lu dans Viêt-Nam-presse qu'un comité de vigilance s'est créé à Hanoï pour défendre la ville contre le Viêt-minh, et que la création de ce comité a été accueillie avec enthousiasme par la population, je demande à un ouvrier de la 11<sup>ème</sup> CMRM, ce qu'il en pense: « Toi, fou la tête! »

#### ***Ordre du jour Numéro 2. Saïgon 21 Juillet 54***

Officiers, sous-officiers, soldats, marins, aviateurs.

Le «Cessez-le-feu» a été signé à Genève. Il entrera en application dans quelques jours.

Vous étiez prêts à continuer la guerre pour le drapeau et pour la défense des pays amis aux quels la France a lié son destin.

Vous accueillerez la paix avec discipline.

...Inclinons nous devant nos morts. Depuis 9 ans ils ont jalonné de leurs corps une grande route de l'honneur français. Ils ne goûteront pas le fruit de leur sacrifice» Signé. Général Ely.

«Vous étiez prêts à continuer la guerre». On pense au maréchal Hindenburg en 1918.

Là, non plus, la situation militaire n'était pas catastrophique. On était prêts à continuer la guerre. Ce sont ces vilains civils qui ont tout gâché... Pour le moment, ici, tous les officiers pensent le plus grand bien de Mendés-France. Ils ont bien conscience que sans l'accord de Genève, tout le monde sera prisonnier avant deux mois. Tous les officiers prisonniers à Diên Biên Phu pensent certainement la même chose. Mais dans quelques années, Mendés-France sera le liquidateur d'un Empire qui ne se portait pas trop mal.

#### 24 juillet 54

Le MDL chef du courrier de la Dirmat vietnamienne s'est barré. C'était le vietnamien trapu et bien nourri. Au début de 53, on lui demandait pour rire : «Qui préfères-tu Bao-Daï ou Hô Chi Minh ? » Il répondait : «La piastre».

Étonnant tout de même qu'il soit parti avant le jour de la paie. Je suppose qu'il y a un tas de gars qui attendent le 1er Août pour prendre leur congé sans préavis.

Il n'y a plus de PIM à la 11<sup>ème</sup>. Ils sont libérés, ou au camp 13 en attente de libération.

Un peu partout, dans les établissements militaires, ça fait vide. Au Nord-Vietnam, il n'est plus possible que

les hostilités reprennent. Tous ceux qui sont partis n'étaient pas des troupes de choc, mais arrivés de l'autre côté, ils peuvent le devenir. Je parle à des Vietnamiens en ville. J'imaginai qu'untel partait. Or, il reste. Tel autre part, car son fils fait ses études à Saïgon. Les affaires de famille ont leur importance, et beaucoup de gens ne croient pas à l'imperméabilité ni à la durée de la future frontière. L'un me dit : « Il y aura des élections, et les nationalistes auront 90% des voix ». Comme j'exprime ma surprise, il m'explique que les nationalistes c'est le Viêt-minh.

A force de regarder des journaux français ou baodaïstes, on finirait par oublier que pour les Vietnamiens, le «Vietnam national» c'est Hô Chi Minh et non Bao-Daï. Puis la réalité s'impose. Des millions de journaux ne peuvent empêcher la terre de tourner, la Chine, d'être un vaste pays, et Formose une simple île.

#### 27 juillet 54.

Lu un document militaire sur l'Annam. Il paraît qu'un développement économique de l'Annam est possible à partir des embryons d'industrie créés par le Viêt-minh depuis 1945-Incroyable ! La France contrôle cette région depuis plus d'un demi-siècle, et il a fallu 9 ans à des maquisards pour créer les bases d'un développement économique. Si j'étais un nationaliste français, je serais vert de honte. Hélas, le vert ne leur vient qu'avec l'inquiétude.

#### 29 juillet 54

Passé la nuit avec une petite arrivée de Nam Dinh. Terrible au lit et pleine de gentilles attentions. Dommage qu'elle parle si peu de français et que j'en sache encore moins de vietnamien. En deux ans, je n'ai retenu que certains mots cochons. Elle réussit à dire les mots français paillards avec beaucoup de grâce.

#### 1 août 54

J'étais de permanence la nuit dernière. Au réveil, j'apprends que le caporal-chef Son a disparu avec la traction avant du colonel. Appels à la prévôté, à la place, etc. On reconstitue l'opération Son. Vers minuit, il s'est rendu dans la chambre d'Ischard et a pris la carte de circulation permanente (à moins qu'elle soit restée dans la bagnole. Ce que Ischard nie avec énergie, bien sûr, puis il a dû s'assurer du plein d'essence. Il n'a pas pris son fusil, ni touché au portefeuille de Le Bihan. Il dormait près de lui et savait que le portefeuille contenait 4000 piastres.

Le numéro de la bagnole est enregistré sur le cahier de poste de la porte nord. Minuit et demi, Cela n'a pas étonné la sentinelle. Un autre véhicule aurait intrigué, mais il n'est pas rare que les tractions sortent après minuit pour chercher des huiles à la sortie du cercle. Après la porte nord, plus trace de Son.

Je l'avais taquiné, un mois avant en lui disant que Hô Chi Minh était dans le maquis tandis que son Bao-Daï se la coulait douce en France. Il s'était mis en colère: « Pourquoi, tu dis ça? » Sur le coup, j'avais pensé: tiens, c'est un Baodaïste. Curieux. En fait, il pensait que je le provoquais. Il était passé brigadier-chef en juillet. Garçon calme, doux, serviable et économe. Il prêtait souvent du fric à son voisin de chambre Le Bihan.

Chose étrange, le Colon ne pique pas une crise comme les jours où il n'a pas d'eau pour se doucher. On commente l'histoire et un gars sort le classique : « Naturellement, ils font ce qu'ils veulent, et certains ici les soutiennent ».

Comme je n'étais pas là au début de la conversation, je prends Le Bihan à part et je lui demande si c'est moi que l'autre con vise. Non, c'est Le Bihan, parce qu'il a dit que Son était un homme très honnête et n'avait pas touché à son argent, tout en étant sûr de ne plus jamais le revoir. Quant à la bagnole, Le Bihan s'en fout d'une manière éperdue. Et je suis tout à fait d'accord. Certains imaginent que Son fera peut-être le taxi plus tard. C'est impossible. Le Viêt-minh fera un sérieux recensement des véhicules. L'hypothèse correcte, c'est que Son a d'abord contacté le Viêt-minh et on lui a fait savoir que son ralliement



tardif serait apprécié s'il ne venait pas à pied.

Ça n'est d'ailleurs pas la première bagnole qui disparaît. A l'État-major, trois belles autos se sont envolées. Cogny finira par circuler en Vespa. Un peu partout, jeep et camions ont tendance à gagner la zone Viêt-minh, ou à attendre dans quelque hangar. Le bureau de garnison a pondu hier, une note prescrivant que les véhicules militaires ne doivent pas circuler avec un chauffeur vietnamien seul. Aujourd'hui, la note est rapportée. Il est sûrement impossible d'assurer tous les déménagements en mettant un Français dans chaque véhicule.

Ruffin raconte qu'un capitaine du bureau psychologique se foutait des autres officiers et faisait, dans un café, de grandes démonstrations à propos de la connaissance qu'il a des Vietnamiens et des choix judicieux qu'il opéré en conséquence. Quand il sortit du bistrot, son chauffeur et sa jeep avaient disparu !

Le lieutenant-colonel Chabrol, directeur du service du Matériel vietnamien vient nous conter ses ennuis. Pour trois compagnies du matériel et 500 hommes, il a 450 déserteurs. Il est en chômage... avec paie.

Aujourd'hui, je suis en permission. Virée chez le libraire. Je lui demande ce qu'il va faire de tous ses bouquins français. Il me dit qu'il continuera à en vendre et que d'ailleurs, il a une bonne clientèle vietnamienne pour certains livres. Il me montre les rayons d'histoire, géographie, science, politique. Par contre, il bazardera les rayons d'histoires de fesses que seuls les soldats français lisent.

Aspect curieux de la marée rouge déferlant sur l'Asie et du christianisme en recul au Tonkin, les histoires de fesses vont disparaître des librairies. Je serais tenté de signaler ça au Vatican !

Après midi virée en vélo vers Sontay. Une dodge me dépasse. Le brigadier-chef Artisan me propose d'embarquer le vélo. Il file vers le barrage du Day. Le coin est tout à fait calme. Ces derniers jours, il y avait là un bataillon vietnamien mais il semble avoir fondu au soleil. Un peu partout on trouve des quantités de cartouches neuves, même des caisses. Nous apercevons, à 200 mètres de la route, un drapeau Viêt-minh à l'entrée d'un village. On stoppe. Artisan n'est pas chaud pour entrer dans le village : «Sans armes ?»

Je réussis à le persuader que c'est bien mieux ainsi. Après avoir demandé la permission à un paysan, nous franchissons la grande porte. Allée bien dallée ; drapeau Viêt-minh sur chaque maison. Le paysan nous mène à son élevage de canards. Les gens nous regardent avec étonnement. Ils devaient avoir une petite fête car plusieurs portent des brassées de fleurs. Je les filme. Ils se tiennent très droits, très sérieux. Je les remercie en m'inclinant selon la coutume et nous partons. Artisan est tout content.

On ne peut pas dire que les gens ont montré de la sympathie à notre égard mais une sorte de politesse indifférente. Puisque le coin est déjà tapissé de drapeaux Viêt-minh alors qu'il se trouve encore, en principe, au milieu du dispositif français, on peut imaginer le délire de joie quand les premiers réguliers Viêt-minh arriveront.

### 3 août 54

Jules et les petits vietnamiens qui tenaient le foyer se sont barrés avec la caisse qui contenait, paraît-il, près de 50 000 piastres. Ceux là ne vont pas rejoindre le Viêt-minh, mais, sans doute mener la joyeuse vie pendant quelque temps.

La 11<sup>ème</sup> CMRM chargeait des camions qui devaient partir en convoi vers Kien An. Quand tout fut prêt, l'adjudant s'aperçut que le premier camion avait déjà filé. Gros scandale. La sentinelle l'a laissé passer croyant que tout le convoi allait suivre. Plus tard Kien An a téléphoné pour dire que le camion n'était pas arrivé. Le gars doit attendre l'arrivée du Viêt-minh dans une planque des environs de Hanoï. Son camion contenait 40 mitrailleuses complètes plus quelques FM.

### 5 août 54

Ballade dans la nature. Dans un chemin, un Vietnamien parlant français me demande comment il se fait que je m'égarer aussi loin. Je lui dis que, n'ayant pas d'arme, je suis convaincu de ne rien risquer. J'exagère peut-être, mais la formule semble lui plaire. Il me dit que j'ai raison et m'accompagne jusqu'à un vieux monument chinois.

Il m'explique que, pour éviter des incidents avec les unités françaises de ce coin, les autorités Viêt-minh ont

demandé aux villageois de ne pas pavoiser pour le moment.

Ce soir, le margis-chef Mulet nous rend visite. Pour son deuxième séjour, il est à la Dirmat FAVN, et assez dégoûté. Chez lui les véhicules et les bonhommes sont presque tous partis. Le pauvre Mulet est obligé de charger lui même des camions jusqu'à deux heures du matin. Le comble pour un «chef».

#### 7 août 54

Ma mignonne de Nam Dinh se prénomme Ti-Loan. Aujourd'hui je l'emmène faire un tour en vélo (elle, sur le porte bagage selon la coutume). Nous allons à l'autre extrémité du grand lac. Quand je manifeste l'intention de quitter la route et de m'asseoir au bord de l'eau sous les arbres, elle se met à râler : « Viêt-minh venir. Attention ! »

Je lui dis de ne pas me casser les pieds avec le Viêt-minh. Rien à faire. Elle ne quitte pas la route, tandis qu'étendu sur l'herbe, je fume une cigarette. Au bout de dix minutes je vois que des petits paysans sont aux aguets. Ils se redressent et engueulent Ti-Loan parce qu'elle prend des fruits dans un arbre.

Ti-Loan leur répond dans un langage sûrement fleuri. Étant sur la route, elle se sent assez sûre d'elle. De temps en temps passent des jeeps et des GMC. La dispute dure quelque temps. J'entends les mots « bande de cons » que Ti-Loan mêle à ses injures vietnamiennes pour montrer aux paysans qu'elle connaît aussi le français. Elle est d'ailleurs assez furieuse et ne veut pas me dire quelles sont les injures reçues. Sans doute « Putain à Français » ou quelque chose comme ça. Nous quittons les lieux. Ti-Loan ne retrouve son sourire que dans les rues de la ville, et me console dans sa cabane de n'avoir pas fait l'amour sur l'herbe.

Le Commandement pond une note promettant une prime à qui retrouvera un véhicule volé : 1000 piastres pour une jeep. Le manitou qui a rédigé la note a dû, brusquement, songer que bien des gars piqueraient une bagnole pour toucher 1000 piastres, aussi la note précise que pour les véhicules disparus après le 6 août, une sérieuse enquête sera menée sur les circonstances de la disparition et de la découverte.

Selon plusieurs gars sérieux de la compagnie, le nouveau capitaine a vidé du bureau avec pertes et fracas, un des rares Vietnamiens demeurant à la 11<sup>ème</sup> qui venait solliciter un rengagement. Il a du croire que le Vietnamien se payait sa tête.

#### 8 août 54

Bain au grand lac. Deux soldats à l'allure éméchée prennent une barque et vont se balader. Au bout d'une centaine de mètres ils chavirent et disparaissent. Sur le coup, je crois qu'ils s'amuse. Ne voyant toujours rien, je me tiens à une pérosoire que conduit un copain qui ne sait pas nager. Sur les lieux je plonge deux fois. L'eau est assez boueuse. Impossible de voir quoi que ce soit et il doit y avoir 7 à 8 mètres de fond. Nous revenons et alertons. La noyade s'est produite à 16 heures. La prévôté arrive à 17 heures et entreprend des recherches avec bateaux et grappins. Rien, après plus d'une heure de recherches. Il paraît que les gars étaient des Corses qui, ayant retrouvé des compatriotes dans un poste, avaient bien fêté ça.

#### 10 août 54

Discussion avec deux Vietnamiens parlant assez bien le français. Ils restent à Hanoï, mais espèrent bien ne pas voir les Chinois. L'un dit : « Un Chinois vient vendre des cacahuètes ici; dix ans après c'est un riche commerçant ».

Je lui réponds que je connais par cœur ce genre d'histoire mais qu'il devrait parler aussi de tous les Chinois qui dix ans après, n'ont même plus de cacahuètes et sont tout simplement coolies. Ceux là ne l'intéressent pas.

L'autre Vietnamien a des arguments plus solides : « Les Français apportaient beaucoup d'inconvénients mais aussi des produits de la technique moderne. En tous cas ils n'étaient pas nombreux et le paysan n'était donc pas trop tracassé par eux. Au contraire, quand le Chinois vient ici, il en vient des masses comme les sauterelles qui prennent tout et n'apportent rien ».

Ce Vietnamien a gardé très mauvais souvenir de la présence en 1945 d'une armée de Tchang Kai-Chek Mais si, entre ce genre d'armée et celle de Mao, il y a, autant de différence qu'entre l'armée Viet minh et celle de

Bao-Daï, alors, on ne peut que se tromper en insistant sur les points communs de la nationalité et de la langue.

Pour comprendre cet épisode et la réaction des deux Vietnamiens, il faut peut-être faire un peu d'histoire.

Dans les années 30, existaient au Viêt-Nam un assez petit parti communiste et un assez puissant parti nationaliste le Viêt-Nam Quoc Dan Dang. (VNQDD. Parti du peuple du Viêt-Nam) prônant l'union de toutes les couches sociales contre l'occupant. Ce parti était soutenu par le Kouo-Min-Tang de Tchang Kaï-Chek.

Il fut l'instigateur du soulèvement de Yen Bal en 1930 et d'actions diverses dans le Delta tonkinois. A la suite de ces actions, beaucoup de leaders furent arrêtés et déportés au sinistre bagne de Poulo-Condor. La guillotine fit aussi partie de ces produits d'industrie introduits par la France au Viêt-Nam. A l'époque André Malraux écrivait: «Un Indochinois honnête ne peut être que révolutionnaire !»

Le VNQDD tomba en décadence, non du seul fait de la répression, mais parce que, dans la même période, Tchang Kaï-Chek rompit avec Moscou et massacra les communistes chinois à Canton et autres lieux. Cela eut pour conséquence un clivage dans le VNQDD qui perdit beaucoup de ses militants de base au profit du parti communiste.

Quand la guerre fit rage en Chine et quand les Japonais occupèrent l'Indochine, le VNQDD créa un Front Unique. Hô Chi Minh qui avait du fuir en Chine, fut emprisonné plusieurs mois et ne fut libéré qu'après avoir promis de faire adhérer le PC au Front, patronné par le Kouo-Min-Tang de Tchang Kaï-Chek.

Pendant les années de lutte contre l'occupant japonais, les communistes vietnamiens prirent une part prépondérante. Giap organisa les centres de résistance de Cao-Bang, Thaï Nguyen, Tuyen Quang, etc. Aussi, le 15 Août 1945, à la chute du Japon, le Viêt Minh prit le pouvoir.

Cependant, avec l'accord de Truman une puissante armée chinoise pénétra au Tonkin «pour désarmer les Japonais». Derrière cette armée, les émigrés du VNQDD rentrèrent au pays. Sous la pression chinoise, le président Hô Chi Minh dut traiter avec le VNQDD qui s'empara de plusieurs régions : Vie Tri, Phu Tô, etc. Cela n'empêcha pas le Viet Minh de s'assurer une majorité écrasante à l'assemblée nationale.

Hô Chi Minh dut manœuvrer pendant toute cette période et confier plusieurs portefeuilles ministériels au VNQDD, mais d'autre part, il traitait avec les Français le 6 mars 46. Son but était clair : obtenir le retrait de l'armée chinoise même au prix d'une relative occupation française. Peut-être crut-il aux illusions du PCF concernant la prise du pouvoir en France par la voie parlementaire, et le retrait ultérieur de l'armée française? Plus simplement il dut songer qu'un occupant venant de loin serait plus facile à combattre qu'un occupant trop voisin.

Quoi qu'il en soit, le VNQDD protesta violemment contre les accords de Fontainebleau et accentua sa propagande contre le communisme et contre les Français. Le leader VNQDD Truong Tu Anh organisa les assassinats de Français demeurés au Viêt-Nam.

A la fin de l'année 1946, sous la pression des trois grands, l'armée de Tchang Kaï-chek évacua le Tonkin en emportant, comme me le racontaient mes interlocuteurs vietnamiens, «non seulement les vitres, mais les fenêtres.»

Le VNQDD s'effondra. Ses dernières troupes rentrèrent en Chine le 12 novembre 46.

Le gouvernement Viêt-minh gouvernait sans partage ... à ce détail près que les Français étaient à Saïgon et débarquèrent avec son accord à Haïphong.

Pendant une période, le représentant français à Hanoï avait une garde d'honneur composée de soldats français et viêt-minh.

La suite est assez connue. Le mariage de l'eau et du feu était difficile. Utilisant le prétexte d'incidents, la marine française bombardait les quartiers populaires d'Haïphong et tua 6 000 personnes. L'ex-moine et amiral Thierry d'Argenlieu joua un rôle sinistre dans cette affaire.

Les incidents se multiplièrent. Chaque parti rejeta la responsabilité sur l'autre.

Ce qui est plus que certain et reconnu, c'est que les officiels français étaient persuadés qu'ils n'avaient qu'à bouger le petit doigt pour que le Viêt-minh s'effondre. Depuis un siècle, il était clamé que «L'Annamite n'est pas un soldat». Ce qu'il a dû endurer pour qu'en 1954 un général français écrive que «l'infanterie Viêt-minh est à ce jour la première du monde».

Notons qu'il n'y avait pas, officiellement, un seul colonialiste dans le gouvernement français. Trois partis gouvernaient. L'un se réclamait de Jésus-Christ. L'autre de Jaurès et le troisième de Lénine !

Au début, les événements semblèrent donner raison aux jusqu'au-boutistes français.

Assez vite l'armée occupa tout le Delta, Hanoï et même les postes sur la frontière chinoise (Cao-Bang etc.).

Mais le Viêt-minh se reprit et s'instruisit patiemment dans l'art de la guerre.

En 1949, Tchang Kaï-chek s'effondra et s'enfuit à Formose. L'armée rouge chinoise arriva aux frontières du Tonkin.

Les leaders du VNQDD durent aussi quitter la Chine et revenir au pays. Eux qui avaient tant pesté contre les accords de Fontainebleau et organisé des assassinats de français, s'empressèrent de se rallier au camp français. Preuve que l'intérêt de classe l'emporte toujours.

Il existait aussi un petit parti, le Daï-Viet, nationaliste très à droite qui vit ses beaux jours sous l'occupation japonaise. Plus tard, bien entendu, il s'appuya sur Tchang Kaï-chek. Aujourd'hui, ce qui reste de ce parti, soutient Bao-Daï et prône la plus grande fermeté à l'égard du Viêt-minh.

Notons pour terminer que les dirigeants du Viêt-minh ne se contentèrent pas de frapper à droite. Ils frappèrent aussi à gauche. Les staliniens massacrèrent systématiquement les militants trotskystes surtout implantés à Saïgon. Le camarade Ta Thu Thau qui fut assassiné, avait été conseiller municipal de Saïgon.

Quand Ho Chi Minh vint en France, il répondit aux questions des travailleurs vietnamiens déportés dans ce pays depuis 1939 : «Ta Thu Thau était un grand révolutionnaire. Je ne sais ce qu'il est devenu». Peut-être était-il sincère. La Guépéou n'avertit pas toujours les dirigeants communistes des actions qu'il médite.

Cependant, une note du Général Alessandri. BMR. Janvier 1951, indiquait: «L'attitude officiellement réservée des autorités communistes chinoises et, jusqu'ici, leur observation des règles du droit international, a dû provoquer une certaine désillusion chez le « Viêt-minh moyen » et peut-être même chez les dirigeants non habitués à toutes les subtilités et manœuvres du Kominform.

...Dans un autre domaine, des mesures d'aide ont été prises en faveur des travailleurs annamites de retour de France. Une certaine méfiance les entoure cependant, certains d'entre eux étant soupçonnés d'être des agents français ou des adhérents de la 4ème Internationale».

#### 11 août 54

Au restaurant, un sergent raconte sa petite surprise de la veille. Appartenant à un poste près de Hanoï, il voit s'amener cinq types au crâne bien rasé. Il se dit : «Voilà des soldats viets. Est-ce que par hasard ils se rallieraient ?» C'était pas ça. Les types exhibent une permission de leur commandant d'unité pour se rendre à Hanoï.

Le sergent téléphone aux autorités supérieures pour avoir la solution de ce cas imprévu. On lui répond de renvoyer les soldats Viêt-minh en leur expliquant qu'il faut attendre encore un peu pour les permissions à Hanoï.

Mais le sergent suppose que tous les soldats viets qui veulent aller à Hanoï ne se présentent pas nécessairement à un poste.

Le colonel va à la messe. Beaucoup d'officiers aussi. Moins de sous-officiers et encore moins de soldats. Il y a eu des modifications depuis les catacombes ! Le colon décide d'aller à l'avenir à l'aumônerie catholique. Immédiatement le petit lieutenant d'Autos-Blindés, change d'église et se rend aussi à l'aumônerie. Dieu est partout. Donc, autant aller là où se trouve, en plus, le colon.

#### 20 août 54

Virée avec mon nouveau voisin de chambre. Pour la première fois au cours du séjour, je mets les pieds dans un bordel d'officiers et de sous-offs. Il est 18 heures. Deux très jolies chinoises dansent ensemble avec l'air de bien se barber.

Les tarifs sont affichés au dessus du bar. Le tarif officier est un peu plus élevé que celui des sous-offs.

La passe : Officiers : 100 piastres... S/Offs : 80 piastres.

L'heure: Officiers: 200 piastres... S/Offs: 160 piastres.

La nuit : Officiers 400 piastres... S/off: 300 piastres.

La sieste est comptée au même tarif que la nuit, compte tenu du fait que le super-mâle ne peut pas faire davantage en 6 heures qu'en 3. Inviter une fille à une table pendant une heure coûte 80 piastres. Mon

collègue n'avait pas découché la nuit dernière et semble bien décidé à faire des folies avec une des danseuses. Mais on nous prévient que ces deux demoiselles sont retenues pour 3 siestes et 3 nuits à l'avance. Il est vrai qu'elles sont très, très belles et méritent un carnet de commande aussi bien garni. On boit mélancoliquement un café glacé : 25 piastres.

A 100 mètres de la porte nord, un cyclo s'arrête. Deux militaires descendent. L'un met son poing sous le nez du cyclo et gueule « payé ! » Le cyclo s'enfuit. Pierrot le fou était un gentleman à côté de ces pauvres types tout juste bons à voler les pauvres. Je me demande comment il se fait qu'on ne trouve pas souvent des soldats tués par des cyclos. J'ai posé une-fois la question à des gars de la 129<sup>ème</sup> qui, eux mêmes, faisaient des virées sans payer. Je leur ai demandé de faire un effort d'imagination, de se voir cyclos, pauvres et ne parlant pas le français. Ils ont honnêtement convenu que l'année ne se passerait pas sans qu'ils aient buté un soldat pour se venger de toutes les vacheries faites par d'autres.

#### 22 août 54

Beaucoup de Vietnamiens aiment la culture française. Souvent, au café, à la piscine, j'ai rencontré des gars très documentés sur l'histoire de France, sur sa littérature.

Mais il y a des Français qui n'ont pas plus le droit de se glorifier de cela, qu'Hitler n'aurait eu le droit de dire « Nous qui avons donné Goethe au monde ». Ces Vietnamiens aiment la révolution française parce qu'elle proclame des droits de valeur mondiale, parce qu'elle a dit « Guerre aux châteaux. Paix aux chaumières ». C'est évidemment cela qui peut toucher un Vietnamien et non les querelles entre Bourguignons et Armagnacs ou entre Français et Anglais.

Mais les Français qui haïssent la révolution de 89 n'ont aucun droit de se réclamer du rayonnement de la France.

Beaucoup de Vietnamiens aiment Victor Hugo. Jean Valjean, cela veut dire quelque chose pour eux, mais on aurait grand tort d'en féliciter les Javert de 1954.

Un nombre étonnant de Vietnamiens sait ce que fut la Commune de Paris. Mais il est amusant de voir les Gallifet modernes ne rengorger et écrire sur les « valeurs françaises ».

#### 28 août 54.

Passé cette fois la nuit avec Ti-Loan dans une jolie chambre avec ventilateur de plafond et pas de moustiques.

Dans son mauvais français, elle s'est décidée à me raconter sa vie. Elle était toute émue parce que je lui avais offert un joli peigne. Dans la nuit je lui ai demandé : « Qui a été ton premier homme ? »

Elle m'a expliqué que c'était un Marocain. Elle habitait un village du Thaï-Binh. Quand les troupes françaises sont venues, toutes les femmes ont été violées :

« Les officiers donnaient l'autorisation aux soldats ».

C'est ainsi que son premier homme fut un marocain. Dans cette « opération » un autre Marocain perdit la vie. Il violait une femme « beaucoup Viêt-minh » Cette femme avait gardé une grenade. Elle se fit sauter et le soldat en même temps.

Après ça : « Maman et Papa tués ». Ti-Loan toute seule. Elle alla à Nam-Dinh. Il fallait manger. Elle « fit putain ». Elle parle de tout ça sans élever la voix une seule fois.

A Nam-Dinh, elle a connu quelques mois un soldat français qui « était gentil ». Il a été tué.

Lors de l'évacuation de la zone sud, elle a quitté Nam-Dinh parce que « le Viêt-minh pas content pour femmes bordel. »

Maintenant, elle ne sait pas ce qu'elle va faire. Elle a pleuré seulement en parlant d'un petit garçon qu'elle a eu, et qui est mort à un mois.

Pauvre petite Ti-Loan, violée par un Marocain et craignant maintenant que le Viêt-minh lui reproche d'avoir « fait putain ». Il n'y a pas que des héroïnes dans les guerres. Je lui ai dit qu'il faudrait qu'elle cherche du travail. Elle m'a répondu un tas de choses que je n'ai pas bien compris. C'est impossible de revenir dans la

région où elle vivait. Et quel travail trouver ailleurs ? Peut-être aussi est-il très dur de redevenir « nyakoué » quand on a « fait putain ».

Ce serait trop simple si le Marocain qui entra dans le village n'avait fait que la violer. Mais il a, en même temps, déclenché un tas d'autres choses dans l'équilibre moral de Ti-Loan. Maintenant, elle ne comprend plus rien à ce qui se passe et dans les meilleurs moments elle se dégoûte. Je me rends bien compte que ça ne rime pas à grand chose de lui dire de chercher un travail. Il faudrait pouvoir bien expliquer.

Je suis resté éveillé très longtemps en fumant. Ti-Loan dormait. Elle est vraiment jolie. Je pensais à un tas de choses : aux propos enthousiastes de Gilbert sur les formes et la douceur de la peau des petites Vietnamiennes. C'est vrai. Je pensais aussi à l'occupation du village de Ti-Loan et j'avais un tranquille désir de meurtre. Pas à l'égard du Marocain qui la viola. A l'égard des honorables Bidault et Pléven, des dégueulasses Bidault et Pléven.

#### Septembre 54.

La Dirmat ne va pas tarder à déménager. Je ne verrai pas cela. Mes 27 mois sont terminés.

On a demandé mon choix pour le retour : «Bateau ou avion». Le bateau me plairait davantage. Mais un copain m'a dit : «Ils te donneront le contraire de ce que tu désires. Ils adorent emmerder le monde».

J'ai dit : «avion»... et j'aurai «Avion» !

Je n'ai pas pu décider Ti-Loan à rester à Hanoï. Elle veut aller à Haïphong, puis à Saïgon. Je lui ai dit : «Et si tu venais en France ?»

- «Ta femme me casser la gueule ! »

Je rends tout mon équipement sans oublier la mitraillette dans sa graisse d'origine.

Comme les autres sous-offs, j'embarque en civil dans un Dakota et sous une pluie battante. Trois minutes après, nous avons percé les nuages et sommes sous un soleil éclatant. Notre bonne ou mauvaise humeur tient à une épaisseur de mille mètres au plus. Arrivée sans histoire à Saïgon.

**Fin du carnet.**

#### **Epilogue ?**

A Saïgon il fallut attendre des places sur un D.C.6. Il paraît que la tenue civile était prématurée. Il fallait faire des patrouilles en ville et pour cela, chercher des uniformes à la salle de service. Quelques bons militaires s'y rendirent. Toute la journée nous avons déambulé dans une ville bien moins agréable que Hanoï. A la compagnie de passage, il y avait une foule de types libérés de Diên Biên Phu. Je m'informais. Ils étaient un peu plus de 12 000 dans le camp retranché. Quelques centaines purent s'échapper. D'autres se rallièrent au Viêt-minh pendant les combats. Il y eut à peu près 10 000 prisonniers.

Bien entendu, la susceptibilité militaire, le «tu n'y étais pas» oblige à la prudence. Tout de même, ça ressemblait plus à Sedan en 70 qu'à Verdun en 1916 ou à Brest en Août 1945.

Sans parler des Japonais qui, sur des unités de 20 000 hommes ne cessaient le combat qu'en laissant une centaine de blessés graves aux mains des Américains.

Il est vrai que les Japonais sont des fanatiques.

Mais puisqu'on sait dire aux ouvriers français que le prolétaire japonais travaille plus vite et pour moins cher, on peut bien dire au militaire de carrière français que le soldat japonais résiste plus longtemps et pour moins cher.

Et puis, si finalement le «fanatique» est prêt à mourir sur place, il est, au fond, plus sympathique que le super-fayot qui tient beaucoup à sa vie, mais verrait volontiers tous les villages du Tonkin brûler avec leurs habitants au milieu des flammes.

Depuis plusieurs mois, un nom m'intriguait : **Le capitaine Adrien Tarrago.**

Sur un bulletin du bureau de garnison de Hanoï, il était condamné à mort par contumace pour «Trahison et désertion». C'était la première fois qu'on citait un capitaine. J'ai interrogé un tas de gars. Enfin quelqu'un

m'a dit : « Tarrago commandait à Diên Biên Phu une compagnie de tirailleurs algériens. Il passa au Viêt-minh avec toute son unité. »

Plus tard, il faisait des conférences dans les camps de prisonniers.

Tous les matins il fallut aller au rassemblement, dissimulé derrière le gros de la troupe en uniforme, pour savoir si nos noms étaient sur la liste d'embarquement. Cinq jours, nos noms furent cités pour nous rendre à la salle de service. Le lendemain du jour «dernier avertissement», nous étions sur la bienheureuse liste de départ.

En civil avec un innocent papier de fonctionnaire, nous avons fait le trajet : Saïgon Calcutta Karachi Beyrouth Le Bourget.

Agréable été me dit-on, mais je gelais en me rendant à la caserne.

- Désirez-vous rengager ?

- Merci, ça ne m'amuse plus.

Visite à Pierre Frank. J'ai expliqué que là où je travaillais, je disposais de beaucoup d'informations. Non pas d'ailleurs sur les opérations en cours, car toute demande de matériel urgent était téléphonée au Colonel et quand nous recevions les papiers de régularisation, les unités étaient déjà en place. Mes documents étaient utiles dans la guerre psychologique.

Je n'ai jamais connu à Hanoï un seul Vietnamien à propos duquel, j'aurais pu dire avec certitude : «Il est militant viêt-minh ». Le contact avec un copain connu en France et parlant bien le français était indispensable. Pourquoi le copain vietnamien n'est-il jamais venu ?

- Il est arrivé à Haïduong. Là il a retrouvé sa femme responsable viêt-minh qui la fait passer en zone libérée.

Et voilà ! Je ne sais plus si c'est Frank ou un copain vietnamien qui m'a fourni cette explication.

Frank m'a semblé indifférent ou hostile. Peut être avait-il d'énormes soucis en tête.

J'ai suggéré qu'il vaudrait peut-être mieux pour l'organisation que je sois exclu très officiellement. Il ne pensait pas que c'était utile mais m'a donné, en somme, congé.

Je suis rentré en Bretagne. Ma deuxième femme aimait un autre type depuis un certain temps, mais ne m'en avait rien écrit, pour je ne sais quelle raison.

Lors de mon départ, il était bien entendu que nous ne resterions pas purs et chastes, mais elle aimait ce gars. Cela m'a un peu déconcerté car nous avions un petit garçon.

Je suis resté à la maison comme un invité quelque temps. Ti-Loan m'a écrit d'Haïphong. J'ai répondu. Plus de nouvelles.

Avant la fin de ma permission libérable, j'ai regagné Paris et me suis embauché chez Citroën. O.S. au contrôle-fabrication. 36 000 frs par mois. Après avoir versé 10 000 frs à une agence, j'ai eu une chambre à 15 000 frs par mois chez un particulier: «Prière de ne pas recevoir de femme s'il vous plaît».

Après une journée à la caserne Citroën, on n'a pas envie, quoi que chante Montand, de flâner sur les grands boulevards. Mais on peut tout de même rêver un peu le soir après avoir bien réglé la pendulette à 6 heures du matin.

Je revoyais le gars qui distribuait des tracts à cinquante mètres de l'usine et le gardien qui me l'avait arraché des mains quand je passais la porte. Plus de contact avec le PCI et un divorce en perspective.

J'aurais peut être dû me démenier pour ramener Ti-Loan en France et rempiler pour partir avec elle dans un pays chaud... J'aurais pu devenir un bon vieux con de sous-off et, en fermant ma gueule, finir adjudant chef... Et après, pourquoi pas l'association des sous-officiers républicains ? La direction du PCF a le plus grand respect pour l'armée. Un adjudant-chef, c'est tout de même autre chose qu'un sale trotskar.

Je pensais parfois à cela le soir. Puis je réussis à mettre la main sur le délégué C.G.T. Il n'était pas clandestin mais presque. Avant de demander ma carte syndicale, je l'avertis loyalement que je revenais du Viêt-Nam. Réponse immédiate : «Il y a une association d'anciens. Si tu veux y adhérer». Rassurant.

Et puis, petit à petit, j'ai découvert un tas de choses intéressantes chez Citroën. Et même un numéro de «Voix Ouvrière» bien affiché dans les W-C.

Après une difficile prise de contact avec le copain diffuseur, la vie d'usine commença à présenter de l'intérêt.

Index

Engagement **Erreur ! Signet non défini.**

4 juin 52.....	3	3 décembre 53.....	27	5 août 54.....	49
4 juillet 52.....	4	6 décembre 53.....	27	7 août 54.....	50
7juillet 1952.....	5	8 décembre 53.....	27	8 août 54.....	50
Samedi 12 juillet au soir.....	5	14 décembre 53.....	27	10 août 54.....	50
Dimanche 27 juillet.....	5	18 décembre 53.....	27	11 août 54.....	52
29 juillet 52.....	5	19 décembre 53.....	28	20 août 54.....	52
Décembre 1952.....	6	26 décembre 53.....	28	22 août 54.....	53
Février 1953.....	7	31 décembre 53.....	28	28 août 54.....	53
16 février 53.....	7	5 Janvier 54.....	28	Septembre 54.....	54
22 février 53.....	7	19janvier 54.....	29	Epilogue ?.....	54
2 Mars 1953.....	8	20 janvier 54.....	30		
15 Mars 53.....	9	23 Janvier54.....	30		
28 mars 53.....	9	30 janvier 54.....	30		
10 avril 53.....	10	2 février54.....	31		
11 avril 53.....	10	6 février 54.....	31		
22 Avril 53.....	10	15 mars 54.....	31		
23 Avril 53.....	11	16 mars 54.....	32		
Lundi 27 avril 53.....	11	17 mars 54.....	32		
30 avril 53.....	12	18 mars 54.....	32		
1er Mai 53.....	12	19 mars54.....	32		
10 Mai 53.....	12	1 avril 54.....	33		
12 Mai 53.....	13	13 avril 54.....	33		
14 mai 53.....	14	15 avril 54.....	34		
16 Mai 53.....	14	17 avril 54.....	34		
19 Mai 53.....	14	26 avril 54.....	35		
24 mai 53.....	14	27 avril 54.....	35		
5 juin53.....	15	29 avril 54.....	35		
12 juin 53.....	15	6 mai 54.....	36		
14 juin 53.....	16	7 mai 54.....	36		
9 juillet 53.....	16	8 mai 54.....	36		
20 Juillet 53.....	16	9 mai 54.....	37		
27 juillet 53.....	17	12 mai 54.....	38		
29 juillet 53.....	17	13 mai 54.....	38		
01 août 53.....	18	20 mai 54.....	39		
3 août 53.....	18	22 mai54.....	39		
6 août 53.....	18	23 mai 54.....	39		
11août 53.....	19	24 mai 54.....	40		
12 août 53.....	20	25 mai 54.....	40		
15 août 53.....	20	28 mai 54.....	41		
19 Septembre.....	20	6 juin 54.....	41		
22 sept 53.....	21	7 juin 54.....	41		
2 Octobre 53.....	21	9 juin 54.....	41		
5 octobre 53.....	22	17 juin 54.....	42		
10 octobre 53.....	22	28 juin 54.....	42		
8 octobre 53.....	22	4 juillet 54.....	42		
09 octobre 53.....	22	12 juillet 54.....	44		
12 octobre 53.....	23	13 juillet 54.....	45		
25 octobre 53.....	23	15 Juillet 54.....	46		
25 octobre 53.....	24	17 juillet 54.....	46		
2 novembre-53.....	24	19 juillet 54.....	46		
4 Novembre 53.....	25	20 juillet 54.....	46		
5 novembre53.....	25	22 juillet 54.....	47		
10 novembre 53.....	25	<i>Ordre du jour Numéro 2.</i>			
14 novembre 53.....	26	<i>Saïgon 21 Juillet 54.....</i>	47		
17 novembre 53.....	26	24 juillet 54.....	47		
29 novembre 53.....	26	27 juillet 54.....	48		
		29 juillet 54.....	48		
		1 août 54.....	48		
		3 août 54.....	49		